N° 859 45e Année T. CCLI 1er Avril 1934

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

***France*, 5 fr. — *Étranger* :** 1/2 tarif postal, **5 fr. 75**; plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE LÉON BLOY

ROMAN

LA FEMME PAUVRE. Épisode contemporain. Vol. in-16. 15

LE DÉSESPÉRÉ. Nouvelle édition. Volume in-16 18

SUEUR DE SANG (1870-1871). Avec autographe de l'auteur. Vol. in-16.. 12

HISTOIRES DÉSOBLIGEANTES, Vol. in-16.................. 12

LITTÉRATURE

CELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette). Vol. in-8° écu.. 15

LE FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII. Vol. in-16.. 12

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Vol. in-16.................. 15

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Nouvelle série. Vol. in-16. 15

LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE. Vol. in-18.. 12

PAGES CHOISIES, 1884-1905. Vol. in-18..................... 15

LE MENDIANT INGRAT, 1892-1895. 2 vol. in-16........... 24

MON JOURNAL, 1896-1900. 2 vol. in-16........................ 24

QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, 1900-1904. 2 vol. in-16.................................. 24

L'INVENDABLE, 1904-1907. Volume in-16........................ 12

LE VIEUX DE LA MONTAGNE, 1907-1910. Préface par André DUPONT. Volume in-16.................................. 12

L'AME DE NAPOLÉON. Volume in-16............................ 12

LE PÈLERIN DE L'ABSOLU, 1910-1912. Volume in-16.... 15

AU SEUIL DE L'APOCALYPSE, 1913-1915. Volume in-16 15

MÉDITATIONS D'UN SOLITAIRE EN 1916. Volume in-16. 12

DANS LES TÉNÈBRES. Volume in-16............................ 12

LA PORTE DES HUMBLES, 1915-1917. Volume in-16...... 15

LA CHEVALIÈRE DE LA MORT. Volume in-16............... 12

LE SALUT PAR LES JUIFS. Volume in-16...................... 12

JEANNE D'ARC ET L'ALLEMAGNE. Vol. in-16............. 12


GéKo

L'EUGÉNIQUE

EXAMEN PRÉNUPTIAL ET STÉRILISATION

—

L'Eugénique, née des conceptions de Nietzsche sur les « surhommes » et les « parasites » humains, a été fondée par sir François Galton, auteur de travaux sur l'hérédité, au Congrès de Londres, en 1912.

Cette nouvelle « science » a pour objet la lutte intensive contre la dégénérescence des races blanches, en particulier, par les moyens propres à:

1° Favoriser les unions entre les éléments sélectionnés parmi les « forts et doués »;

2° Opposer une digue infranchissable d'une part aux mariages des tarés physiquement, psychiquement ou moralement (examen pré-nuptial), d'autre part à leur reproduction (stérilisation);

3° Eliminer les indésirables, « les parasites » qui vivent aux dépens de l'élite, usant ses énergies, ses capitaux; et consacrer les économies ainsi réalisées au profit des couples sélectionnés et de leur progéniture. Font partie des catégories « parasites » : les vieillards improductifs; les infirmes et impotents; les tuberculeux, cancéreux, épileptiques, psychopathes, idiots, crétins, criminels et tous ceux, en général, qui sont à la charge de l'Assistance publique et privée.

Ce programme ou ces directives paraissent au premier abord des plus rationnels et d'une utilité publique incontestable. A la réflexion, on est pris de doute, voire d'inquiétude.

« Eléments forts et doués » signifie évidemment forts physiquement et doués intellectuellement. Nous n'ajoutons pas: et moralement; car, à ce point de vue particulier, l'être humain est un rébus, indéchiffrable souvent pour lui-même et ses proches, à plus forte raison pour ceux qui, éventuellement, seraient chargés de les rechercher.

Or, il arrive très fréquemment que les forts ne soient pas doués et inversement. Les annales humaines sont riches en exemples de personnalités maladives ou tarées ou de petite taille, ou à musculature peu développée et qui ont joué, néanmoins, un rôle considérable, voire prépondérant dans l'histoire des sciences, de la pensée et des arts, ou bien dans l'histoire tout court. Alexandre le Grand, roi de Macédoine; Pierre le Grand, empereur de toutes les Russies; César, Mahomet, Napoléon Ier, Flaubert, Dostoïewsky, furent des épileptiques; Esope, Auguste, Michel-Ange, le grand Condé, Watteau, rachitiques ou bossus; Raphaël, Molière, Spinoza, Bichat, Schiller, Mozart, Keats, Schubert, Chopin, tuberculeux; Voltaire, épuisé, malade, sans cesse mourant tout le long de sa longue existence; Nietzsche, avarié-aliéné — à l'époque même où il écrivit ce qu'on considère comme ses chefs-d'œuvre; un des plus grands poètes et penseurs des siècles, dont nous parlerons plus loin — était un hérédito-avarié; Talleyrand, Byron, étaient affligés de pieds-bots, etc., etc... De quel côté de la barrière se situent les grands esprits et, en général, les mortels doués ou très doués intellectuellement, mais tarés ou faibles physiquement, par rapport aux boxeurs professionnels, belluaires de cirques, athlètes de foires ou forts des halles?

Il n'est pas douteux, d'autre part, que les « parasites » sus-énumérés, et dont un grand nombre le sont devenus après une vie de labeur, — il n'est pas douteux, dis-je, qu'ils pèsent d'un lourd poids sur l'élite: ils la paralysent dans son essor, ils l'épuisent dans ses moyens; ils la submergent de leur procréation, fatalement nombreuse, puisque eux-mêmes très nombreux.

Ceci convenu, comment en délivrer la race?

Par l'élimination prénuptiale ou par la stérilisation? Nous y reviendrons; mais faisons remarquer dès maintenant que de nombreuses catégories de « parasites » ne sont pas d'un âge tributaire soit de l'un, soit de l'autre.

Par des massacres? Ils ont donné dans le passé des résultats appréciables : les Etrusques, qui importèrent aux Romains la civilisation grecque, furent déclarés à une certaine époque indésirables et nuisibles à la prospérité de la race latine : on les a anéantis radicalement et totalement. Ou bien abandonner les catégories encombrantes sur une île, inabordable à tout secours? Cette méthode a été appliquée, et l'est encore, à la pleine satisfaction des populations, sinon des intéressés, aux... chiens errants de Constantinople.

Nietzsche ne cache pas ses préférences pour une mesure à la fois virile et — moins criante — *utile dulci :* le suicide par persuasion. Ce projet, comme tout ce qui est sorti de son cerveau, provoqua des approbations enthousiastes, bien que symptomatique d'aliénation mentale en pleine évolution : « Il faudra, dit-il, créer une nouvelle responsabilité à l'usage du corps médical; les médecins ne feraient plus d'ordonnances, mais apporteraient chaque jour aux malades une nouvelle dose du mépris et du dégoût qu'ils inspirent à la communauté ». Car, « le plus saint intérêt de la vie ascendante exige que l'on refoule et que l'on écrase sans pitié la vie dégénérescente » !

Cette... haute pensée, un des titres incontestables de la gloire de Nietzsche et depuis largement réalisée dans certains pays, n'est qu'un plagiat des mœurs qui règnent dans les sociétés animales, dans les basses-cours en particulier, où les individus défaillants ou déficitaires sont mis à mort, en témoignage des dégoût et mépris qu'ils inspirent à la communauté...

§

Et, chose en vérité étrange : on nous propose, en attendant qu'on nous impose, les moyens de salut de la dernière gravité, contre un mal dont rien ne prouve et dont personne n'a encore essayé de prouver l'existence réelle.

Affirmer que les races civilisées modernes sont malades, tarées, déchues ou diminuées dans leur vigueur physique, morale ou intellectuelle, c'est affirmer qu'aux temps de jadis elles furent saines, pures et débordantes de vie, d'énergie.

Or, pour ne pas, hélas! manquer de déchets, en apparence plus nombreux parce que jadis non dénombrés, les races modernes sont moins malades, moins tarées, moins affaiblies que par le passé. La raison en est très simple et péremptoire. Un grand nombre d'affections, mortelles pour la majorité des atteints, graves pour les survivants, par les tares et maladies secondaires qu'elles traînaient à leur suite, n'existent quasi plus dans le monde *civilisé:* peste, charbon, rage, morve, lèpre, variole, typhus exanthématique, fièvre puerpérale, choléra, pourriture d'hôpital; gangrène, érysipèle et tétanos des opérés, des blessés de guerre, des accidentés; cependant qu'un certain nombre d'autres affections aussi graves ont non pas seulement baissé dans leur mortalité clinique (cela nous importe peu ici), mais encore et surtout dans leurs atteintes: la fièvre typhoïde, le croup, la diphtérie, la fièvre jaune, la tuberculose. Et du fait même que le nombre d'humains frappés des dites maladies infectieuses a décru dans des proportions considérables, des millions d'êtres ont été préservés des tares, infirmités et affections secondaires dont les rescapés de jadis ont été gratifiés *larga manu.* On peut évaluer le nombre des prémunis, en Europe seulement, à 250 millions durant les cinquante dernières années: c'est, à quelques millions près, le chiffre d'accroissement de la population européenne durant ce laps de temps, — accroissement accusé en dépit d'une natalité de plus en plus déficitaire. Ajoutons que les famines, au bon temps jadis massives et périodiques, sont à l'heure actuelle inconnues des races civilisées (à deux ou trois exceptions près dans une courte période d'après-guerre). Or, les famines ne faisaient pas que tuer ; elles conféraient aux survivants des maladies secondaires, des tares, des infirmités, aliénation mentale, la tuberculose, etc.

Races modernes dégénérées? Notre époque aura dans l'histoire des sciences et des arts appliqués une page à part. Les progrès réalisés au cours du dernier demi-siècle ont été plus considérables, plus rapides, plus importants que durant des longs siècles du passé. Une branche, à peine éclose, prend en peu d'années une envergure telle qu'une vie de travail ne suffit pas pour la parcourir et la connaître en entier. La bactériologie, les sérums et vaccinothérapie, les radio et radiumlogie, créés respectivement par Pasteur, Röntgen et les Curie — savants d'hier et d'aujourd'hui; l'invention du téléphone; le miracle de la T. S. F.; les prodiges de la radio-diffusion; les merveilles du septième art; la mécanique et l'industrie qui reçurent une nouvelle orientation et une extension prodigieuse des moyens inédits de transport; la même génération qui assista hier aux exploits à peine croyables des frères Wright, et qui eut la fortune de pouvoir admirer successivement la traversée, d'une seule envolée, du Channel, de la Méditerranée et de l'Atlantique; qui s'extasia des vitesses fantastiques d'automobiles de 25 à 40 kil. à l'heure, et à qui, peu d'années après, fut donné de voir des bolides battant le record du 400 km. à l'heure. A quelle époque du passé la race humaine avait-elle manifesté une vigueur intellectuelle et des aptitudes d'invention semblables, une telle ingéniosité d'esprit, une telle énergie dans l'action et une telle rapidité dans la marche en avant?... « Par delà les tombeaux, en avant! » (Gœthe).

Races dégénérées? Il semblerait cependant qu'à aucune époque des annales humaines, y compris l'antiquité, si servilement louangée par ses admirateurs, — contempteurs du présent, jamais les humains des deux sexes n'ont bravé, dans la paix, comme dans la guerre, les privations, les périls, les fatigues et la mort, comme à notre époque de... dégénérescence. Que d'énergie, d'abnégation, de sacrifices d'êtres chers; que d'héroïsme, exactement surhumain, a été prodigué dans les expéditions scientifiques ou explorations des régions aux glaces éternelles, dans la stratosphère, ou pour la conquête paci-

fique des contrées hier inabordables aux hommes armés, et où s'aventurent de toutes jeunes femmes, seules, en dépit des perspectives d'une mort atroce! Que de jeunes vies noblement, follement offertes pour la conquête de l'air ou pour battre les records de vitesse des cycles, automobiles ou avions, pour faire triompher telle marque, ou telle industrie, ou tel commerce, ou pour relier pays et continents! Quel mépris de la mort, que d'énergies morales et physiques déployées pendant cette interminable dernière-grande-guerre, où des millions d'êtres humains des races dites pures, impures ou inférieures, macéraient fraternellement de longs mois, ensevelis dans la boue et les ordures des tranchées inondées, combien de fois tenaillés par la faim, la soif, le froid ou l'humidité, avant d'être déchiquetés par la mitraille!

On est anxieux de savoir si c'est aux dépens des survivants de ce carnage sans exemple, des gazés, des tuberculeux, cardiaques, borgnes, aveugles, sourds, gueules cassées, trépanés, amputés de leur membre ou réduits à leur tronc, si dis-je, c'est aux dépens de ces « parasites » pensionnés, que les eugénistes entendent faire de grosses économies pour régénérer les races?

Dans l'analyse critique objective qui va suivre, nous ferons abstraction totale des sentiments d'humanité auxquels les innombrables snobs et disciples de Nietzsche demeurent étrangers ou hostiles. Nous plaçant uniquement sur le terrain scientifique et sur les faits concrets, nous nous appliquerons à faire ressortir le caractère anti-scientifique des méthodes mises en honneur par la science dite « l'eugénique »: *l'examen prénuptial* et *la stérilisation.*

§

L'examen prénuptial, dont l'institution menace d'envahir le monde civilisé tout entier, fonctionne d'ores et déjà dans les pays Scandinaves et dans quelques Etats des Etats-Unis d'Amérique. Ces pays privilégiés n'ont pas encore fait connaître à l'univers envieux les résultats mirifiques de leur expérience. Et pour cause! Les désastres de la loi Volstedt de prohibition, loi imposée

par les eugénistes et destinée à régénérer le Nouveau-Monde, furent immédiats, visibles à l'œil nu, et palpables; ceux de l'examen prénuptial sont, hélas! à longue échéance: l'illusion peut durer des générations...

Il est généralement admis, et le projet déposé naguère par le professeur Pinard l'admet, qu'à titre préventif contre la contagion de la dernière heure, il serait nécessaire de procéder à l'examen des postulants cinq jours avant la date fixée du mariage, — donc après la publication des bans. Si l'on prend en considération le temps strictement nécessaire pour les examens analytiques, sérologique, radiologique, clinique et la rédaction des certificats, on arrive à cette conclusion décevante que, dans l'éventualité la plus favorable, tout le monde faisant diligence, le verdict ne pourra être prononcé que la veille même du mariage projeté, toutes les formalités nombreuses et dispendieuses achevées, les commandes faites, les invitations et faire-part lancés, etc.

Le court délai assigné aux diverses épreuves est une précaution que Don Bazile aurait taxée d'inutile: la contagion de la dernière heure, si contagion il est, se réalise généralement dans la dernière nuit qui précède la première de la lune de miel. Car, en vertu d'une tradition abjecte, plusieurs fois séculaire, c'est la veille même du mariage que les garçons « enterrent » leur vie de célibataires, d'une façon ou d'une autre. L'autre façon signifie: dans une maison de prostitution plus ou moins surveillée ou clandestine. La précaution est inopérante.

L'examen prénuptial superficiel — donc, pour le moins négligeable, est des plus aisé, et peut être accompli par la première incompétence venue. Approfondi, on ne saurait le confier qu'à un homme d'art d'un vaste savoir, aussi familier avec les affections pulmonaires que vénériennes, dermiques et toute la gamme des maladies psychiques. Les praticiens de ce savoir n'existent pas, à notre époque de spécialisation indispensable. Or, en France, par exemple, on célèbre — moyenne annuelle — 320.000 mariages, soit 640.000 individus urbains et

ruraux des deux sexes à passer en revue. Où et comment recruter l'armée de praticiens aux connaissances universelles? La quadrature du cercle est un jeu d'enfant, comparée aux difficultés de ce problème.

Dans les procès civils ou criminels, lorsqu'il s'agit d'un problème médical, le tribunal nomme deux ou trois experts, spécialisés dans la question à résoudre: des psychiatres ou des chirurgiens, ou des vénérologues, des gynécologues, des médecins légistes, des médecins des maladies internes, des chimistes, etc., etc. — tous experts sélectionnés, titrés et assermentés: ils examinent le sujet individuellement et collectivement, et ne sont limités ni par des délais étroits, ni par le nombre des séances; les intéressés ont le droit, en principe, de demander une contre-expertise.

Le médecin pré-nuptial aura à résoudre — tout seul — des problèmes non moins complexes et vitaux, bien que dans un ordre d'idées différent. Or, ne possédant pas l'omniscience, il lui arrivera souvent de certifier des choses dans lesquelles sa compétence est insuffisante ou nulle — ce qui, dans l'espèce, est équivalent.

Les partisans de l'examen prénuptial oublient ou ignorent que la médecine, en dépit de ses prodigieux progrès, n'est pas une science exacte, mais un art; et de cet art, il est permis de dire ce que Montaigne a dit, concernant l'homme en général: « Merveilleusement divers et ondoyant ». La certitude de ses verdicts *n'est* pas, qu'il s'agisse de cas jugés graves ou légers.

L'auteur de ces lignes a fait ressortir cette vérité dans un rapport développé devant la Commission de la Repopulation (décembre 1913) sur la révision des réformés à titre définitif parmi les hommes des 25 classes de l'armée active, de la réserve et de la territoriale. Il affirma que sur le total de ces réformés pour des maladies diagnostiquées et pronostiquées graves, et dont la tuberculose à elle seule faisait les 2/3 des frais, il serait possible, en cas de guerre, de récupérer environ 400.000 hommes : leur santé s'est améliorée depuis à un degré tel qu'ils exerçaient des professions ou métiers les plus durs et

les plus fatigants. Il ne se trompa que de ...la moitié. En 1914-15, en effet, les conseils de révision ont récupéré 850.000 hommes, dont près de 450.000 pour l'armée de combat. Et cependant, les réformes ne sont prononcées — abstraction faite des cas jugés patents, — qu'après des examens réitérés, par deux ou trois médecins-majors, individuellement et collectivement, et soumis à la décision d'un aréopage médical et extra-médical. Ajoutez, aux erreurs de diagnostic et de pronostic pessimistes, les erreurs dans le sens trop optimiste, et vous aurez une représentation atténuée du nombre d'erreurs dans un sens ou dans l'autre qu'auront, éventuellement, à leur passif, les médecins prénuptiaux dont la décision *souveraine* sera prise après un examen *solitaire* et une *seule séance.*

§

Des maladies particulièrement visées par les eugénistes, quelques-unes sont d'un diagnostic et pronostic difficultueux, surtout à leur début; d'autres surtout dans leur phase chronique; d'autres enfin dans les deux.

A la première catégorie appartiennent la tuberculose et toutes les affections apparentées à l'aliénation mentale, cette dernière y comprise. En ce qui concerne la tuberculose à ses débuts, elle présente de grandes difficultés, même pour les experts chevronnés. Nous l'avons vu d'après les résultats cités plus haut. On l'a vu pendant la dernière guerre, où les grands maîtres mobilisés adressaient des circulaires et directives aux médecins de l'armée, les mettant en garde contre tels signes stéthoscopiques ou telles images radioscopiques, naguère déclarés pathognomoniques — circulaires et directives qui se succédaient, sans offrir souvent une identité des vues. Quant aux affections psychiques, on ne saurait contester que dans les asiles d'aliénés privés ou publics, un certain nombre sont séquestrés — de bonne foi, alors qu'ils sont sains d'esprit; que les rues, les prisons civiles et militaires et les bagnes abondent de fous, déclarés sains d'esprit par des experts psychiatres, que des contre-

experts consultés déclaraient fous et irresponsables. Ces erreurs qui ne sont pas chiffrables nous disent les difficultés auxquelles se heurtera le praticien prénuptial dont l'immense majorité n'a que des notions très vagues sur les affections mentales.

Dans la seconde catégorie se rangent la syphilis tertiaire, héréditaire et la blennorragie chronique. Le Wassermann positif, dans les cas indiscutables, manque dans près de 30 % des cas; et près de 50 % chez les héréditaires; à telle enseigne que dans les cas douteux — et ils sont légion — on est obligé de recommencer l'épreuve *n* fois — ce qui demande des semaines ou des mois. En ce qui concerne la blennorragie chronique chez l'homme, un médecin prénuptial qui prendrait son rôle au sérieux se verra dans la nécessité passablement embarrassante de... surprendre le postulant au matin, avant son réveil, sous peine de ne pouvoir ni l'affirmer ni la nier. Quant à la même affection chez la femme, son diagnostic est, dans l'immense majorité des cas, inabordable aux vénérologues les plus exercés... pour des raisons sur lesquelles on nous permettra de ne pas insister ici.

Dans la troisième catégorie figurent:

1° Les maladies de la peau. Le praticien, parce que trop souvent inapte à faire le diagnostic, à instituer le traitement ou à se prononcer sur ses origines, renvoie ses malades aux spécialistes dermatologistes, qui souvent donnent à ces problèmes des solutions différentes.

2° L'épilepsie, dont de savants névrologues nient l'hérédité, dont d'autres, non moins savants, l'affirment. Elle est d'un diagnostic quasi impossible, à moins que le postulant se paie le luxe d'avoir une attaque pendant l'examen prénuptial, ou bien qu'une attaque récente ait laissé des traces visibles de morsure sur la langue.

§

Admettons, cependant, l'inadmissible : l'infaillibilité de la médecine et de ses verdicts. Les éliminations, ou les ajournements à une date plus ou moins éloignée, provoqueront des scandales *coram populo;* il y aura des

cœurs ou des avenirs brisés, peut-être même des suicides; car, à notre époque positive, on meurt encore d'amour.

Ces suites, aussi graves ou tristes qu'elles puissent être, seraient à la rigueur négligeables, si, à ce prix, la race était sauvée, régénérée. Or, la race n'en sera pas sauvée; elle n'en sera pas régénérée.

Comment, en effet, mettre obstacle à ce que les éliminés ou les ajournés-hommes portent leurs expectorations, leur épiderme et leurs spermatozoïdes malades et contaminés vers d'autres destinées, vers des destinées extra-légitimes? Mariés, ils étaient à même de limiter leur ardeur et, hélas! leurs ravages, au foyer domestique. Désormais « libres », comment et qui pourrait les empêcher d'inaugurer ou de continuer une vie dissipée et de disséminer les germes de leurs affections respectives aux quatre points cardinaux de leur ville, village ou campagne?

On connaît, en effet, des cas assez nombreux, en France, à l'étranger (en Russie en particulier, où ils furent publiés à plusieurs reprises), où les hommes rentrés libérés du service militaire, porteurs d'avarie fraîchement contractée, ont contaminé toute une partie de leur campagne ou village, soit par contacts intimes diversifiés, soit en trinquant, embrassant, etc.; car sous tous les cieux on « enterre » la vie de caserne de la même façon que celle du célibat.

Et qui se chargera ou sera chargé d'empêcher les éliminés femmes ou les ajournées, d'embrasser les carrières d'homosexuelles, de demi-vierges ou de garçonnes complètes, — carrières d'ores et déjà passablement encombrées, du fait même des obstacles de toute nature qui s'opposent à la jeune fille moderne pour trouver un mari de son milieu, aimer et être aimée dans les liens légaux, avoir un foyer bien à elle et procréer des enfants légitimes?

Et les unions libres, les liaisons extra-conjugales, les rencontres dues au hasard dans les plages à la mode, dancings, cabarets luxueux ou vulgaires, cinémas, salles de jeu, casinos, trottoirs, — catégories de pratiquants

infiniment plus nombreux que les couples mariés? Elles ne sauraient être tributaires d'un examen pré...alable.

Nous arrivons ainsi à cette conclusion désolante, mais dans l'espèce inéluctable, que l'examen prénuptial, loin de régénérer les races, portera la dégénérescence aux races non encore dégénérées: le nombre d'hérédo-avortons, d'avortements provoqués, d'unions et de procréations illégitimes, de femmes et enfants abandonnés, de vénériens et de vénériennes, de prostitués hommes et femmes, d'homosexuels-bisexuels, de dévoyés de toute nature, de célibataires des deux sexes, augmentera dans des proportions plus ou moins considérables, en *raison directe* du zèle, de la consciece et de la science que mettront les médecins prénuptiaux dans l'accomplissement de leur vaine besogne.

Car les célibataires, les femmes abandonnées et enfants illégitimes, les premiers parce que menant une vie solitaire, les derniers parce qu'abandonnés, accusent une proportion d'anormaux de tout ordre, de névropathes, d'aliénés, de criminels, de prostituées, de morbidité vénérienne et autres, de mortalité prématurée et de suicides de 50 % en moyenne, supérieure à celles des couples mariés et des enfants légitimes.

Il nous a été donné en 1913 de connaître l'état-civil des hommes versés dans une compagnie de bataillons d'infanterie légère d'Afrique (apaches, voleurs et autres délinquants): 70 % de leur effectif étaient des enfants illégitimes; le reste en grande partie constitué par les enfants légitimes abandonnés. Les Statistiques sanitaires de l'armée montrent, de leur côté, que la morbidité, mortalité, des suites des maladies infectieuses, et les suicides, dans lesdits bataillons et compagnies de discipline, dépassent de 40 à 50 % les taux correspondants accusés par l'armée d'Afrique dans sa totalité. Les Statistiques judiciaires de l'armée française, par catégories d'armes et les lieux de casernement, font ressortir la même différence en ce qui concerne la criminalité durant les années de service: c'est ce qui nous a permis de formuler une loi en vertu de laquelle, toutes

choses égales ailleurs, la criminalité, la morbidité, la mortalité prématurée et les suicides ont une marche parallèle.

Est-ce à dire qu'au demeurant, tout va au mieux dans le meilleur des mondes civilisés? Pour combattre non pas la dégénérescence des races, mais pour en diminuer les éléments dégénérés, une seule méthode est à employer: lutte intensive, de plus en plus intensive, prophylactique et internationale, contre les maladies infectieuses et la mort prématurée, — lutte non pas aux dépens des « parasites », mais en réalisant de grosses économies, par un accord international, sur le budget de la guerre et sur l'armement offensif...

La loi de prohibition ayant sombré au milieu de désastres moraux et matériels; le projet de l'examen prénuptial étant plein de promesses du même ordre pour l'avenir, il reste le dernier terme de la trinité de l'Eugénique: la stérilisation. Elle est dès maintenant décrétée et en voie d'exécution dans la patrie de Nietzsche, que Nietzsche eut décidément tort de renier, en la couvrant de son mépris et d'injures (1). Car c'est l'Allemagne qui réalisa, avec le plus de rigueur et de discipline, le principe fondamental de la philosophie sociale et nietzschéenne : l'individu dans son être physique et moral, dans sa dignité d'homme et dans ses droits de citoyen, n'est *rien;* l'Etat, personnifié par un surhomme, est *tout*.

§

La stérilisation est une création, jaillie de l'eugénique, elle-même basée sur les résultats, en vérité très remarquables, obtenus par les éleveurs dans la sélection artificielle par croisement chez les animaux. Or, l'ordre humain est sorti des espèces animales. Il en résulte que rien, logiquement, ne s'opposerait à ce que des résultats remarquables ne puissent être réalisés

(1) « Ce peuple (les Allemands) s'est abêti de plaisirs depuis plus d'un siècle... » « La musique allemande bourbeuse et embourbée... » « L'esprit allemand devient plus grossier et plus plat », etc. (*Crépuscule des idoles*.)

dans la sélection par croisement des couples humains. Mais... l'éleveur n'a cure des individus non sélectionnés: ils n'apportent aucune gêne, ni aucun trouble à son industrie. Maître absolu de ses sujets, les saillies ne s'accomplissent qu'entre les partenaires dont il connaît l'hérédité par leur pedigree. A ces saillies, il assiste en personne ou est représenté par un homme de confiance, afin d'avoir la certitude que les deux protagonistes ont déployé l'ardeur nécessaire, facteur important pour la qualité de la procréation, quitte, dans le cas contraire, à faire recommencer la séance, ou changer l'étalon, ou bien lui donner une autre compagne. Il en est autrement des humains dont les croisements, jusqu'à nouvel ordre, ne sauraient être ni surveillés, ni réglementés: à l'instar de l'amour, ils ne connaissent pas encore de loi. Aussi, la descendance des couples humains sélectionnés risque à chaque instant d'être abâtardie ou de se liquéfier, si l'on peut dire, dans la promiscuité avec des procréations d'indésirables. Que si on stérilise les héréditaires, les rachitiques, bossus, névropathes, aliénés, crétins, épileptiques, criminels, etc., la sélection se fera *da se*, automatiquement, sans que l'Etat ou ses ministres, ou leurs hommes de confiance, fussent tenus à présider aux actes sexuels.

Le raisonnement et la déduction paraissent impeccables. En réalité, il n'en est rien.

La sélection, en effet, est assujettie, comme tout phénomène de la nature, à des lois; dans l'espèce, aux lois de l'hérédité: les unes communes au monde organisé tout entier; les autres aux êtres animés seulement; d'autres, enfin, sont radicalement et absolument distinctes des espèces animales à l'ordre humain. Or, la loi qui précisément intéresse la stérilisation appartient à cette dernière catégorie (v. plus loin): la déduction ci-dessus est donc bâtie sur le néant.

Il vous est loisible, à vous, Etat, de stériliser les éléments par vous déclarés indésirables, avec des chances nombreuses de vous égarer; et, cet exploit héroïque accompli, de procéder à des croisements de couples

« forts et doués » (choisis et désignés par qui?) Aurez-vous, au moins, la certitude qui est permise aux éleveurs d'obtenir les résultats désirés? Encore faudra-t-il que les couples forts et doués, ainsi que leur descendance, sachent rester inébranlables, tout le long de leur vie sexuelle, devant les chocs et épreuves de toute nature et devant les tentations, séductions et contaminations de toutes espèces, — où sombrent souvent chez les meilleurs et les plus sains leur santé, leur raison ou leur morale.

C'est précisément parce que les éleveurs soumettent leurs animaux sélectionnés et leur descendance à une surveillance de chaque instant, — surveillance dans la séquestration rigoureuse; c'est parce que tous leurs efforts convergent à soustraire les femelles élues aux exercices sexuels déplacés ou intempestifs, aux maladies infectieuses et autres, aux intoxications alimentaires et encore et surtout aux chocs psychiques pendant la gestation, — c'est, dis-je, grâce à ces mesures et à ces soins que les éleveurs obtiennent de la sélection par croisement ce qu'ils veulent: une ligne de corps, une forme de bec ou de crâne, un plumage demandé par un client, une forme et une proportion de membres appréciés pour les épreuves de vitesse, une aptitude spéciale ou bien un instinct dans l'espèce ou dans la race inédit, etc., etc...

C'est l'impossibilité matérielle et morale d'appliquer ces mesures et ces soins aux couples humains (abstraction faite des raisons que nous verrons), qui fait l'impossibilité absolue de sélection artificielle par croisement, dans l'ordre humain... Elle est vouée à l'échec à jamais!

§

Admettons une fois de plus l'inadmissible, à savoir que rien ne vienne troubler ou modifier dans le sens négatif les diverses qualités des couples forts et doués, tout le long de leur vie sexuelle. En auront-ils pour cela une descndance forte et douée? Rien n'est moins certain.

Car ici intervient la loi, qui préside à l'hérédité *humaine* et qui peut être formulée de la façon suivante :

La transmission des forces psychiques et morales, positives ou négatives; des forces intellectuelles, scientifiques, artistiques, — génie, talents, aptitudes, etc., cette transmission n'est presque jamais directe (des parents aux enfants), mais à une longue échéance, — longue de longues années ou de siècles. Dans les nombreux cas invoqués à l'appui de la transmission directe, il s'agit d'effet d'éducation, d'exemple, de contagion, de nécessité d'adaptation au milieu.

De sorte que, contrairement à la croyance générale, il n'est pas plus de dynasties héréditaires de voleurs, assassins, escrocs, épileptiques, psychopathes, etc., qu'il n'est de dynastie héréditaire de génie, talents, aptitudes, vertus.

D'Alembert était fils naturel d'un courtisan d'une intelligence moyenne, libertin, joueur et gourmand, et d'une femme des plus dévergondées, moralement des plus abjectes de son temps. Elevé dans cette atmosphère, l'enfant avait des chances nombreuses d'en être contaminé. Le sort a voulu qu'il fût abandonné de sa mère et adopté par une famille d'honnêtes ouvriers. Il devint par la suite le plus grand mathématicien de l'époque, d'un talent littéraire remarquable, d'un savoir encyclopédique, homme d'une modestie et d'une intégrité également rares.

Car les grands hommes ne sortent pas de la cuisse de Jupiter. Dans la plus grande majorité des cas, leurs immédiats ascendants sont des natures moyennes, ou médiocres, ou intellectuellement inférieures, ou psychiquement et physiquement tarées; il en est de même de leurs enfants, petits et arrière-petits-enfants. Michel-Ange a été engendré par une brute qui nourrissait une haine instinctive de l'art et qui, pour en tuer l'instinct chez l'enfant du génie, le battait atrocement, au point d'en faire un infirme. C'est à un ivrogne, à *delirium tremens* et très vraisemblablement avarié, que nous devons Beethoven, créateur de la musique moderne, père spirituel de Wagner. Le père de Gœthe, un des plus grands poètes et penseurs des siècles, était un psychopathe hérédo-avarié, et frère d'un idiot, — triple titre

à la stérilisation. L'hérédité de Byron était des plus chargées : du côté paternel — un grand-oncle, fou dangereux; le père, connu sous le surnom de Jaques-le-Fou, homme débauché et cruel qui, à force de mauvais traitements, finit par tuer sa première femme; du côté maternel, — toute une longue ascendance de bandits et un riche chapelet de pendus pour assassinats et exaction — et un certain nombre de suicides; la mère du poète était une déséquilibrée, aux accès périodiques d'aliénation mentale. Peu de couples humains avaient eu ou auront plus de titres à stérilisation que ce couple maudit qui a cependant donné jour à un poète dont le génie se situe entre Milton et Shakespeare... Le père de Pasteur était un pasteur inculte. Victor Hugo engendra des Français moyens et une fille atteinte de débilité mentale congénitale; et Wagner, en collaboration avec la fille de Liszt, donna le jour à un chef d'orchestre moyen et un compositeur médiocre. Rabelais était fils d'aubergiste; Watteau — de charpentier. Léonard de Vinci, qui se situe à la cime des génies de toutes les époques — fils naturel d'une servante et d'un tabellion par tradition.

Ainsi donc: lorsque vous châtrez ou stérilisez un âne, un mulet ou un chameau, vous supprimez une descendance d'ânes, de mulets ou de chameaux. Mais lorsque vous stérilisez un être humain, quel qu'il soit, vous ignorez totalement ce que vous supprimez dans la descendance: vous faites en d'autres termes l'œuvre d'un aveugle qui, avançant entre des rangées d'œufs frais, pourris ou d'or, en écrase sans discernement des uns et des autres.

Ceci dit, voici une loi d'hérédité commune au monde organisé tout entier: *la structure anatomique, organes et fonctions physiologiques, sont transmises directement d'une génération à l'autre, avec les modifications y introduites par l'évolution naturelle, ou par la sélection artificielle, ou par les germes morbides.*

Pourquoi les structures anatomiques, organes et fonctions physiologiques, sont-elles transmissibles directe-

ment? Parce que les unes et les autres sont réduites dans l'économie des plantes, des animaux ou de l'homme au minimum compatible avec l'existence normale dans un milieu donné.

Et voici une loi, celle-ci particulière aux espèces animales: *De même que la structure anatomique, organes et fonctions physiologiques — les forces psychiques et intellectuelles, y compris les instincts, sont transmises directement de l'ascendance immédiate à l'immédiate descendance.* Ce qui le prouve, c'est que les espèces animales sont demeurées inchangeables depuis des milliers de siècles, depuis que leur dernière évolution s'est sensiblement stabilisée: les lions, tigres, loups, aigles, vautours, castors, fourmis ou abeilles, etc., ont conservé à travers les âges les mêmes mœurs, mentalité, appétits, aptitudes, la même façon de faire leurs abris et constructions, les mêmes industries; d'autre part, les individus des mêmes espèces, classes ou races ressemblent singulièrement les uns aux autres, plus encore psychiquement que par leurs traits, lignes, contours extérieurs.

Dans l'ordre humain, nous venons de le voir, la transmission des *forces* n'est pas directe ou ne l'est qu'exceptionnellement. Pourquoi cette différence, qui met un fossé infranchissable entre les espèces animales et les humains?

§

L'homme, au début de sa carrière d'homme, se distingua radicalement de l'ensemble des espèces animales par deux attributs : *la parole ou le verbe,* — et le *levier-outil.* Le verbe, auquel vinrent s'ajouter bien plus tard les *signes tracés* ou *l'écriture,* lui a permis d'entrer en communication avec ses semblables proches et éloignés; de fonder les sociétés et ses lois; de désigner nominalement, de dénombrer, d'étudier, de connaître et de faire connaître à qui l'ignore, les choses, êtres, forces et phénomènes de la nature et de créer, ainsi, les sciences, les arts et les lettres. Le levier, prolongement de ses propres leviers anatomiques, partie fondamentale de tout outil

ou de toute machine quel qu'en soit le degré de perfection, lui assura la domination sur la nature, sur ses forces, sa flore, sa faune et les corps inanimés du sol et sous-sol. C'est grâce au levier qu'il construisit ses demeures, temples, monuments, ateliers, usines et armes; qu'il créa l'industrie, le commerce et les arts appliqués; qu'il conquit les terres, les mers et les airs : il les parcourt ou les traverse avec une rapidité croissante, dans des engins sans cesse perfectionnés et dont la cheville ouvrière est... le levier.

C'est ainsi que petit à petit se constitua le patrimoine des humains, leurs richesses et leur savoir.

Or, toutes les richesses accumulées et tout le savoir acquis n'ont exigé, pour arriver au total de l'heure actuelle, que 2 à 3.000 siècles, soit 9.000 générations à peine. Chaque génération reçut dans son *héritage*, transmis de toutes les générations, les biens concrets ou matériels, et dans son *hérédité* le savoir, génie, talents, aptitudes, facultés, etc., infiniment variables et qui s'exerçaient dans un nombre infiniment variable de branches de l'activité humaine. Si bien que ce qui a été acquis et su dans le passé demeure acquis et su dans le présent. Chaque génération fut mise à même de poursuivre, dans des voies et par des moyens différents, l'œuvre transmise des aïeux et, après avoir réalisé des conquêtes nouvelles, transmettait *le tout*, à son tour, aux générations descendantes (il y eut de nombreuses exceptions, dues aux catastrophes naturelles, ou aux guerres, invasions, migrations, révolutions politiques ou religieuses).

A ce *tout* positif, se sont joints les instincts du mal, du vice et du crime, transmis par la même voie héréditaire de l'homme ancestral, dont la psychologie et la mentalité, à l'état de nature, étaient faites non pas de bonté (J.-J. Rousseau), mais de meurtres, viols, rapines et dévastation.

Dès lors, il est facile de concevoir que la transmission directe des forces humaines-psychiques, morales, intellectuelles, scientifiques, artistiques, etc., est maté-

riellement impossible. Chaque humain possède, transmis de ses 18.000 ancêtres, toutes les facultés humaines et tout l'arc-en-ciel des vices et crimes. Si la transmission était directe, chaque individu serait à la fois savant, artiste, penseur, artisan et se livrerait à la fois à tous les crimes et vices transmis dans son hérédité de la brute ancestrale. C'est précisément ce qu'on constate chez les animaux: chaque individu manifeste et réalise toute son hérédité, qui est relativement bien peu de chose.

L'homme *porte*, enseveli dans son être, *toute* l'hérédité et *toutes* les forces et facultés positives et négatives, transmises de *toute* l'ascendance avec la matière, c'est-à-dire des trillions de cellules. Mais une partie infinitésimale seulement est appelée à se réaliser, à prendre le service actif, à se manifester, en d'autres termes, en *état patent;* l'autre, infiniment plus considérable, est mise, si l'on ose dire, en veilleuse ,en état de sommeil, état *latent* ou passif.

Certaines forces ou aptitudes sont chez tel individu à l'état patent ou latent permanent, d'autres se réveillent et s'endorment à certaines périodes (instincts sexuels); d'autres enfin se succèdent à des intervalles indéterminés les uns aux autres, — états latents et patents interchangeables; elles apparaissent à notre insu, souvent à notre corps défendant : dans cette dernière occurence, nous sommes en présence d'une obsession. Le génie en est une: c'est pourquoi les génies sont plus esclaves que maîtres de leur génie.

Gauguin présente un exemple frappant de renaissance ou d'éveil, ou de passage à l'état patent d'un grand talent, resté en état latent dans l'ascendance, peut-être des siècles. Modèle de bourgeois, de Français moyen, d'employé, de mari et de père de famille (5 enfants), un beau jour de sa 33e année son regard tombe sur un pinceau et une boîte de couleurs. Il s'y jette avec une frénésie qui l'étonne lui-même, s'en empare et, incontinent, d'une main inhabile, il se met à peindre. Pour peindre sans entraves, il quitte son emploi, sa seule res-

sources; et, devant les reproches de sa femme, il quitte son foyer, tombe dans la misère, couche à la belle étoile, roule par monts et par vaux à la recherche de sujets; s'expatrie, est rapatrié, s'expatrie de nouveau et meurt dans une colonie française, bohème, vagabond couvert de haillons, mais grand peintre, n'ayant jamais pris d'autres leçons de peinture que celles qu'il trouva, un jour pour lui mémorable, dans son hérédité réveillée.

Wagner, à 15 ans, hésitait entre la carrière de peintre et celle d'auteur dramatique. Un beau jour, il assista à un concert où l'on donna la *Symphonie* en *la* majeur de Beethoven. Il en est bouleversé, rentre chez lui malade, en proie à la fièvre, s'alite et se réveille sachant dès maintenant qu'il ne saura faire autre chose que composer, c'est-à-dire extérioriser la formidable force héréditaire accumulée dans son hérédité et qui est restée à l'état latent, peut-être durant des siècles.

C'est dans l'état latent et patent interchangeable durant l'existence individuelle que gît la raison de l'équilibre instable de la nature humaine. « L'homme, dit Montaigne, est merveilleusement divers et ondoyant », en d'autres termes un X, un rébus et lorsqu'il s'agit d'un couple: deux X ou deux rébus qui n'arrivent que rarement à se déchiffrer réciproquement. Ce qui fait que la sélection par croisement, appliquée à l'ordre humain, est un jeu de hasard, une loterie (de même d'ailleurs que le mariage en général), où gagnent quelques dizaines de participants, mais où perdent plusieurs centaines de mille d'autres.

C'est l'état latent et patent, interchangeable à travers les générations, qui conditionne l'extrême variété de la descendance sortie d'une souche commune, — extrême variété des destinées, professions, niveau social ou moral, aptitudes intellectuelles, artistiques, littéraires ou manuelles. C'est pourquoi la stérilisation est elle aussi un jeu de hasard, où la race a quelque chance de gagner, d'être délivrée dans des générations à venir d'un certain nombre d'indésirables, mais par contre des centaines de mille probabilités de perdre, de frustrer

les générations à venir de génies ou de grands talents.

§

Qu'il nous soit permis de terminer cette étude par l'histoire naturelle d'une famille allemande dont le début, tel qu'on le connaît, remonte au premier quartier du XVII[e] siècle, et qui s'est éteinte au dernier quartier du XIX[e], tout au moins dans sa descendance légitime. L'histoire de cette famille, de ses six générations, servira en quelque sorte d'illustration aux thèmes, conceptions et idées développées au cours de cette étude.

Au milieu du XVII[e] siècle vécut dans un village reculé du comté de Mansfeld, à Artern, Hans-Joachim Gœthe, arrière-grand-père du poète, de son métier maréchal-ferrant. Son fils unique ou devenu tel, Frédéric (1657-1730), beau et solide gaillard, coureur de cotillons dès son plus jeune âge, émigra à Francfort, entra en apprentissage chez un tailleur, épousa sa fille, s'établit à son compte, gagnant sa vie assez largement pour mener une existence extra-conjugale des plus joyeuses. De sa femme, il eut plusieurs enfants, tous morts les uns après les autres en bas âge : la mère ne tarda pas à les rejoindre, dix ans après son mariage. Veuf, Frédéric se remaria, cinq ans après, avec une tenancière de restaurant encore jeune (38 ans), Cornélie Schelgorn (1668-1754), femme plus qu'aisée et d'une grande beauté. Il en eut deux fils : l'aîné, idiot, mort à 18 ans; et Joachim-Gaspard (1710-1782), père du poète.

Joachim reçut une éducation universitaire des plus soignées, obtint le doctorat en droit, fit un long séjour en Italie (dont il écrivit toute sa vie la relation, sans arriver à la terminer); rentré, il fut nommé conseiller d'Etat, se présenta aux élections municipales et... échoua. Rendu furieux par cet échec, il démissionna du poste de conseiller d'Etat et déclara solennellement que jamais plus il ne se représenterait devant le collège électoral. Et, afin de ne pas succomber à la tentation, il eut recours à un moyen plus qu'original : la loi déclarant inéligibles

les proches parents de conseiller en exercice, il se mit à la recherche d'un beau-père, contre-remède de ses ambitions. Il en trouva un, au bout de... dix ans de recherches dans la personne du bourgmestre de Francfort lui-même, en puissance d'une fille nubile, Catherine Textor (1731-1808), être, d'ailleurs, délicieux, cultivé, plein d'esprit et de joie de vivre, plus jeune de vingt-trois ans : elle enavait 17.

De ce mariage, il est né de nombreux enfants : les uns en état de fœtus, les autres mort-nés ou morts en bas-âge, un fils aîné et une fille puinée, cette dernière d'une santé délicate (cependant que son frère était un athlète complet), d'un caractère fantasque, au demeurant intelligente et aimable, morte à 27 ans, mère de deux enfants, décédés à 8 mois et à 37 ans. Le fils aîné, Wolfgang von Gœthe (1749-1832), venu à la lumière du jour, à peine viable, et que les Spartiates se seraient empressés de supprimer comme indésirable, est décédé à 83 ans de son âge, après une vie de labeur sans repos, d'honneurs et de gloire; poète, auteur dramatique et penseur, grand parmi les plus grands; naturaliste d'une intuition merveilleuse; érudit d'un savoir universel, homme d'Etat du grand-duché de Weimar, son ministre de la Guerre, de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, son intendant général des théâtres et son... metteur en scène.

Le poète eut de Christiana Vulpius (1768-1816), femme la plus calomniée des temps passés et présents, sa « Kleine Freundchin », compagne fidèle et dévouée de 26 ans de leur vie commune, la collaboratrice entendue de ses travaux d'histoire naturelle; une Junon par sa beauté et son corps, — il en eut, dis-je, de nombreux enfants : les uns en état de fœtus, les autres morts en naissant ou en bas âge, et un fils aîné, Auguste von Gœthe (1789-1830), magistrat, Allemand moyen, homme normal, quoi qu'en ait dit cette vipère de von Stein, et mort à Rome à 40 ans, de la variole (Blattern). Auguste eut de celle qui entoura de tendres soins les dernières années du sublime vieillard, et ses derniers moments — trois enfants : une fille décédée à 16 ans de la fièvre

typhoïde, et deux enfants, l'aîné mort à 67 ans, compositeur d'œuvres éphémères, et un autre mort à 63 ans, vaguement historien, sociologue et secrétaire d'ambassade. Célibataires tous les deux, — le nom de Gœthe s'est éteint, avec le dernier survivant, en 1885, — avec Walter von Gœthe, le petit-fils du grand poète.

Joachim Gœthe, père du poète, juriste *in partibus*, était d'une intelligence moyenne, d'un caractère sombre, taciturne, mélancolique, insociable; époux, père, gendre, parent et concitoyen en hostilité chronique avec les uns et les autres, formaliste, tyran et, dans ses moments, violent, méchant et brutal. Ce fut un de ces hommes qu'on qualifie bizarre, singulier, original, fantasque, étrange, alors qu'en réalité il s'agit d'un psychopathe, apte, si l'occasion se présente, d'actes d'aliéné. Cette occasion se présenta, entre autres, un jour de l'occupation de Francfort par les troupes françaises, commandées par le comte de Thorenc, bienveillance, courtoisie et bonté personnifiées (V. les Mémoires de Gœthe). Logé dans la maison de Joachim, le lieutenant du Roi lui adressa un jour une parole aimable : il en reçut une réponse brutale et grossière qui, sous le régime de la loi martiale, aurait pu avoir les conséquences les plus graves, sans l'intervention de Frau Aja et la bonté naturelle du comte. Ce n'était, certes, pas un acte de bravoure, mais un geste ou un réflexe de fou. On pourrait en citer d'autres : un jour, Wolfgang rentre de Leipzig surmené et gravement malade. Son père refuse de le voir, parce que sa maladie s'est déclarée la veille d'un examen. Rappelons sa façon inédite de chercher une compagne pour la vie, non pas riche, ou intelligente, ou belle ou sympathique, ou dont les relations de famille fussent riches de promesses, mais en guise de médication contre le prurit électoral...

Le père du poète, atteint d'une affection héréditaire dont nous verrons tout à l'heure la nature, était un déséquilibré, ne jouissant pas toujours de l'intégralité de ses facultés mentales, et dont la violence était tou-

jours disproportionnée avec les motifs qui l'avaient déchaînée.

Mais paraphrasant Romain Rolland, nous pouvons nous demander à notre tour : « Qu'importait à la force mystérieuse qu'il nous est interdit de pénétrer ou de contrecarrer — et qui avait rapproché un quadragénaire psychopathe et avarié et une enfant, sans doute exquise, mais qui, sans le poète, aurait sombré dans l'inconnu? Joachim Gœthe a rempli le rôle à lui assigné par le destin; il donna le jour à un génie, le plus harmonieux et le mieux équilibré dans ses œuvres et dans ses actes ! »

§

Quelle fut donc l'affection, évidemment, commune et héréditaire, qui présida pendant près de deux siècles dans quatre générations successives (la cinquième sans enfant), à la procréation en séries de fœtus, d'enfants mort-nés ou morts en bas âge ou adolescents ou jeunes, avec des alternatives de descendants à vie prolongée ou très prolongée?...

La misère matérielle exclue, deux affections seulement sauraient être mises en cause : la tuberculose ou la syphilis.

Si le grand-père du poète, qui inaugura les séries, avait été atteint de tuberculose, il se serait montré inapte à mener longtemps et impunément une vie extra-conjugale, telle que fut la sienne avant son remariage, tout au moins. Or, il vécut jusqu'à l'âge de 72 ans et est mort, si j'ose dire, sur le chantier; à telle enseigne que, lui disparu, sa veuve, qui l'a survécu de vingt-quatre ans, a aussitôt cessé le commerce. La tuberculose, à l'encontre de la syphilis, ne confère généralement aux descendants ni l'idiotie, ni des psychopathies; elles peuvent évidemment co-exister. La tuberculose ne demeure pas « secrète » pour l'entourage, alors que la syphilis, dans sa phase tertiaire ou héréditaire, donne du fil à retordre aux hommes d'art eux-mêmes. Que s'il est vrai que la tuberculose ne figurait pas encore dans la pathologie de

l'époque sous cette rubrique, elle se manifestait par des symptômes extérieurs qui ne pouvaient échapper à l'entourage : toux, expectoration, épuisement et enfin mort plus ou moins rapide et prématurée.

Or, dans les célèbres vers que les biographes du poète citent à satiété pour montrer que le poète ayant une telle hérédité ne pouvait pas être autre qu'il ne fut, nous lisons :

> Uranherr war der Schönsten hold ;
> Das spukt so hin and wieder.
> Urahnfrau liebte Schmuck und Gold ;
> Das zuckt wohl durch die Glieder.

Grand-père était friand de belles, en quoi son petit-fils lui ressemble assez; Grand'mère aimait la parure et le luxe, ce que ne dédaigne pas son héritier.

De ses grands-parents tuberculeux, Gœthe aurait parlé autrement et sans humour.

La syphilis fut acquise par Frédéric, grand-père du poète, soit peu de temps avant le mariage, soit peu de jours après. C'est ce qui explique la mort successive en bas âge ou en naissant d'une nombreuse procréation, suivie de la mort de leur mère. Remarié quinze ans après sa fâcheuse acquisition, donc dans la période tertiaire, l'avarie a perdu quelque peu de sa virulence première, comme c'est de règle d'ailleurs : cela n'a pas empêché la naissance d'un idiot, mort à 18 ans, et d'un hérédo-psychopathe, mais dont la vie se prolongea jusqu'à 72 ans. Ce dernier transmit l'avarie au poète, le poète à ses descendants, dans la mesure inégale; sous une forme grave et mortelle aux enfants qui ont succédé à l'aîné, alors que ce dernier, normal psychiquement et intellectuellement et mort d'une maladie accidentelle, en fut peut-être exempt, de même que ses enfants.

L'avarie peu étudiée, rarement et mal soignée à l'époque et dont l'arsenal thérapeutique était réduit à des médicaments empiriques, l'avarie, dis-je, si elle se manifesta par quelques désastres, n'a pas été un obstacle à la procréation d'êtres dont la vie utile a été prolongée

jusqu'à la vieillesse, et d'un grand poète, penseur et savant, d'une santé robuste, d'une architecture athlétique, d'une égale résistance à la fatigue, aux maladies, à la décrépitude et à la mort : il s'est éteint dans la 83e année de son âge, n'ayant cessé de travailler que quelques heures avant de mourir.

Le cas de Gœthe est d'un intérêt passionnant qui nous fournit une démonstration — unique — d'une hérédité réveillée et transmise à travers de longs siècles.

Dans une étude sur la *Psychologie héréditaire de Gœthe* (in Revue Mondiale, déc. 1923), nous avons montré que le chantre de Mignon était d'origine gréco-romaine et précisé les lieux qui furent le berceau de ses ancêtres — le Parthénope, colonisé à une époque très reculée par les Comes, eux-mêmes d'origine grecque. Evidemment, fatalement et malheureusement il nous est impossible d'invoquer son arbre généalogique. Mais notre hypothèse, que nous avons la témérité de croire très près de la vérité, est déduite de toute une série de témoignages et de faits d'ordre physique, psychique, psychologique, morale et intellectuelle d'une concordance parfaite les uns avec les autres.

Et d'abord : ses traits de figure, ses yeux « extraordinairement noirs » (*extraordinarily dark*) qui frappèrent Thackeray, lorsqu'il vit Gœthe pour la première fois; l'architecture et les proportions harmonieusement classiques de son corps qui le faisaient comparer par ses contemporains et ses compatriotes eux-mêmes tour à tour à Jupiter, Apollon ou Antinoüs. Voici ce qu'en dit Heine après une visite rendue à son illustre aîné : « Lorsque je me suis trouvé en présence de Gœthe, involontairement j'ai cherché à ses côtés l'aigle serrant dans son bec la foudre. J'allais lui parler en grec... Gœthe sourit. Et il sourit des mêmes lèvres qui embrassèrent la divine Léda, Europe, Danaé... Son visage était lumineux, noble, grave, majestueux : on aurait pu étudier sur lui l'art grec, comme sur une statue antique. »

« Ses traits, dit Sir Lewes (in *Life of Gœthe*) étaient d'une pureté de formes, d'une finesse de lignes qui rap-

pelaient les plus belles statues de l'art grec ». Schiller, dans une de ses lettres à son grand ami (25 août 1791), exprime cette idée, surprenante sous une plume de chauvin, que seul un malencontreux hasard l'a fait naître sur le sol germanique : « Si vous aviez reçu le jour en Grèce ou seulement en Italie!... Mais vous êtes né en Allemagne et puisque *votre antique esprit grec* a été jeté au milieu de la nature septentrionale, il ne vous restait d'autre alternative que de devenir un artiste du Nord et d'enfanter *du fond de vous-même* ce que la réalité vous a refusé — *tout un monde hellénique*... (1) »

Tout d'ailleurs, dans Gœthe, criait ses véritables origines : sa psychologie et sa mentalité, qui en ont fait « un exilé » parmi les Germains; ses dilections littéraires, artistiques, ethniques, linguistiques — il considérait la France-latine comme « sa seconde patrie » et le français comme « sa seconde langue maternelle »; le caractère de la plupart de ses œuvres; le savoir encyclopédique, fréquent parmi les latins, rare dans la race germanique, qui s'est illustrée dans les domaines étanches, dans la spécialisation; l'instinctive antipathie qu'il nourrissait pour ses compatriotes, au milieu de qui il se sentait de tout temps étranger : « Lorsque je compare les Allemands avec d'autres peuples, j'éprouve le sentiment de tristesse dont je cherche la consolation dans les sciences et les arts qui, eux, au moins, « n'ont pas de patrie »; son voyage ou sa fuite en Italie et son séjour prolongé dans le Napolitain qui prit le caractère d'un retour d'exilé dans sa patrie; la maladie mystérieuse qui précéda, motiva et précipita son départ et dont tous les symptômes, sans en excepter un seul, étaient pathognomoniques de la nostalgie ou langueur ou mal de la patrie qui emporta Mignon et dont il faillit mourir lui-même : « Si je n'étais pas parti ce jour, c'en était fait de moi » (les *Stances à Mignon* datent de cette époque même)...

Joint à tous ces faits évoqués, un épisode pathétique d'une importance psychique capitale et qui à lui seul suf-

(1) Cri du cœur après la lecture d' « Hélène » (chap. de la 2e partie de *Faust*).

firait pour résoudre et l'énigme de son amour passionné pour le sol italique (l'Italie moderne ne l'intéressait guère) et le problème de ses origines. Le moment fatidique de son retour a sonné, qu'à plusieurs reprises il recula. Gœthe fait « des adieux solennels » à la Ville Eternelle dans une dernière visite nocturne aux ruines romaines éclairées par la lune.

A la pensée de quitter Rome sans espoir de la revoir, j'éprouvais une souffrance qu'il me fut impossible d'exprimer. Aussi ne cessais-je de répéter tout le long de ma promenade l'Elégie d'Ovide qu'il consacra au souvenir *d'une infortune semblable à la mienne* (in Erinnerung eines ähnlichen Schicksals), et qui lui aussi fut obligé de quitter Rome pendant une nuit éclairée par la lune :

Quand la triste image de la nuit qui fut la dernière pour moi dans la cité de Rome passe devant mon âme, quand je me rappelle cette nuit, où j'étais forcé de laisser derrière moi tant d'objets chéris, je sens encore les larmes s'échapper de mes yeux... (Ovide, *Les Tristes*.)

Gœthe lui-même avait, sans aucun doute, la perception intime et nette de ses origines gréco-romaines. C'était là, de même que son génie, une réminiscence de l'époque ancestrale.

Ce phénomène d'ordre naturel est plus fréquent qu'on ne le pense: encore fallait-il un Gœthe pour nous en faire la révélation...

En résumé :

L'histoire naturelle de la famille Gœthe, de ses six dernières générations, procréées en deux cent cinquante années, confirme la loi de transmission de l'hérédité humaine sus-énoncée, à savoir que cette transmission *n'est* pas directe : variété, en vérité, kaléidoscopique des carrières libérales, des métiers, des destinées en ce qui concerne la longévité; des forces psychiques, morales ,intellectuelles, dans leur manifestation, dans leur intensité, comme l'indiquent les deux tableaux qui suivent :

Famille Gœthe

I. — PROFESSIONS LIBÉRALES, MÉTIERS, AGE AU DÉCÈS
(*163... à 1885*)

1re génération :	Hans, maréchal-ferrant...	Mort à ? ans.
2e génération :	Frédéric, tailleur	m. à 72 ans.
	Sa première femme	m. av. 30 ans.
	Sa 2e femme, restauratrice	m. à 86 ans.
3e génération :	Michel, idiot.	m. à 18 ans.
	Joachim, juriste *in partibus*.	m. à 72 ans.
	Sa femme	m. à 76 ans.
4e génération :	Cornélie (leur fille)	m. à 27 ans.
	Wolfgang, poète, auteur dramatique, penseur, naturaliste, érudit, critique d'art et de littérature, homme d'État....	m. à 83 ans.
	Sa femme, ex-fleuriste...	m. à 49 ans.
5e génération :	Auguste, magistrat	m. à 40 ans.
	Sa femme.	m. à 76 ans.
6e génération :	Alma	m. à 17 ans.
	Walter, compositeur	m. à 65 ans.
	Wolfgang, diplomate	m. à 63 ans.

II. — CARACTÈRE, MENTALITÉ, PSYCHOLOGIE, TENDANCES

1re génération : *Hans* ?

2e génération : *Frédéric*, prodigue de tous ses moyens... divers : bon garçonnisme, jovial, pas bête, vulgaire.

Sa première femme ?

Sa seconde femme, économe, positive, intelligente, d'une certaine distinction; bonté naturelle.

3e génération : *Michel*, idiot.

Joachim (père du poète), intelligence stérile; psychopathe; tyran; insociable; tempérament égoïste, froid; ambi-

tieux; nationaliste prussien; francophobe.

Frau Aja (sa femme), très intelligente et spirituelle; caractère et bonté exquis; secourable à toutes les infortunes, morales et matérielles; se liant d'amitié inaltérable avec les petits ; digne et simple avec les grands; égale à elle-même dans les bons et mauvais jours.

4e génération : *Cornélie,* caractère mélancolique, gaie et sociable par période; peu expansive; bonne et aimante.

Le Poète, étonnamment équilibré; stoïque dans l'adversité; inébranlable dans ses décisions; distant, majestueux, olympien; secourable, sans ostention, indulgent; indifférent aux honneurs, à la gloire, à la critique et à l'opinion publique; d'un courage mâle à la guerre et à la paix; sportif; amoureux éternel, pacifiste, internationaliste ; francophile à une époque où il était périlleux de l'être.

Christiana Vulpius (sa femme), d'une vive intelligence, compagne, mère, sœur dévouée et aimante; en butte aux calomnies, est morte de chagrin.

5e génération : *Auguste* (leur fils), Allemand moyen.

6e génération : *Walter,* compositeur - traditionaliste ; anti-wagnérien résolu.

Wolfgang, large de surface, peu profond; tendances d'avant-garde, voire socialiste.

Ainsi donc, dans l'ascendance du poète (parents de sang à tous degrés), d'une part; d'autre part, dans les familles ascendantes des générations issues du poète et de sa femme, ces dernières y comprises, on note :

1° à côté de mort-nés ou morts en bas âge, une longévité allant de 17, 18, 40, 49 ans à 63, 65, 72, 76, 83 et 88 ans;

2° des métiers ou professions : maréchal-ferrant, tailleur, restaurateur, juriste, grand poète, ex-fleuriste, magistrat, compositeur et enfin publiciste-diplomate;

3° diversités, voire contrastes dans la succession des facultés psychiques, intellectuelles ou mentales, comme s'il s'agissait des descendances de familles différentes.

Et nunc erudimini...

§

Nous avons vu plus haut que le père de Gœthe, ceux de Beethoven et de Byron appartenaient, à titres différents, aux catégories désignées d'ores et déjà à la stérilisation. Pourquoi était-ce eux, et non pas des êtres de valeur, qui ont créé les trois plus grands génies des temps modernes? Mystère impénétrable! Romain Rolland, qui fait naître Christophe d'un musicien au-dessous du médiocre, débauché, ivrogne et d'une *minus habens*, ajoute :

> Mais qu'importait, sans doute, à la force inconnue qui avait rapproché Melchior de la servante aux cheveux de lin? Il avait rempli son rôle; et le petit Christophe venait prendre pied sur cette terre où le poussait le destin...

Et c'est là l'histoire de la majorité des génies dans les sciences, les arts ou la pensée.

Mais ne seraient-ils que trois, que la seule possibilité d'en avoir pu être volé dans le passé ou d'en être volé d'analogues dans les temps à venir, suffit pour condamner à jamais la méthode scientifiquement absurde qu'est la stérilisation, lâche violence exercée contre des créatures humaines sans défense, crime odieux contre sa propre race et la race humaine tout entière.

Les anciens assuraient que les dieux rendent fous individus et nations qu'ils veulent perdre... La stérilisation en est, certes, le chemin le plus court et le plus sûr.

Dr LOWENTHAL
de Nice.

LES VIEILLES ARCHIVES DES NOTAIRES
SOURCE CAPITALE
D'INFORMATION HISTORIQUE

—

Cédant enfin, au bout de soixante ans, aux efforts combinés des archivistes et des érudits, le législateur a fini par voter la loi du 14 mars 1928, aux termes de laquelle, désormais, les notaires français ont la faculté de se débarrasser de leurs vieilles archives séculaires, en les déposant aux archives départementales pour les études de province et, à Paris, aux Archives nationales, pour les études du département de la Seine.

Un double but est ainsi atteint: la conservation matérielle assurée des documents et leur utilisation scientifique.

A Paris, tout au moins, la loi de 1928 a reçu une application accélérée, les notaires de la Seine ayant su en apprécier tous les avantages; en six ans, la moitié des minutiers aura été déposée à l'hôtel Rohan, ce qui représente environ 50.000 liasses ou registres.

Les vieilles archives notariales, qui remontent, dans certaines régions, au XIIIe siècle, et couramment, à Paris, au XVIe siècle, constituent pour l'histoire une source d'information dont l'abondance le dispute à la variété et à l'originalité.

C'est un fait qu'on ne saurait trop vulgariser dans le grand public en général et en particulier dans le monde notarial, celui des clercs notamment, collaborateurs aujourd'hui, patrons à leur tour demain, et en cette qualité appelés à apprécier l'opportunité d'user de la faculté de dépôt octroyée par la loi de 1928.

Abondance, variété, originalité résultent du rôle singulièrement étendu que jouait le notaire dans la société du temps jadis; l'inexistence de l'acte sous seings privés, comme de l'acte administratif, exigeait son intervention dès que deux parties, individus ou collectivités, avaient à régler une affaire, de quelque nature qu'elle fût; et c'est même pardevant notaires qu'on souscrivait aux emprunts d'Etat et aux loteries royales, ces expédients des gouvernements aux abois et des régimes à l'agonie.

De cette variété et de cette originalité je vais placer un certain nombre d'exemples sous les yeux du lecteur, exemples rencontrés et recueillis tout à fait par hasard, en préparant le transfert des minutiers aux Archives nationales. Ma tâche, en l'espèce, consiste, dans chaque étude, à classer les documents par notaires et pour chaque notaire chronologiquement; mon rôle est exclusif de l'examen de ces documents et encore plus de la recherche de telle ou telle catégorie d'entre eux; et plus un minutier est bien classé, moins j'ai à voir, au fond, les éléments qui le constituent. Mais le plus souvent, une portion plus ou moins importante a subi des bouleversements, surtout dans la partie la plus ancienne; il y faut remettre de l'ordre; ce faisant, malgré moi, pour ainsi dire, je suis obligé de regarder les pièces, et quand il m'en tombe sous les yeux de particulièrement intéressantes, je ne puis m'empêcher d'en prendre note.

A voir ce que le seul hasard m'a fait rencontrer, on peut juger de la récolte à attendre de dépouillements méthodiquement poursuivis.

Voici, pour commencer, des renseignements sur une série de monuments civils et religieux, travaux de construction, d'extension, de réparations, d'aménagements, de décoration (sauf indication contraire, tous les documents sont du XVIe siècle): réparations, en 1612, au château de Bury (Seine-et-Oise, commune de Margency); érection d'une fontaine monumentale dans la cour du château de Coupvray (Seine-et-Marne); fourniture, en 1649, d'une croix à Courtevoie, aux armes de Catherine Gasnier, par Nicolas Chevaldin, sculpteur et peintre aux

Porcherons; château de Fleury-en-Bière (Seine-et-Marne), travaux exécutés par Gilles Le Breton, maître des œuvres de maçonnerie du Roi; chenil du château de Fontainebleau; formation des Champs-Elysées, avec plan de l'hôtel d'Evreux et de ses abords (1766); construction par la Ville de Paris de l'hôtel du coin de la rue Saint-Florentin, sur les plans de Gabriel (1766); Opéra de 1764; construction du Pont-Neuf; palais des Tuileries, amenée d'eau de Saint-Cloud, entretien du grand jardin par Pierre Le Nôtre; cheminées monumentales en menuiserie à sculpter par l'un des meilleurs sculpteurs de Paris, pour l'hôtel de Mercœur (1616); château de Saint-Germain-en-Laye; château de Saint-Maur-des-Fossés, aménagement d'une chapelle; maison Paulleau, à Savigny-sur-Orge, dépose et repose, après nettoyage, des verrières, par Pierre Pinaigrier; château de Villeroy (Seine-et-Oise, commune de Mennecy), bassin sur la terrasse, grande écurie, chapelle, travaux confiés à Mathieu Jacquet, dit Grenoble; château de Wideville (Seine-et-Oise, commune de Crespières), sa construction en remplacement de l'ancien.

Eglises: des Cordeliers, construction d'un second portail, par Robert Collebert, maçon tailleur de pierres, aux frais de Pierre Filhol, archevêque d'Aix, mise en couleurs de la sépulture de celui-ci, agrandissement de la chapelle Saint-François; — Saint-Barthélemy en la Cité, construction de la chapelle Notre-Dame-des-Voûtes; — Saint-Germain-l'Auxerrois, réfection des terrasses de la chapelle Lescot, par Pierre Moreau, maître de la maçonnerie de l'église, jubé, achèvement des chapelles du chœur, orgues par Jean Le Bel, tapisserie pour la confrérie de la Conception par Pierre Blasse, tapissier, autre par Guillaume Claude, tapissier de haute lisse, comportant un *Octavien empereur avec la Sibylle* et une *Vierge à l'Enfant;* — des Innocents, construction d'une sacristie (1483), stalles du chœur; — Saint-Jacques-la-Boucherie, charpente de la tour; — Saint-Médard, orgues par Pasquier Baudry, construction d'une voûte par un tâcheron; — Saint-Paul, vitre de toutes couleurs à deux arcades,

sous les charniers, par Louis Pinaigrier et Nicolas Chaumet, vitriers et peintres sur verre (1605); — de Gentilly, construction du beffroi du clocher; — abbatiale de Saint-Denis, construction de la chapelle des Valois; — du prieuré de Saint-Jean-en-l'Ile, près Corbeil, stalles et clôture du chœur; — de Tilloy, travaux de charpente.

Cimetières de Pontoise, chapelle Montjavoult.

En 1543, le Roi ayant besoin d'argent, décida d'aliéner, à concurrence de 60.000 l. t., des portions de son domaine dans la ville et la prévôté de Paris et dans les bailliages environnants; il s'agissait d'étaux, de loges et d'échoppes au Palais et dans le quartier des Halles et du Châtelet, de maisons sur le pont Saint-Michel, à Vincennes et à Saint-Mandé, de droits de justice, de mairies et de pièces de terre dans le Valois; les ventes furent faites sous faculté de réméré, le vendeur se réservant le droit de rentrer en possession des biens aliénés, à charge de rembourser les acquéreurs, et cela dans l'intention de vendre à nouveau les mêmes biens à un prix plus élevé, au plus offrant. En fait, le Roi usa de cette faculté; mais les acquéreurs primitifs restèrent en possession, ayant consenti un supplément de prix de vingt-cinq à soixante-dix pour cent. C'est un genre de conversion.

Si le mot d'urbanisme a fait depuis relativement peu de temps son entrée dans le vocabulaire courant, la chose est en réalité de tous les temps. Ainsi, en 1544, François Ier aliène le « vieux domaine », les hôtels de Bourgogne, d'Artois, de Flandre, de Tancarville, du Petit Bourbon; à travers l'hôtel d'Etampes, dit l'Hôtel Neuf, près la Bastille, on perce une rue pour en faciliter le lotissement en dix-neuf parcelles, dont les numéros 11 et 12 sont attribués à Francisque de Sibecco, dit Carpi, menuisier du Roi, et pour assurer à cette voie nouvelle un débouché dans la rue Saint-Antoine, on exproprie, dans cette dernière rue, une partie de l'hôtel Saint-Nicolas; autre lotissement de l'Hôtel ou cour la Reine, près Saint-Paul, en trente-six parcelles, avec ouverture d'une rue dans l'hôtel des Lions.

Catherine de Médicis fit, elle aussi, de l'urbanisme et

du lotissement. Elle possédait dans le quartier des Halles un vaste domaine, dit l'hôtel d'Orléans, où elle résidait volontiers et où le Roi lui-même parfois séjournait; elle y fit faire nombre de travaux, notamment l'aménagement d'une chapelle, sous la direction de ses architectes, Jean Bullant et Jean Potier; un troisième architecte, Guillaume Marchand, lui construisit, au bout du jardin d'Orléans, une église dédiée à l'Annonciation, comportant d'une part huit grandes formes de vitres, mesurant chacune vingt et un pieds de haut sur six de large, et, d'autre part, dix-sept formes vitrées, portant chacune à l'entour les armes et devises de la reine-mère et au milieu un soleil, dans lequel était peint alternativement le nom de Jésus et de Maria; la vitre de la forme centrale du chevet présentait un crucifiement accosté de la Vierge et de saint Jean, ces deux groupes de verrières exécutés par Merri d'Este, paroisse Saint-Paul, et par Jean de Poix, rue de la Tisseranderie; des grillages montés sur châssis protégèrent les vitres et aussi les « images » de l'Annonciation mises en saillie sur la rue, au coin de l'église, près du portail. Enfin, en 1581-1582, ouverture d'une rue au travers de l'hôtel d'Orléans et construction sur les deux côtés d'une série de maisons de même type.

Trente ans plus tard, on vendait la Couture du Temple, autrement dit le Marais, à un bourgeois de Paris, qui la revendait par lots (1609-1612).

L'approvisionnement des maisons des princes et des grands seigneurs faisait l'objet de marchés d'une durée de trois ans le plus souvent; les contrats qui les concernent offrent une longue énumération de tous les articles à fournir en viande, volaille, gibier, poisson d'eau de mer et d'eau douce, beurre, œufs, graisses, etc., avec le prix de chacun; il y a là une précieuse documentation pour l'étude de la valeur de l'argent.

On vend, en 1560, deux mille carpes et cinq cents brochets à provenir des étangs du Trélon, près Entrains (Nièvre, canton de Varzy), propriété du duc de Nivernais, rendus à Paris, pour le premier dimanche du carême prochain, à raison de 25 l. t. le cent de carpes, 100 l. t.

le cent de brochets de 18 à 24 pouces, ceux de 15 à 18 pouces et de 12 à 15 pouces vendus respectivement 50 et 25 l. t. le cent.

L'histoire de l'industrie, du commerce, du travail trouve dans les archives notariales des renseignements que les archives proprement publiques, d'origine administrative et judiciaire, ne sauraient lui fournir.

Un tireur d'or du Roi à Paris charge un marchand milanais, de passage à Paris, mais établi à Londres, de lui vendre en Angleterre des devants de cottes et des manchons.

Un maître de navire, à la Bouille, près Rouen, vend à trois marchands bourgeois de Paris les trois quarts d'un navire de cent dix tonneaux, en cours de construction, pour six cents écus d'or soleil, le vendeur devant conduire le bâtiment aux ordres des acquéreurs et ne pouvant, par ailleurs, aliéner le quart restant.

Cinq maçons spécialistes, maçons « de baulge, autrement tappiaires », demeurant à Rennemoulin (Seine-et-Oise, canton de Marly), sont embauchés par le roi de Navarre pour aller dans son pays construire des murs de clôture de parcs, « de baulge de foing ou paille et terre » ; ils sont payés 25 s. t. la perche de vingt pieds, selon le pied du Châtelet; pour l'entretien de leurs familles, pendant leur absence, ils reçoivent, à titre d'avances, avant le départ, deux dix écus d'or soleil, deux autres six écus et le cinquième un écu; le contrat est du 14 mars 1546; le départ est fixé au 18.

Voici le registre des mises en apprentissage des enfants recueillis à l'hôpital de la Trinité, de 1547 à 1558.

A la requête des cardeurs de Tours, ceux de la manufacture royale du parc des Tournelles attestent faire exclusivement usage de la grande carde pour la confection des fleurets (1606).

Un fabricant de jeux de cartes passe avec un marchand de Rouen un marché de douze cents grosses, à livrer en trois ans, au prix de 20 l. 5 s. t. la casse de quarante-cinq douzaines.

Les cordonniers et savetiers de Dijon provoquent une enquête sur les usages de la corporation de Paris.

Malgré ses soixante-sept ans, Catherine de Médicis n'avait pas désarmé; la voici qui commande à un « tailleur d'antiques » de lui « faire et goffrer une robbe de toille d'argent viollette... sans... cassure... »; le représentant de la reine-mère, Alexandre de Patras, brodeur et son valet de chambre, ne sachant écrire ni signer, dessine, au bas de l'acte, deux lutteurs.

On vend 400 l. t. deux parts dans la cent vingt-huitième partie par indivis d'une mine d'argent à May, au bailliage de Caen.

Deux voituriers par eau passent un marché pour la conduite, pendant un an, par l'un au compte de l'autre, d'un grand bateau, flottant sur Seine et Oise, entre Paris et Compiègne.

Un gentilhomme milanais, domicilié à Paris, commande à un orfèvre du pont Notre-Dame deux vases et un bassin d'argent, émaillés, de basse taille, à fleurs violette, bleu et vert, à livrer dans les deux mois, le prix à fixer à dire d'experts; versement d'un acompte de cinquante écus d'or soleil, à 46 s. t. pièce.

Le cardinal Charles de Lorraine, archevêque de Reims, achète, sur avis favorable de son tapissier, Pierre du Rû, une tapisserie en neuf pièces, rehaussée de soie et de fil d'or et d'argent et représentant l'*Histoire de Lucrèce*, pour 5.060 l. t.

L'histoire du théâtre se documente aussi dans les minutes. Voici une location de costumes, sept apôtres, sept juifs et la Madeleine, pour un mystère de la *Passion*, joué à Montfort-l'Amaury; en voici une autre, beaucoup plus importante, pour le mystère de la *Vendition de Joseph*, représenté à Anet-sur-Marne. Ce n'est rien moins que le célèbre Jean Cousin qui brosse les décors du jeu de l'*Ancien Testament*, joué à Paris en 1542, et dont deux tapissiers assurent l'entretien des toiles et des cordes du théâtre, étant entendu que si la représentation venait à être interdite, le prix du marché n'en serait pas moins exigible.

Pour le carnaval de 1541, à Blois, Gui, comte de Laval, commande à deux peintres parisiens douze pièces, dont quatre autruches, dont il fournira les plumes, quatre coqs d'Inde, dont il fournira la soie, et quatre arbres en forme de pins; et pour un bal au château de Saint-Germain, deux peintres parisiens commandent à un compagnon peintre et à un vannier quatre cents pièces moulées, taillées et étamées, dont quatre-vingt-dix termes, hommes et femmes, des masques aux devises du Roi et le reste décoré de trois croissants et de carquois.

Deux relieurs passent pardevant notaires un contrat d'association pour sept ans.

On conserve au Musée Britannique, à Londres, un exemplaire de l'*Ordonnance sur le fait des monnaies*, du 19 mars 1541, avec planches gravées représentant les espèces mentionnées à l'ordonnance, édition avec privilège d'Etienne Roffet, libraire parisien; dès le 16 mai de la même année, celui-ci vend à un libraire d'Angers, de passage à Paris, trois mille exemplaires de l'*Ordonnance* et mille placards des gravures; dans toutes les villes où l'acheteur passera et s'arrêtera pour vendre l'*Ordonnance*, il devra faire publier le privilège de Roffet.

Les inventaires après décès sont une source d'information particulièrement précieuse, nous introduisant dans le logis du défunt, nous en faisant visiter toutes les parties, nous en détaillant tout le contenu, commercial ou artistique ou bibliographique, notamment, et nous révélant, par l'analyse des papiers, toutes les affaires du mort; tel l'inventaire après décès de Jean Janot, libraire juré en l'Université, qui énumère tout le matériel d'imprimerie et tout le fonds de librairie; tel celui de Richard Breton, même qualité, dressé, pour la partie professionnelle, par un fondeur en caractères, un graveur doreur en cuivre, un relieur et un libraire; tel celui de Guillaume Hays, archidiacre de Mortain, chanoine de la chapelle royale de Vivier-en-Brie, où la prisée de la bibliothèque occupe cinq pages; tel celui de Marco de Crasso, de Milan, où on lit, dans l'inventaire des livres: « Item, a esté trouvé ung petit livre intitulé: Erasmus, *De prepara-*

tione ad mortem, non prisé pour ce qu'il est suspect en la foy » ; tel celui d'Antoine du Prat, prévôt de Paris, qui possédait, tant à Paris qu'au château de Nantouillet, une importante bibliothèque et bon nombre de tableaux et surtout de tapisseries: livres de « portraicture », Heures manuscrites, historiées et enluminées, cartes sur parchemin, sur toile et sur papier; tableaux: le légat, le défunt et l'évêque de Clermont, *Histoire d'Adam et Eve, Femme nue tenant un dard, Histoire de Justice* en haut et plusieurs « écritures » au-dessous, tableau enluminé sur parchemin, portrait de *Louis XII;* tapisseries: d'Auvergne, tapisserie à *grandes bêtes, Histoire des neuf preux, Histoire des Sibylles;* de Bruxelles, *Histoire de saint Paul, Histoire de Jéroboam, Histoire des sept rois de Rome;* de Felletin, grande pièce de vieille tapisserie; de Flandre: *Bûcherons;* de Paris, *Jugement de Pâris, Bergerie; Histoire d'Hercule,* deux tapisseries en neuf pièces chacune, l'une prisée un tiers moins que l'autre, 238 l. 8 s. 9 d. t. contre 164 l. 10 s. t.

Tel encore l'inventaire du duc de Mercœur, en 1602, citant deux manuscrits dédiés à la louange du défunt et des tapisseries, dont l'*Histoire de Godefroy de Bouillon,* en dix grandes pièces; celui du notaire Guillaume Nutrat, marié à Elisabeth Croiset et père de dix enfants, six filles et quatre garçons, l'un de ceux-ci, François, devenu à son tour notaire, et l'une des filles mariée à Jean Dupuis, aussi notaire; quatre tableaux, portraits du père, de la mère, du fils François et du duc de Mercœur (1619); tel enfin celui de Lavoisier en prairial an IV.

Et pour finir, le misérable petit inventaire d'une pauvre fille publique du quartier des Halles, que, malade, un ménage compatissant avait recueillie pendant trois semaines, avant de la conduire à l'Hôtel-Dieu, où il lui envoya du vin et la fit administrer.

Le testament de Claude d'Espence porte partage de sa bibliothèque entre Gui Gaussart et le cardinal de Lorraine, à charge par celui-ci de réimprimer à Reims les œuvres du donateur.

L'inventaire des livres de Robert Estienne, interprète

du Roi en langue grecque et latine, annoncé dans l'intitulé de l'inventaire de ses biens et papiers dressé à l'occasion de son mariage avec Marguerite Voisin, n'y figure pas.

Un inventaire méthodique de la bibliothèque de Julien Brodeau, avocat en Parlement, dont cinq pages de manuscrits, est annexé au contrat de mariage du fils (1659).

Deux inventaires des joyeux de la Couronne, l'un dressé en 1537, lors de l'entrée en fonctions de Charles de Pierrevive, l'autre de 1584, concernant les joyaux du Cabinet de la Bastille, transportés au Louvre.

Signalons encore la donation par Louis d'Orléans à l'abbaye de Sainte-Geneviève de sa collection de numismatique, camées, etc., dans le but de la rendre publique, avec trois catalogues annexés, et la rétrocession de la collection au fils, moyennant cent vingt mille livres (1751-1752).

La biographie, en général, et particulièrement celle des artistes, trouve dans les archives notariales une source d'informations de premier ordre. En voici quelques exemples:

Architectes: Dominique de Cortone, maître des ouvrages de la maison du Roi; Charles du Ry, architecte ordinaire des bâtiments du Roi (1627).

Enlumineur: Jacques Girault.

Fondeur de lettres d'imprimerie: Louis David.

Graveur: Jean Boissier.

Faiseur d'images, autrement dit graveur sur bois: Thomas Mallot; inventaire des planches, des impressions et de l'outillage par Germain Hoyau et Marin Boussy, même profession.

Instruments de musique: inventaire du fonds de commerce du marchand Robert Denis, par Robert Desponts et Jean Brissard, fabricants. Huguet Dousse, laboureur et joueur, à Yerres.

Maçon: Jean de Lorme.

Marbrier du Roi: Robert Mesnard (1612).

Menuisier du Roi: Jean Martin l'aîné, a travaillé pour

le duc de Montmorency à une chapelle Saint-Nicolas (1621).

Maître de la musique et chapelle du Roi: Eustache du Caurroy ou Courroy (1609).

Facteurs d'orgues et organistes: Innocent Baudouin, organiste de Saint-Séverin; Pasquier Baullery, faiseur d'orgues, et ses fils, Jean Baullery, organiste, et Jérôme Baullery, maître peintre; Thomas Champion, organiste et valet de chambre du Roi; Guillaume Costeley, organiste ordinaire de la Chambre du Roi, procuration au nom de Jacques Le Vacher, joueur de flûte de la Chambre; Mathieu de la Croix, organiste de l'église Saint-Eustache.

Peintres: Jean Aubert, peintre et tailleur d'images, créancier de René Tibergeau, peintre et pannetier de la Reine-Mère, pour location de chambres garnies; Louis Bobrun, peintre et valet de chambre de la Reine; Michel Bobrun, peintre et valet de chambre du Roi (1627); Guillaume Boutelou, peintre du Dauphin, à Blois; François Clouet, valet de chambre et peintre ordinaire du Roi, association, pour trois ans, avec six peintres, Marc Béchot, aussi sculpteur, Jean Patin l'aîné, Guyon Ledoux, Jean Rondel, Girard Josse et Pierre Préau, pour travaux décoratifs aux funérailles royales et princières, entrées, « besongnes de villes, mommeries », tournois, etc.; Jacques Duplessis, peintre de l'académie du Roi, reconnaissance de 257 l. 4 s. pour nourriture et logement (1693); Jean d'Ecourt, valet de chambre et peintre ordinaire du Roi, procuration au nom du peintre Jean Patin pour passer tous marchés de travaux pour processions, festins, entrées, funérailles, etc.; François Forestier, cinq pages d'inventaire des tableaux, prisés par le peintre Guillaume Lejeune (1620); Jacques Patin, peintre ordinaire du Roi, mise en apprentissage de son neveu, Jean Patin, fils de Jean Patin, maître peintre, chez François Béry, même qualité, qui, ne sachant écrire, signe par un dessin; Pierre Préau, marché avec Guillaume Rondel, peintre, pour la fourniture à Guillaume Boutelou, peintre du Roi suivant la cour, de treize douzaines d'armoiries du Roi,

sur papier, pour la procession de la Fête-Dieu; peinture de deux cents devants de bardes à cheval, moitié pour le Roi, moitié pour le Connétable, et de fourreaux d'épées.

Professeur public du Roi en langue hébraïque: Jean Mercier.

Sculpteurs: Thomas Boudin, sculpteur ordinaire du Roi, père de Barthélemy Boudin, sculpteur, demeurant avec son père, et beau-père du sculpteur Zacharie Normain; inventaire de l'atelier par le sculpteur Pierre Grenod: une *Bataille* de bronze, *Labeur, Patience, Vigilance et Charité,* un bassin de pierre de liais, avec quatre masques, une tranche de marbre noir pour l'autel des religieux de Saint-Denis, monuments funéraires de M. Charon et de Probus, peintre du Roi, deux lions de marbre blanc, quatre jambages de cheminée de marbre blanc pour M. d'Effiat, *Petit enfant assis,* terre cuite, une *Charité* de pierre, *Grand chien,* plâtre, six figures de plâtre de Jean Bologne, *Petit enfant couché sur un dauphin,* marbre blanc (1633); Anthyme Cousin, maître tailleur d'images; Jean Goujon, sculpteur en pierre, cession de son office de receveur alternatif des aides, en l'élection d'Evreux, don du Roi; Luc Jacquart, maître sculpteur; André Pilon, tailleur d'images et peintre; Germain Pilon, sculpteur du Roi, contrôleur général de la fabrique des monnaies, marché avec Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, pour une « sépulture en forme de vase », avec quatre têtes de chérubins en bronze et les armoiries du client et de ses femmes, Mmes de La Rochandry et de Rochechouart, le paraphe de Pilon renferme une tête; Raphaël Pilon, maîtres sculpteurs, deux homonymes, dont l'un subrogé tuteur des enfants de l'autre.

Nous terminerons en signalant un certain nombre de documents variés, bien propres à montrer l'étendue du rôle du notaire, au XVIe siècle notamment.

En 1529, le maître et administrateur de l'hôpital et aumônerie de Moret-en-Gâtinais loue cet établissement, pour six ans, à un poissonnier de Paris, moyennant 30 l. t., et à charge, entre autres, d'entretenir une chambrière pour le service des pauvres, de remettre en état

les sept lits de l'hôpital et de faire repeindre le haut du portail, avec les « ymaiges » qui s'y trouvent et en y ajoutant une « image » de sainte Barbe.

La même année, trois personnages de la cour de Charles-Quint, dont son ambassadeur en France, attestent qu'en 1526 plus de trois cents chrétiens, rachetés par les Trinitaires aux Sarrasins, furent présentés au commencement du carême, à l'Empereur, alors à Madrid, malade de la fièvre quarte, en présence de la reine douairière de Portugal.

Voici le procès-verbal des témoignages de quatre habitants de la rue des Noyers concernant la conduite scandaleuse d'une lingère de cette rue dont la clientèle d'écoliers, imprimeurs, teinturiers et autres met les voisins en danger, au point qu'un jour le propriétaire et sa femme faillirent être tués. Dans le même ordre d'idées, un compagnon cardeur de laine, à la requête de son patron, tisserand en draps au grand marché de Meaux, décrit les rapports extra-conjugaux de la femme de celui-ci avec les deux fils du fermier des Messis, près La Ferté-Alais, et avec le charretier de la ferme, en y apportant la précision d'un roman naturaliste.

Le guet de nuit à Paris était assuré par les boutiquiers de la ville, qui devaient fournir à tour de rôle un service de trois semaines; ils pouvaient toutefois solliciter et obtenir une exemption, qui leur coûtait 2 s. p.; les rôles conservés dans les minutes de certains notaires montrent qu'à chaque tour le nombre des dispensés variait, en 1546-1548, de 36 à 39, et que leur remplacement coûtait de 37 à 55 livres tournois.

Un marchand d'Anvers s'était vu saisir l'or et l'argent trouvés en sa possession, ainsi que ses papiers; interrogatoires, inventaire, procédure; finalement un arrêt du Conseil privé ordonne la restitution de la saisie, s'agissant de la dot de la Reine d'Espagne, le marchand étant verbalement autorisé à convertir celle-ci en telles espèces d'or et d'argent que bon lui semblerait et à les sortir du royaume (1561).

Un religieux de l'abbaye de Saint-Père de Chartres,

transféré d'ordre du Roi et de l'évêque au prieuré de Saint-Martin-des-Champs de Paris, entend apprendre du prieur les motifs de son transfert et du régime d'incarcération auquel il est soumis; la réponse du prieur se résume dans son vif désir d'être au plus tôt débarrassé de son indésirable pensionnaire.

L'enquête préalable à l'admission de Jacques des Ursins, fils du seigneur de La Chapelle, dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, fait l'objet d'un procès-verbal notarié.

A la requête de son fils, Nicolas Corressi, gentilhomme grec, à la suite du Grand Conseil, trois Grecs, dont Luc Argentier, qui signe en grec, délivrent un certificat de notoriété, bonnes vie et mœurs, pour Paul Corressi, gentilhomme natif de l'île de Chio, dont la prise par les Turcs l'a ruiné; Nicolas de Nicolaï, premier cosmographe du Roi, demeurant au château de Moulins en Bourbonnais, 68 ans, connaît Paul Corressi depuis trente ans, l'ayant rencontré à Constantinople; il est venu avec lui, il y a vingt-six ans, de Lyon à Paris; il avait trois ou quatre chevaux; un bourgeois de la rue Galande, 53 ans, l'a eu comme locataire, il y a vingt ans, pendant une épidémie de peste; enfin, au notaire Cothereau, 62 ans, lui demandant le motif de sa venue en France, Paul Corressi répondit qu'il lui était dû de l'argent dépensé au service de la Couronne de France.

Je terminerai cette revue en signalant quelques hors-d'œuvre qui n'ont de notarial que leur présence dans certaines liasses ou certains registres de minutes.

Voici d'abord un remède contre la peste : boire dans du vin blanc une décoction de cinq herbes et vous promener le plus possible. Et un modèle d'écriture dix-sept fois copié : « Je suis bien marry dont je n'ay eu aujourd'huy sur mes fesses... » Et puis ces vers :

Vous qui venez céans bailler
Et ne voullez riens apprendre,
Allez aux nouvelles bailler
Et au gibet vous faire pendre.

Et encore :

De mes ennuyz prenez compassion,
Vous qui avés faict quelque expérience
Que c'est d'amour et de sa passion;
Le mal qui vient d'endurer une absence
Avèques amour n'est jamais patience;
Fauldroit-il donc pour finyr tous mes maulx
Laisser amour pour avoir allégeance?
J'ayme trop myeulx endurer ses assaulx.

Dans deux de ses registres le notaire Hinselin a consigné des notes journalistiques qui ne manquent pas d'intérêt :

1549, 16 et 18 juin, entrée à Paris du Roi et de la Reine; 21 juin, décapitation au pilori et écartèlement de M. de Vervins, qui avait livré Boulogne aux Anglais.

4 juillet, procession générale de toutes les églises de Paris, avec toutes les châsses et reliques, compris celles de la Sainte-Chapelle; départ de l'église Saint-Paul pour Notre-Dame; le Roi, la Reine et la famille royale suivant l'archevêque de Reims, porteur de l'hostie; dans l'après-midi, on brûle deux luthériens devant Notre-Dame, un au cimetière Saint-Jean, un devant Sainte-Catherine du Val des Écoliers et un cinquième place Maubert, et à chaque exécution le Roi voulut assister!

Juillet à septembre. Siège de Boulogne; en quinze jours prise de cinq forts établis par les Anglais, le Roi disposant de plus de cent soixante pièces d'artillerie.

Et maintenant une horrible histoire, manifestation d'une effroyable mentalité de la gent civile et religieuse de l'époque. Un malheureux gamin de dix-huit à dix-neuf ans, écolier au collège de Lisieux, fils d'un avocat en Parlement, avait collé, dans le collège, des placards contre le Saint-Sacrement, la Vierge et les saints, dans la chapelle brisé des statues et écrit de sa main plusieurs livres hérétiques; un terrible châtiment lui était réservé, la réclusion perpétuelle dans un établissement religieux, « ung lieu dévocieux », après un triple calvaire; 10 octobre, départ de la Conciergerie, en chemise, tête et pieds nus, corde au cou, attaché au cul d'une charrette, amende honorable devant la cathédrale et fustigation de verges;

le surlendemain, même supplice au collège de Lisieux; et le surlendemain encore, présence à la procession du recteur de l'Université, à la grand' messe du Saint-Sacrement et au sermon, fustigation devant le portail des Carmes, autodafé, place Maubert, des livres et des placards, conduite au pilori dont le malheureux fait trois fois le tour avant d'être jeté dans l'in-pace!

1550, 1er février, rognure des petits douzains, « dont y eust grand perte sur le peuple ».

16 février, dimanche gras, le prince des sots « feist ses monstres ».

18 février, il fait jouer son jeu à la halle au blé; collision de la foule avec les sergents, qui le même jour « avoient faict leurs monstres » et voulaient prendre la place du public; il y eut des blessés des deux côtés, mais finalement les sergents furent chassés.

1551, 13 juin, transport à Notre-Dame de la châsse de sainte Geneviève, pour conjurer le mauvais temps, foudre et grêle, qui dévastait toute la Brie au point de démolir la plus grande partie du château de Lézigny.

12 novembre, prestation de serment du connétable de Montmorency comme pair de France, au Parlement, en présence du Roi.

14 novembre, on commence à vendre la viande à la livre : la livre de mouton, 14 d. t.; celle de bœuf, 10 d. t.; celle de veau, 18 d. t.

18 novembre, procession générale de tous les reliquaires de Paris, de la Sainte-Chapelle à Notre-Dame.

13 décembre, entrée d'un légat du Pape.

Et voici, pour finir, une histoire drolatique, capable de compenser l'horreur du supplice des 10-14 octobre 1549; il s'agit d'une pendaison manquée, à Paris, le 15 juin 1551.

Un différend ayant surgi entre deux fonctionnaires de Château-Thierry, un certain Guillaume Trenneterre, un nom prédestiné comme on va voir, racola huit pauvres bougres du pays et leur fit déposer de faux témoignages; la supercherie découverte, les neuf acolytes, dé-

férés à la juridiction criminelle, furent condamnés à être pendus.

Le jour fixé pour l'exécution, on dressa aux Halles deux potences à quatre branches et entre elles une troisième à place unique. Les huit embauchés furent pendus sans incident. Arriva le tour du neuvième. L'exécuteur le fit monter à l'échelle, lui passa la corde au cou et le laissa pendant près d'une heure haranguer la foule, à laquelle le condamné déclara avoir mérité la mort, ayant causé celle des huit autres; arrivé le moment de le balancer dans le vide, la foule cria que la potence était pourrie au pied et qu'elle allait tomber; et de fait, aussitôt dégringolent pêle-mêle potence, échelle, exécuteur et patient; l'assistance se précipite sur ce dernier et le délivre de ses liens; celui-ci, sans souci de la blessure qu'à la tête en tombant il s'est faite, prend ses jambes à son cou, enfile la rue des Prêcheurs, traverse la rue Saint-Denis, s'engouffre dans l'église Saint-Magloire, en sort par une porte de derrière et disparaît; et depuis on n'en entendit plus parler. Paris n'avait encore jamais vu cela, conclut le notaire journaliste.

E. COYECQUE.

POÈMES AU SOIR

—

On sonne pour une grande fête.

L'air en musique est tout joyeux.
Est-ce un bal d'amour qu'on apprête?
Le jeune été sourit aux yeux.

On sonne pour une grande fête.

Le bon sonneur sonne à tour de bras.

Avec les garçons en liesse
Les filles danseront des pas
Tout de grâce et de gentillesse.

Le bon sonneur sonne à tour de bras.

Le bon sonneur sonne sur la terre.

Apportez la bière et le vin.
Rions : le rire est salutaire.
Les fleurs ne s'ouvrent pas en vain.

Le bon sonneur sonne sur la terre.

Mais la fête est dans le Paradis.

Non: que sur la terre, où je reste,
Chante la fête, aux soirs tiédis.
Qu'importe la fête céleste?

Mais la fête est dans le Paradis.

*

Sur l'automne maigri de la pelouse,
Tandis qu'au bois pleure une chanson triste,
Meurt lentement la lumière jalouse.
Et la pâle chanson du bois persiste.

Un vent mauvais glisse dans le ravin
Qu'emplit déjà le chagrin de la nuit.
La lumière n'était qu'un songe vain.
Du jardin le dernier rayon s'enfuit.

Voit-on là-haut une étoile qui luise?
Toutes, enfin, les étoiles sont mortes.
Et la source au rire léger s'épuise.
Il pleure des feuilles devant les portes.

Le monde las, le monde est-il si vieux?
Il faudrait une force qui retînt
Parmi les fleurs douces l'été joyeux.
A la fenêtre une lampe s'éteint.

*

Dans le triste clocher du vieux village tinte
Une cloche qui meurt des fêlures du temps.
Par le sentier pierreux aux durs cahots entends
Buter les vieillards froids dont la vue est éteinte.

La ronce enlace et fend l'image de la sainte
Dont la pluie a lavé les atours éclatants,
Et là-bas, sur les bords limoneux des étangs,
Les grenouilles, sans fin, chantent leur vieille plainte.

Une charrette grince au pas traînant des bœufs.
Une fleur de tilleul tombe au ruisseau bourbeux.
L'herbe tremble. Le pré vieillit. Un cèdre pleure.

Sur le jardin jauni passe un pâle frisson.
Qui va venir? Quelle angoisse nous garde l'heure?
La vallée a perdu sa joie et sa chanson.

*

Une statue est seule sur la pelouse.
Sur la pelouse morte.
La feuille cède au vent triste qui l'emporte.
Voici la nuit jalouse.

Le vent gémit. Sa chanson était sonore,
Sa chanson était douce.

Le vent amer meurtrit la pelouse rousse.
Le soir se décolore.

Sous le ciel froid, la pauvre statue écoute
Le glas sourd de l'automne.
Allons, passant, dans la saison qui frissonne,
Marche! Reprends ta route.

*

Je suis l'homme qui passe au milieu des tombeaux.
Je me lève, et je vais sans savoir si je vis.
De moi, je sens chaque heure emporter des lambeaux.
C'est aux seuls morts que les humains sont asservis.

Je vois les compagnons aimés aux jours anciens,
J'écoute les accents familiers de leurs voix.
Je suis lié par d'indestructibles liens
A ceux-là que j'écoute, à ceux-là que je vois.

La nuit vient. Je peux faire encore quelques pas
Avant d'être au seuil noir du vieux silence. Nuit.
Et pleurs que le passant qu'on pleure n'entend pas.
La vie est souriante et la mort la conduit.

A.-FERDINAND HEROLD.

COMMENT L'ALLEMAGNE PRÉPARE LE DÉSARMEMENT [1]

L'ACCROISSEMENT DES FORCES MILITAIRES

—

Depuis plus d'un siècle, l'Allemagne semble soumise à une sorte de loi intangible qui la contraint à poursuivre systématiquement une organisation militaire sans cesse renforcée. Les statuts successifs de son armée mettent en pleine lumière ce développement de puissance. Il n'est pas inutile de les rappeler une fois de plus, car l'actuel réarmement du IIIe Reich rentre dans le cadre de la politique traditionnelle de la Prusse.

L'Organisation militaire de 1808 répartissait les troupes prussiennes en six brigades stationnées dans les six départements administratifs de l'Etat. Ce dispositif avait pour but de permettre une mobilisation d'autant plus rapide que chaque brigade ne devait incorporer que des réservistes résidant sur le territoire administratif de ces brigades. Par ailleurs, les troupes permanentes étaient disséminées en de nombreuses garnisons, ce qui permettait, à la mobilisation, de réduire au minimum le temps nécessaire pour l'incorporation des réservistes.

On constate aujourd'hui aussi que l'Allemagne, tout en se conformant au Traité de Versailles quant au nombre des Unités de la Reichsheer (21 R. I., etc.), a procédé comme en 1808. Elle a réparti les formations autorisées entre toutes les anciennes garnisons, afin de réoccuper les casernes de l'Armée Impériale. C'est ainsi que cer-

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 855 à 858.

tains régiments ont leurs 4 Bataillons répartis entre six villes et qu'un même bataillon occupe souvent trois garnisons. Cette dissémination devait permettre au Commandement de la Reichsheer d'utiliser chacune de ces Unités comme noyau des grandes Unités qu'il se préparait à reconstituer.

Après 1815, la Prusse transforma ses brigades régionales en Corps d'Armée, et en 1866 elle entrait en guerre avec 9 Corps d'Armée. Entre temps, la Constitution Impériale de 1864 avait fixé un rapport légal de 1 % entre les effectifs de l'armée permanente et le chiffre de la population. Par une série de lois militaires, l'Allemagne devait accroître son Armée par étapes et l'amener en 1913 à l'organisation et aux effectifs que nous avons rappelés.

Ce principe du rapport légal entre les effectifs de l'armée permanente et le chiffre de la population, La Heeresleitung l'a invoqué dans de nombreuses notes suggérant au Gouvernement de Berlin des revendications en vue de l'accroissement des effectifs de la Reichsheer. Dans un rapport de 1931, le Général von Schleicher rappelait les paroles prononcées par le Chancelier devant le Reichstag le 7 avril 1913, en présentant un projet d'augmentation des effectifs.

L'Histoire ne montre pas de peuple qui ait succombé sous le poids des armements, mais elle nous rappelle que des nations ont péri pour n'avoir songé qu'au bien-être et au luxe, au lieu de se préoccuper de leus forces militaires.

Le 29 août 1932, le même officier Général, dans une note sur l'égalité des armements, écrivait:

Il s'agit d'une part, pour la Reichsheer, de modifications organiques portant sur la durée du Service des Engagés à long terme et sur la structure de l'Armée; nous demandons d'autre part de pouvoir instruire une milice obligatoire, destinée à assurer l'ordre et à protéger les frontières.

Enfin, le Général von Seeckt, ancien Chef de l'Armée, a lui-même déclaré:

La force de l'Etat trouve son fondement dans l'armée permanente. A cette dernière incombe l'Etude de l'Art militaire et du développement de la technique de guerre, ainsi que la préparation de la défense, la formation des Chefs des milices, l'éducation et le contrôle de l'instruction militaire de la jeunesse.

A plusieurs reprises, le Chancelier Hitler s'est inspiré des principes ci-dessus pour réclamer l'autorisation de tripler légalement les effectifs de la Reichsheer, en lui donnant un matériel proportionné et des armes défensives qui sont interdites par le Traité de Versailles. Mais il est établi aujourd'hui que cette demande ne tendait qu'à voir sanctionner par la Société des Nations un état de fait depuis longtemps réalisé. L'Allemagne, en effet, n'a pas attendu l'assentiment des cosignataires du Traité de Versailles pour mettre à exécution ses projets de réarmement. Engagée depuis la fin de la guerre dans la voie d'une révolte ouverte contre les traités, elle a poussé le défi jusqu'à ses limites extrêmes. Sa réponse du 1er janvier 1934 au mémorandum français sur le désarmement n'est autre chose que l'affirmation d'une volonté formelle d'un réarmement total. Favorisée par la répartition territoriale de ses forces militaires, elle a pu réorganiser son armée conformément au plan du haut Commandement de Berlin. Nous voudrions examiner quelques détails de l'organisation de cette armée.

LES CADRES DE LA REICHSHEER

Dans l'étude qui suit, il ne sera fait état, tout d'abord, que des chiffres officiellement communiqués par le Gouvernement de Berlin à la Société des Nations. Il conviendra de ne pas oublier cette remarque préliminaire pour apprécier l'importance de ces données.

Si l'on s'en tient rigoureusement aux effectifs budgétaires de l'Allemagne pour l'année 1932 (2), on constate

(2) Document C. 110. M. 42. 1933 de la Société des Nations. Haushalt des Reichswehrministeriums für das Rechnungsjahr 1933. Reichshaushaltsrechnung 1931-1932.

que la Reichsheer, durant cet exercice, a officiellement disposé de:

4.291 officiers de tous grades;
20.913 sous-officiers;
63.987 hommes de troupe.

A la même date, pour le Commandement de: 2 Corps d'Armée, 7 Divisions d'Infanterie et 3 Divisions de Cavalerie, la Reichsheer comptait 46 Officiers Généraux.

Pour le Commandement de 41 Régiments (21 R. I., 18 R. C., 7 R. A.), les contrôles font état de 119 Colonels.

Pour le Commandement de 91 Bataillons d'Infanterie, 122 escadrons de Cavalerie, 52 groupes d'Artillerie, soit au total: 265 Unités, la Reichsheer comptait 703 Stabofflziere (Lieutenants-Colonels et Commandants) (3).

Pour l'encadrement de 381 Compagnies d'Infanterie et 79 Batteries d'Artillerie, la Reichsheer comptait 1.930 Capitaines et Lieutenants.

Cette prolifération des cadres se traduit par la présence de 6 Colonels dans certains Régiments, dans l'Artillerie en particulier, et d'au moins 3 Colonels ou Lieutenants-Colonels dans les Régiments d'Infanterie. D'autre part, les Régiments de toutes armes disposent d'un cadre complémentaire d'officiers supérieurs (Lieutenants-Colonels et Commandants), dont l'existence ne se justifie que par les projets de mobilisation de l'Allemagne prévoyant l'affectation de ces officiers à de nouvelles formations.

A côté des chiffres ci-dessus, il y a lieu de mentionner les effectifs représentés par les officiers de tous grades qui depuis douze ans ont quitté l'armée avant l'expiration du terme de leur engagement. Conformément aux stipulations du Traité de Versailles, la proportion des officiers autorisés à quitter le Service avant l'expiration du terme de leur contrat ne doit pas dépasser annuellement 5 % de l'effectif total, soit 225 officiers. En douze ans, on trouverait ainsi 2.700 officiers libérés du service.

(3) En Allemagne, les officiers supérieurs sont appelés Stabofflzier, c'est-à-dire officiers d'Etat-Major.

Or, ce chiffre a été plus que doublé. En effet, 5.700 officiers ont quitté l'armée depuis 1922 et on les retrouve dans divers ministères et administrations du Reich. Le Ministère des Transports et Communications en occupe environ 800, dont 350 sont affectés au service des Chemins de fer de Campagne. Le ministère de la Propagande en compte 300, l'Etat-Major des S. A. plus de 1.200 à lui seul. Il est superflu d'ajouter que ces officiers, libérés pour convenances personnelles, — par application d'une disposition assez étrange du Traité de Versailles, — sont tous en excellent état d'aptitude physique. Ils suivent des cours bi-mensuels et participent une fois par mois aux évolutions de la Reichsheer. Certains sont, du reste, attachés comme fonctionnaires civils aux diverses formations régulières de la Reichsheer ou encore à la police d'Etat. Ce sont ces officiers qui, à la mobilisation, formeraient la première portion du cadre complémentaire.

Quant au cadre des sous-officiers, on sait que le niveau d'instruction générale exigé de lui et l'enseignement qu'il reçoit au cours du service le rendent capable d'exercer des commandements d'officiers.

Dans l'Infanterie, on trouve sur les contrôles officiels 10.542 sous-officiers pour 40.635 soldats, soit une proportion de 1 sous-officier pour 4 hommes, alors que les tableaux d'effectifs n'en prévoient que 1 pour 15.

Il en est de même dans l'Artillerie, où 2.231 sous-officiers encadrent 8.007 hommes. Pour accéder au grade de sous-officier d'artillerie, les candidats doivent subir des épreuves dont le programme comporte le commandement d'une batterie. Il y a donc lieu d'en déduire que tous ces sous-officiers sont capables d'exercer à la mobilisation le commandement d'une batterie, ce qui doit faciliter l'organisation de l'artillerie divisionnaire des nouvelles unités.

La proportion des sous-officiers par rapport aux hommes de troupe s'accroît du reste avec les armes techniques. On compte:

700 sous-officiers du Génie pour 2.093 soldats;

532 sous-officiers des troupes de communications pour 1.547 soldats;

1.826 sous-officiers des formations spéciales pour 3.055 hommes.

Ces chiffres sont éloquents. Mieux que tout commentaire, ils montrent le but que poursuit la Reichsheer, en formant une armée de cadres qui doit lui permettre d'importants accroissements de ses Unités organiques.

A noter que les fonctionnaires ayant rang d'officiers (Intendance, Arsenaux, Professeurs d'Ecoles militaires, Service des fortifications, etc.) ne figurent pas officiellement sur les contrôles de la Reichsheer, et qu'ils représentent un effectif supplémentaire d'environ 1.500 officiers.

Par ailleurs, et depuis plusieurs années déjà, les effectifs des cadres d'Etat-Major se sont accrus dans la proportion de 4 pour 1. En dehors des officiers en service actif qui suivent des cours d'Etat-Major auprès des Centres de chaque Division, des officiers en congé, dans une égale proportion, sont inscrits à ces mêmes cours.

Enfin, les Services des subsistances militaires ont été récemment augmentés, au point que ceux d'une intendance divisionnaire sont à l'heure actuelle capables de fournir les cadres de 4 Divisions.

ORGANISATION DES PETITES UNITÉS MOBILISÉES

(Type armée moderne)

Le *groupe* est la plus petite unité de combat de l'Infanterie allemande. Il comprend (4):

Un chef de groupe,

Un chef de groupe adjoint,

Une équipe de fusil-mitrailleur MG. 13 (4 hommes armés du pistolet 08),

8 à 10 tireurs,

Soit environ 15 hommes.

3 groupes forment une section qui dispose de 3 agents de liaison et d'un clairon.

(4) Die (neue) Gruppe Major a. D. Bodo Zimmermann.

3 Sections forment une Compagnie.

L'effectif de la Compagnie mobilisée est de 4 officiers, 9 sous-officiers, 150 hommes. Elle dispose de 9 fusils-mitrailleurs.

Or, à l'heure actuelle, toutes les compagnies d'Infanterie de la Reichsheer comptent officiellement au moins 30 sous-officiers (10.540 pour 381 Compagnies, effectifs budgétaires). C'est assez dire qu'elles peuvent ainsi encadrer deux compagnies supplémentaires.

Ces mêmes remarques peuvent être faites à propos des autres armes: Cavalerie, Artillerie, Génie, formations spéciales. Il nous suffit de les mentionner.

Signalons que les sous-officiers sont armés d'un pistolet mitrailleur. La Compagnie dispose d'un sous-officier chargé du service des gaz de combat.

MOBILISATION D'UNE GRANDE UNITÉ

Pour nous permettre d'exposer le mécanisme de la mobilisation de la Reichsheer tel qu'il semble se dessiner au travers des diverses particularités que nous avons signalées, il convient de reprendre le cas-type d'un Régiment d'Infanterie. Rappelons que le 15e R. I. de la Reichsheer est stationné:

E.-M. du Régiment: Kassel.

E.-M. du 1er Bataillon et 4 Compagnies: Giessen.

E.-M. du 2e Bataillon avec 7e et 8e Compagnies: Eisenach; 5e et 6e Compagnies: Weimar.

E.-M. du 3e Bataillon et 4 Compagnies: Kassel.

13e Compagnie (M. W. du R. I.): Kassel.

E.-M. du Bataillon d'Instruction et 3 Compagnies: Marburg.

Nous avons d'autre part indiqué que les Unités de SA de l'Obergruppe Thüringen Hessen-Nassau sont:

Standarte 71 à Erfurt.
— 80 à Wiesbaden.
— 81 à Frankfurt a/ Main.
— 83 à Kassel.
— 87 et 88 à Mayence.

Standarte 94 à Weimar.
— 95 à Gotha.
— 96 à Gera.
— 115 à Darmstadt.
— 116 à Giessen.
— 117 à Mayence.
— 118 à Worms.
— 167 à Kassel.
— 168 à Offenbach.

FORMATION DE 3 NOUVEAUX R. I. A LA MOBILISATION

Le *1er Bataillon* du 15e R. I. formerait un nouveau Régiment dont le numéro serait celui du 15e R. I., suivi du chiffre 1, c'est-à-dire .... 151e R. I.

La 1re Compagnie du 15e R. I. formerait les 3 premières Compagnies du *1er Bataillon* du. 151e R. I.

La 2e Compagnie du 15e R. I. formerait les 3 premières Compagnies du *2e Bataillon* du.. 151e R. I.

La 3e Compagnie du 15e R. I. formerait les 3 premières Compagnies du *3e Bataillon* du.. 151e R. I.

La 4e Compagnie (Mitrail.) formerait les 4e Compagnies (Mitrail.) de chaque Bataillon du .... 151e R. I.

Le *2e Bataillon* du 15e R. I. formerait un nouveau Régiment dont le numéro serait celui du 15e R. I. suivi du chiffre 2, c'est-à-dire .... 152e R. I.

Chaque Bataillon de ce nouveau Régiment serait formé par chacune des Compagnies du 2e Bataillon du 15e R. I. comme ci-dessus.

Le *3e Bataillon* du 15e R. I. formerait un nouveau Régiment dont le numéro serait celui du 15e R. I. suivi du chiffre 3, c'est-à-dire .... 153e R. I.

La Compagnie de Minenwerfer du 15e R. I. constituerait une Compagnie de Minenwerfer pour chacun des 151e, 152e et 153e R. I.

Cadres

L'encadrement serait assuré:

Officiers: pour 1/3 par les officiers d'active,
pour 1/3 — — libérés avant terme,
pour 1/3 — — du cadre complémentaire.

Sous-officiers: Chaque Compagnie du 15e R. I. fournirait les cadres d'un Bataillon des nouveaux régiments.

Troupes

Chaque Compagnie des trois nouveaux Régiments serait formée par:
50 hommes de 15e R. I.,
25 hommes libérés de la Reichsheer avant terme (moins de 24 ans),
75 hommes des troupes actives de SA (moins de 24 ans).

De l'Organisation actuelle des SA, on doit déduire qu'à la mobilisation:

1° Le 1er Bataillon du 151e R. I. (formé par la 1re Compagnie du 15e R. I.) recevra ses effectifs complémentaires du *Standarte 115.*

Le 2e Bataillon du 151e R. I. (formé par la 2e Compagnie du 15e R. I.) recevra ses effectifs complémentaires du *Standarte 116.*

Le 3e Bataillon du 151e R. I. (formé par la 3e Compagnie du 15e R. I.) recevra ses effectifs complémentaires du *Standarte 118.*

Les Compagnies Mitrailleuses de chaque Bataillon et la Compagnie de Minenwerfer recevront leurs effectifs complémentaires du *Standarte 80.*

2° Le 1er Bataillon du 152e R. I. (formé par la 5e Compagnie du 15e R. I.) recevra ses effectifs complémentaires du *Standarte 95.*

Le 2e Bataillon du 152e R. I. (formé par la 6e Compagnie du 15e R. I.) recevra ses effectifs complémentaires du *Standarte 71.*

Le 3e Bataillon du 152e R. I. (formé par la 7e Compagnie du 15e R. I.) recevra ses effectifs complémentaires du *Standarte 94.*

Les Compagnies de Mitrailleuses de chaque Bataillon

et la Compagnie de Minenwerfer recevront leurs effectifs complémentaires du *Standarte 96.*

3° Le 1er Bataillon du 153e R. I. (formé par la 9e Compagnie du 15e R. I.) recevra ses effectifs complémentaires du *Standarte 83.*

Le 2e Bataillon du 153e R. I. (formé par la 10e Compagnie du 15e R. I.) recevra ses effectifs complémentaires du *Standarte 81.*

Le 3e Bataillon du 153e R. I. (formé par la 11e Compagnie du 15e R. I.) recevra ses effectifs complémentaires du *Standarte 168.*

Les Compagnies de Mitrailleuses de chaque Bataillon et la Compagnie de Minenwerfer recevront leurs effectifs complémentaires du *Standarte 117.*

Etat-Major

L'Etat-Major du 15e R. I. (2 Colonels, 1 Lieutenant-Colonel) fournira le Commandement et les Etats-Majors des trois nouveaux Régiments d'Infanterie.

L'Etat-Major de chaque Bataillon sera formé, partie par l'Etat-Major du Bataillon correspondant du 15e R. I., partie par des officiers du cadre complémentaire.

Formation de la nouvelle Artillerie Divisionnaire

L'Artillerie divisionnaire de la nouvelle Division formée à la mobilisation sera constituée par le 1er groupe du 5e R. A. à Fulda, qui formera:

Le 1er Régiment de l'A. D. (nouveau 15e R. A.).

Le 2e Régiment de l'A. D. (nouveau 25e R. A.).

Formation du nouvel Escadron Divisionnaire

L'Escadron Divisionnaire de la nouvelle Division formée à la mobilisation sera constitué par le 6e Escadron du 16e R. C. à Langensalza (nouveau 1/161 R. C.).

Formation d'une nouvelle Division

Les diverses formations ci-dessus mobilisées, et complétées par les services et formations spéciales correspondantes reconstitueront la 22e D. I.

2e ÉCHELON DE MOBILISATION

L'exemple ci-dessus montre que les Régiments actuels de la Reichsheer n'utilisent que 3 de leurs Bataillons pour la mobilisation du 1er échelon de l'Armée. Le 4e Bataillon d'Infanterie, ainsi que les Batteries d'Instruction de l'Artillerie, se trouveront donc disponibles pour constituer de nouvelles formations, dont le groupement est évidemment déterminé par avance, suivant des règles analogues à celles qui doivent permettre la mobilisation du 1er échelon.

Dans l'exemple précédent, le 15e R. I. mobiliserait, par son 4e Bataillon, l'ancienne 38e D. I.

De vastes remaniements sont du reste en cours, tant dans les formations de S. A. que dans les anciennes formations du « Casque d'Acier ». Elles ont pour objet d'étendre les prévisions de la mobilisation jusqu'à un troisième échelon qui, pour nous en tenir à la région territoriale que nous venons d'étudier, serait chargé de reformer les 21e et 25e D. I. de l'ancienne Armée (XVIIIe C. A.).

Les instructions de la Heeresleitung, relatives à la mobilisation de l'Armée allemande, trahissent le souci de prévoir des mesures qui assureront la cohésion des nouvelles unités. En particulier, il est prescrit non seulement de ne mobiliser dans une Unité que des hommes d'une même contrée, mais encore et surtout des éléments ayant servi à la même époque et sous les mêmes chefs, aussi bien dans la Reichsheer que dans les formations hitlériennes. A chaque ligne de ces instructions, le souci du moral de l'Armée apparaît. Si les troupes ne doivent être, en définitive, que du « matériel », la Heeresleitung tient pourtant à donner une âme commune à ses formations. Elle exige de ses soldats une haute culture physique et morale. Elle les persuade que le devoir militaire prime tous les autres, et que la mort sur le champ de bataille est la plus magnifique des fins. Elle se propose ainsi de conduire à la bataille des troupes solidement encadrées, d'une homogénéité parfaite, des réservistes qui trouve-

ront dans leurs chefs de véritables camarades. Au surplus, la Direction de l'Armée ne veut avoir dans ses formations que des éléments volontaires. Pour assurer le succès de ses armes, elle exige d'être secondée par des hommes qui, d'avance, auront fait le sacrifice de leur vie.

On ne saurait méconnaître que la réorganisation de l'Armée allemande et sa mobilisation dans les conditions que nous venons d'indiquer nécessitent un matériel considérable pour l'armement des nouvelles Unités. Or, il est établi que depuis octobre dernier, l'Allemagne a reçu de Hollande un outillage extrêmement important, destiné aux fabrications de guerre. On n'ignore pas non plus que les recherches entreprises dans les laboratoires de l'Armée et les usines de guerre ont permis à la Heeresleitung d'établir les prototypes d'un matériel absolument nouveau. Etant donné la puissance industrielle de l'Allemagne, il ne fait pas de doute que la Reichsheer peut être rapidement dotée du matériel qui lui est nécessaire. Certaines informations permettent d'affirmer que les fabrications de guerre se sont intensifiées dans ces derniers mois, et que depuis janvier dernier l'Allemagne dispose du matériel d'artillerie et des mitrailleuses exigés pour l'armement de 21 Divisions. On sait aussi que l'Allemagne a soustrait environ 3.000 bouches à feu aux investigations de la Commission de Contrôle. Il semble donc qu'elle soit en état d'armer non seulement 21 Divisions, dont chacune serait dotée d'environ 120 canons, mais encore de constituer de l'artillerie de Corps d'Armée et d'Armée, ainsi qu'une Réserve générale importante.

D'autre part, elle convoque dans les camps des Unités entièrement constituées sur le pied de guerre. Le service dans les Camps de travail, complètement indépendant des manœuvres que nous signalons, prépare cependant les jeunes gens aux travaux de fortification qu'ils pourraient être appelés à exécuter en cas de guerre. C'est là une coïncidence qui ne laisse pas d'inquiéter... Récemment, les troupes motorisées des Sections d'Assaut ont reçu des livrets militaires et des feuillets de mobilisation

qui laissent entrevoir le rôle que ces formations seraient appelées à jouer en cas de conflit. Les cartes d'identité des membres des troupes motorisées portent le timbre du commandant de la circonscription militaire.

L'Allemagne, indiscutablement, se prépare donc à la guerre. De ces préparatifs, il nous appartient de tirer les conséquences qu'ils entraînent quant à la réorganisation de notre propre armée. Certes, des raisons budgétaires empêchent d'entretenir constamment un matériel de guerre considérable. Et c'est précisément pour ces raisons que l'activité des usines de guerre allemandes cause en Europe un malaise évident. Si la faillite de la politique de désarmement est aujourd'hui consommée, les déclarations pacifistes venues d'outre-Rhin ne peuvent non plus tromper personne. La situation nécessite une vigilance de tous les instants. Des décisions s'imposent, qui peuvent nous préserver pour l'avenir. Il nous appartient de constituer des formations de réserve mieux adaptées aux exigences de la guerre de demain. Le salut de la France en dépend.

X...

ALFRED DE MUSSET
ET LA RÉVOLUTION DE JUILLET

LA LEÇON POLITIQUE DE « LORENZACCIO »

—

I

Il y aura bientôt cent ans qu'Alfred de Musset a publié, dans le second volume du *Spectacle dans un Fauteuil* (*Prose*), la plus grande peut-être et sans contredit la plus énigmatique de ses pièces de théâtre, *Lorenzaccio.* Depuis une trentaine d'années, des études ont été consacrées aux sources et à la genèse de ce drame (1), et c'est un fait bien connu aujourd'hui que George Sand la première a eu l'idée d'arranger pour la scène l'histoire saisissante d'un meurtre célèbre, racontée par Benedetto Varchi dans la *Storia Fiorentina* : l'assassinat en 1537 d'Alexandre de Médicis, duc de Florence, par son cousin Lorenzo. Le brouillon d'un drame, *Une Conspiration en 1537,* ébauché par la romancière en 1831, a été le point de départ de l'œuvre de Musset, à qui Sand communiqua son manuscrit en 1833, et qui, avant, pendant ou après le séjour d'Italie, l'utilisa pour en tirer enfin le chef-d'œuvre que nous connaissons.

Il n'y a pas à revenir sur les traces de M. Lafoscade qui, dans un article de 1927, a mis au point ce petit chapitre de l'histoire littéraire; mais je crois que ni lui, ni

(1) M. L. Lafoscade : *le Théâtre d'Alfred de Musset,* 1901; M. Paul Dimoff : *la Scène historique de George Sand, Revue de Paris,* 15 décembre 1921; Lafoscade : *la genèse de Lorenzaccio, Revue des Deux Mondes,* 15 novembre 1927; note sur *Giomo l'Hongrois, Revue d'Hist. Littéraire,* janv.-mars 1928. Cf. dans l'édition Louis Conard des Œuvres de Musset (*Comédies et Proverbes,* II), pp. 226-230, les notes de M. R. Doré.

personne, n'a épuisé cette question de genèse, ni rendu suffisamment compte d'un aspect trop souvent négligé du génie de Musset. Tous les critiques sont d'accord sur certains points : *Lorenzaccio,* c'est une merveilleuse résurrection d'un moment important de l'histoire de Florence; c'est, malgré quelques défauts, le meilleur ouvrage théâtral que le romantisme français ait réussi à créer; c'est une enquête psychologique de premier ordre, où l'auteur a pénétré jusqu'aux bas-fonds de la personnalité humaine avec une perspicacité digne de Shakespeare; enfin, c'est l'*Hamlet* de la scène française, dans lequel le blondin du Salon de l'Arsenal, le dandy du Café de Paris, l'amant torturé de Lélia, a versé le trop-plein de ses jeunes illusions, de ses angoisses, de ses déboires. Sans doute; mais j'ajouterai qu'il reste encore quelque chose à signaler: Musset a mis dans ce drame toute l'amertume d'un libéral désabusé qui, après avoir acclamé le renversement d'une dynastie pourrie en faveur d'une poussée plus saine et plus vigoureuse de la vieille souche royale (2), a vu la « glorieuse » révolution de juillet 1830 s'épuiser en odieuses répressions et sombrer devant l'égoïsme cauteleux, mais triomphant, de la haute bourgeoisie.

Car il est temps, croyons-nous, d'insister sur ce fait: on n'a pas tout dit lorsqu'on a rendu hommage à la puissance d'évocation historique, aux facultés d'observation très hautement développées, à la connaissance profonde de soi et d'autrui, qui ont présidé à la création d'un personnage aussi complexe que Lorenzo de Médicis. La pièce de Musset doit encore beaucoup de sa grandeur au problème de philosophie politique qu'elle agite, problème d'une vive actualité en 1934 comme il l'était en 1834, et dont nous tenterons de marquer l'importance pour l'étude de *Lorenzaccio,* en résumant d'abord l'intrigue du drame.

Florence, la vieille cité républicaine, gémit sous la tyrannie du bâtard Alexandre de Médicis, qui doit son titre de duc héréditaire à la force majeure de Charles-Quint et

(2) Voir dans les *Mélanges Littéraires* (*Œuvres Complètes* de Musset, éd. 1866, XIX), le petit article sur *la Fête des Tuileries.*

aux intrigues du pape Clément VII. Son avènement au trône ducal a été le signal du bannissement d'un grand nombre de récalcitrants qui, désormais, rôdent dans les alentours du territoire florentin, guettant l'occasion d'y rentrer à main armée; dans la ville, un parti révolutionnaire assez fort, prêt à leur ouvrir les portes de la cité, est contenu par la présence de troupes allemandes. La tyrannie d'Alexandre est encore aggravée par les orgies auxquelles il se livre en compagnie de son âme damnée, son cousin Lorenzo, que tout le monde, sauf le chef républicain, le vieux Philippe Strozzi, méprise comme un lâche et un débauché, mais qui nourrit en secret le projet de délivrer Florence en assassinant le duc. Une crise se déclare : à la suite d'une rixe entre un favori du duc et les fils de Strozzi, Louise, leur jeune sœur, meurt empoisonnée. Brisé par ce désastre, Philippe Strozzi abandonne toute idée de vengeance et part de Florence, tandis que Lorenzo hâte l'exécution de son dessein. Sous prétexte d'un rendez-vous amoureux, il attire le duc dans son appartement et le frappe à mort avec l'aide d'un spadassin, Scoronconcolo, après avoir prévenu les chefs républicains de son intention. Puis il s'enfuit à Venise, pour y attendre ce qu'il a su depuis longtemps être la seule récompense possible de son entreprise hardie, — un coup de poignard dans le dos. Dans l'intervalle, les républicains, Alemanno Salviati, François Pazzi, Robert Corsini, provéditeur de la forteresse florentine, ont refusé de bouger; les efforts de Pierre Strozzi pour soulever les bannis, découragés par la désertion de Philippe, restent infructueux. A la cour ducale, tout n'est que confusion et tergiversation : le Conseil des Huit est comme frappé de paralysie, et le seul homme capable d'action énergique, le cardinal Cibo, personnage remuant qui ambitionne la papauté, soutient la candidature de Côme de Médicis, qu'il compte mener par le nez. Une émeute d'étudiants, qui réclament pour le peuple le droit d'élire le futur maître de Florence, est cruellement réprimée, et le drame finit par le couronnement de Côme : celui-ci, soufflé par le cardinal, jure solennellement « de ne jamais

s'écarter du conseil et du jugement des très prudentes et très judicieuses Seigneuries ».

Dans ce simple récit, je ne veux isoler que trois faits :

1° Les leaders républicains sont, pour la plupart, des ganaches. Ils font la guerre à coups de rhétorique, et, lorsque le stylet d'un ruffian les a débarrassés de leur tyran, ils attendent docilement qu'on leur en impose un autre. Quelle timidité et quelle inertie, en face de cette crise politique à laquelle ils ont tous si ardemment aspiré ! Le vieux Strozzi, par exemple, ce philosophe qui a trop lu, s'écrie, au deuxième acte : « La république, il nous faut ce mot-là ! (3) » Mais bientôt, dans son cœur anxieux, le père de famille l'emporte sur le patriote, et il cherche à arrêter ses fils, avides du sang de celui qui a déshonoré leur sœur (4). Si l'arrestation de Pierre et de Thomas l'électrise un moment (5), la mort de sa fille lui enlève toute velléité d'insurrection (6), et, le tyran égorgé, l'idée d'une alliance avec la France, même en vue du rétablissement de la république florentine, le comble d'horreur (7). Nous avons raconté comment les ennemis d'Alexandre sont restés inactifs au moment où l'action était impérativement demandée (8), et comment les bannis ont refusé de suivre Pierre Strozzi (9). Un seul parmi les seigneurs florentins, Palla Rucellai, a la fermeté de voter pour la République (10). Même l'Orfèvre, porte-parole du mécontentement populaire (11), qui veut bien vivre en travaillant, renonce au beau privilège de mourir en combattant, assagi par le coup de hallebarde qu'il vient de recevoir dans la jambe (12).

2° Ceux qui combattent et ceux qui souffrent pour la cause populaire tombent victimes de leur propre enthousiasme. Les « arrivistes » du moment, dès la mort

(3) *Lorenzaccio*, II, 1.
(4) I, 5 ; II, 5.
(5) III, 3.
(6) III, 7.
(7) V, 2.
(8) IV, 7 ; V, 3 (éd. Conard, p. 216).
(9) IV, 8.
(10) V, 1.
(11) I, 2.
(12) V, 5.

d'Alexandre, mettent tous leurs efforts, d'abord à tromper le peuple, ensuite à lui retirer ses droits d'élection, et proposent à la place du tyran un jeune homme doux et complaisant, qu'ils espèrent enchaîner à la politique du Saint-Siège. Ajoutons ici — ce n'est pas Musset qui nous le dit, — mais Sismondi, dans son *Histoire de la liberté en Italie*, publiée à Paris en 1832 (13), qu'ils se trompent énormément.

La mort d'Alexandre ne rendit point la liberté à sa patrie. Les agents de sa tyrannie... avaient besoin d'un prince pour se mettre eux-mêmes à couvert. Ils firent choix de Côme de Médicis, jeune homme âgé de dix-neuf ans... Ils avaient cru pouvoir ensuite le mener à leur guise; mais cet homme faux, froid et féroce, qui avait tous les vices de Philippe II, son contemporain, et qui ne reculait devant aucun crime, se défit bientôt de ses conseillers comme de ses adversaires.

Par conséquent, la révolution florentine, entamée au nom du peuple, fut inutile à ceux pour qui elle fut faite et à ceux qui s'efforcèrent de la détourner à leur profit.

3° Ainsi, selon l'opinion de l'auteur de *Lorenzaccio*, doivent aboutir toutes les révolutions. Car la leçon grave et profonde de ce drame est une leçon de pessimisme politique, de *défaitisme* comme on dirait aujourd'hui. Acceptons le lieu commun d'après lequel la personnalité de Musset lui-même se cache sous tous les personnages qu'il a inventés : admettons que celui qui était à la fois Octave et Cœlio (14) est aussi Lorenzaccio. Ce poète qu'une passion malheureuse a plongé dans les affres de la douleur physique et morale, ce Rolla, ce Franck chez qui le souvenir d'une jeunesse souillée et dégradée a tué toute espérance et toute foi, ce blasphémateur des arts dont les railleries cruelles n'épargnent même pas le candide Tebaldeo, âme naïve qu'embrase la pure flamme de l'enthousiasme artistique (15), est encore le ci-devant

(13) Chapitre XVI.

(14) *Correspondances de G. Sand et d'Alfred de Musset* (Décori, 1904, p. 97) : « ...Il y avait en moi deux hommes, tu me l'as dit souvent, Octave et Cœlio ». (10 mai 1834).

(15) II, 2. Cette scène est à comparer avec *Hamlet*, II, 2, où le Prince distrait s'entretient avec les histrions.

émule de Brutus et d'Erostrate, qui en est venu à se gausser des républicains ses compatriotes, à se convaincre de la servilité des masses et à mépriser l'humanité entière. Alors que Lorenzo de Médicis a pris la décision inébranlable d'aller jusqu'au bout dans son projet de vengeance, il *sait* que l'acte qu'il médite est insensé et inutile, il *sait* que les mots *liberté, patrie, bonheur des hommes,* sont vides de sens. La misanthropie qu'exhale Musset dans ce drame est plus amère, plus fondamentale même, que celle de la fameuse boutade de Perdican (16).

Tu ne veux voir en moi, dit Lorenzo à Philippe Strozzi, qu'un mépriseur d'hommes; c'est me faire injure. Je sais parfaitement qu'il y en a de bons; mais à quoi servent-ils? que font-ils? comment agissent-ils? Qu'importe que la conscience soit vivante, si le bras est mort? Il y a de certains côtés par où tout devient bon : un chien est un ami fidèle; on peut trouver en lui le meilleur des serviteurs, comme on peut voir aussi qu'il se roule sur les cadavres et que la langue avec laquelle il lèche son maître sent la charogne d'une lieue (17).

Si les hommes sont ainsi faits, à quoi bon se sacrifier?

Je te fais une gageure. Je vais tuer Alexandre; une fois mon coup fait, si les républicains se comportent comme ils le doivent, il leur sera facile d'établir une république, la plus belle qui ait jamais fleuri sur la terre. Qu'ils aient pour eux le peuple, et tout est dit. Je te gage que ni eux ni le peuple ne feront rien.

Mais Lorenzaccio se trouve dans l'obligation de consommer son crime, non seulement pour satisfaire son

(16) *On ne badine pas avec l'amour,* II, 5 (fin). Outre les longues tirades du 3e et du 4e acte de *Lorenzaccio,* étudier la conclusion de IV, 4, et la magistrale scène III du 5e acte, où le « deuxième gentilhomme » glose à volonté sur la complaisance du marquis Cibo, trompé par sa femme, mais opte pour la prudence en apprenant que celui-ci a l'épée prompte. Cf. IV, 5, où Lorenzo doute même de la constance de sa tante Catherine : « ...N'est-elle pas vertueuse, irréprochable? Combien faudrait-il pourtant de paroles pour faire de cette colombe ignorante la proie de ce gladiateur aux poils roux ? »

(17) III, 3.

amour-propre, mais pour mieux dénoncer la bassesse de son espèce.

L'humanité gardera sur sa joue le soufflet de mon épée marqué en traits de sang.

...Profite de moi, Philippe, voilà ce que j'ai à te dire : ne travaille pas pour ta patrie.

C'est l'unique conseil qu'il sache offrir à ce vieillard qui, le moment d'avant, était prêt à soulever les familles florentines contre un régime détestable.

On a souvent comparé le drame de Musset au *Hamlet* de Shakespeare. M. Lafoscade voit dans le personnage de Lorenzaccio « un Hamlet plus étrange encore et plus profond, plus complexe et moins grand que le véritable Hamlet (18 », et il parle de Philippe Strozzi comme d'un Titus Andronicus « accablé et délirant (19) ». Je suis plutôt porté à voir dans Philippe un second Hamlet, vieilli cette fois, moins violent et plus philosophe que Lorenzo, mais plus près du prince de Danemark parce que chez lui comme chez l'autre

...the native hue of resolution
Is sicklied o'er with the pale cast of thought (20).

C'est un homme qui ne vit que par la pensée et qui, parfois, a pitié même de ses propres rêves.

Qu'il t'est facile à toi, dans le silence du cabinet, de tracer d'une main légère une ligne mince et pure comme un cheveu sur ce papier blanc! Qu'il t'est facile de bâtir des palais et des villes avec ce petit compas et un peu d'encre! Mais l'architecte qui a dans son pupitre des milliers de plans admirables ne peut soulever de terre le premier pavé de son édifice, quand il vient se mettre à l'ouvrage avec son dos voûté et ses idées obstinées (21).

Il se révolte néanmoins contre l'idée que le mal est « ir-

(18) *Le Théâtre d'Alfred de Musset*, p. 81.
(19) *Ibid.*, p. 83.
(20) « ...La couleur native de la résolution est toute blêmie par le pâle reflet de la pensée ». (Guizot).
(21) *Lorenzaccio*, II, 1, édition Conard, p. 52.

révocable, éternel, impossible à changer ». Il a cependant trop réfléchi, et il est trop père pour croire que les paroles d'un ruffian puissent ternir la réputation d'une jeune fille chaste, ou que l'insulte partie d'un débauché appelle l'épanchement du sang pour la laver (22). La fureur primesautière d'un cœur généreux ne lui inspire que craintes pour sa famille, et il a honte de penser que les nobles florentins, indifférents à la misère du pauvre et du proscrit, sont prêts à tout oser dès qu'ils se sentent atteints dans leur honneur ou leur amour-propre (22). Il a horreur de voir ses fils se jeter à l'étourdie dans l'insurrection sans avoir concerté leur plan.

O enfants, enfants! jouer avec la vie et la mort! Des questions qui ont remué le monde! des idées qui ont blanchi des milliers de têtes, et qui les ont fait rouler comme des grains de sable sur les pieds du bourreau! Des projets que la Providence elle-même regarde en silence et avec terreur, et qu'elle laisse achever à l'homme, sans oser y toucher! Vous parlez de tout cela en faisant des armes et en buvant un verre de vin d'Espagne, comme s'il s'agissait d'un cheval ou d'une mascarade (23)!

Evidemment, pour lui, entamer une révolution, cela exige des lectures patientes, des réflexions mûres, et nous pourrions deviner que, même sans le sermon décourageant de Lorenzaccio, même sans le meurtre imprévu de sa fille, ce cœur noble, cette tête bourrée d'idéal, cette volonté faible, épouvantée par ses propres visions, ne saurait jamais franchir l'abîme qui sépare la pensée de l'exécution. Chez lui, « l'action n'est pas la sœur du rêve ». Abattu par le coup qui a tué Louise, il ne sait que répéter l'affreuse leçon de Lorenzo : « Liberté, vengeance, voyez-vous, tout cela est beau (24). » Mais, à la fin, revenu de sa douleur extrême, tranquillisé et soulagé par la mort d'Alexandre, ravi d'admiration pour l'assassin qui a mérité l'auréole d'un Brutus, il retombe dans

(22) II, 5.
(23) III, 2; p. 108.
(24) III, 7; p. 153.

l'optimisme béat et se met à remâcher les mots *liberté, patrie, république*. Philippe Strozzi, c'est un Hamlet qui est parvenu à la vieillesse sans s'être heurté, comme le héros de Shakespeare l'a fait, aux hideuses réalités de la vie que, jusque-là, il n'a entrevues qu'à distance; c'est un Hamlet qui radote un peu. Mais l'essentiel pour nous, c'est que du commencement jusqu'à la fin du drame, lui aussi, malgré ses paroles sonores et son républicanisme à la romaine, est rongé de doutes sur l'efficacité de l'action politique.

II

Où Musset est-il allé puiser ce pessimisme, cette navrante conviction de l'inanité des entreprises humaines, si sublimes qu'elles soient? Il ne doit rien de cela à Varchi, ce séide de la vertu antique, qui ignore ou reste stupéfié devant les états d'âme trop compliqués et les raffinements scandaleux du vice (25), et qui a bien de la peine à démêler les motifs qui poussèrent Lorenzo de Médicis à son acte superbe et atroce.

Je ne veux pas me demander si cet acte fut cruel ou pieux, recommandable ou blâmable; personne ne peut résoudre cette question ni donner un avis utile, sans savoir par quelle raison, quelle intention a été poussé Lorenzaccio. Pourquoi s'exposa-t-il au danger de perdre la vie, ou du moins la souveraineté de Florence, qui lui revenait à la mort du duc, en l'absence de fils légitimes? Est-ce simplement, comme il l'affirmait, pour délivrer sa patrie d'un tyran et lui rendre la liberté ? Alors je croirais qu'aucun éloge, aucune récompense, ne sont à la hauteur d'un tel mérite. ...Certains veulent qu'il n'ait eu d'autre motif que sa méchanceté d'âme et de cœur. D'autres prétendent qu'il s'exposa à un tel péril pour effacer la honte de deux proclamations faites à Rome, et de la harangue prononcée contre lui par Francesco Maria Molza en pleine Académie romaine... D'aucuns affirment qu'il ne s'était en rien pré-

(25) Il les raconte tout de même avec force détails : voir le livre XVI (*Storia Fiorentina*, édition de 1844, pp. 337-342). « Scelleratezza da Pier Luigi Farnese, commissa nella persona del vescovo di Jano. »

occupé de ces raisons : il aurait été poussé par cette ambition démesurée d'immortalité dont il brûlait d'une façon incroyable... Pour ma part, je crois qu'aucune de ces raisons ne peut être séparée des autres, et que, toutes ensemble, elles ont eu assez de force pour le conduire à une décision qui n'était ni pie ni impie, mais qui était du moins terrible et inébranlable (26).

Non, nous avons affaire à un Lorenzaccio idéalisé, à un Lorenzaccio du XIXe siècle (27). Il avait déjà subi une métamorphose considérable aux mains de George Sand (28), en attendant que les retouches d'Alexandre Dumas père, cet aimable violateur des vérités historiques, le rendissent tout à fait méconnaissable (29). Dans *Une Conspiration en 1537*, le mal du siècle, intense chez Musset, est déjà visible. Lorsque son oncle Bindo Altoviti et Giulio Capponi invitent Lorenzo à tremper dans leur conjuration, celui-ci dénonce les ignobles ambitions qu'ils nourrissent; il ajoute que les grandes familles de Florence ne veulent pas de république, et leur conseille de ne pas *trop compter sur le peuple*, en leur faisant rappeler « la conjuration des Pazzi, qui, pour prix de la mort des tyrans, furent portés pièce à pièce au bout des piques, tandis que le grand peuple dont ils avaient voulu consommer la délivrance couvrait de boue leurs lambeaux palpitants. »

Croyez-moi, mettez un frein à cette inquiète ambition qui vous tourmente, et ne la couvrez point tant du manteau de la philosophie. Car, à voir les hommes comme ils sont, personne ne peut vous croire (30).

La misanthropie du héros y est même plus sauvage et moins nuancée que chez Musset.

(26) *Ibid.*, XV, pp. 260 et suiv. J'emprunte la traduction de M. Lafoscade, *op. cit.* Appendice II.

(27) C'est amusant de voir combien le Philippe Strozzi de Varchi est réhabilité par Musset : celui du chroniqueur florentin était un roué qui donnait un mauvais exmple à la jeunesse — *non guardando nè a sesso nè a età nè ad altri rispetti.* (Varchi, vol. II, p. 588.)

(28) *Revue de Paris*, 15 déc. 1921. *Une Conspiration en 1537.* (M. P. Dimoff.)

(29) *Lorenzino*, drame en cinq actes, 1842.

(30) Scène II.

Je hais les hommes, dit-il à Capponi, et plus ils sont grossiers, plus je les méprise. Je n'ai pas d'intérêt à les caresser, parce que je ne veux rien d'eux. En refusant la popularité, je suis plus brave que vous.

Il est vrai que Lorenzo n'a garde de révéler ses sentiments intimes à ces sycophantes, prêts à déserter dès que le duc leur accorde sa faveur, mais à la dernière scène il avoue à sa sœur (Catterina Soderina) que la patrie est une chimère, qu'il connaît trop les hommes pour s'y fier désormais; et Catterina elle-même, en lui conseillant la fuite, laisse échapper ce mot significatif :

La faveur du peuple sera au premier qui voudra l'exploiter. Si tu ne profites pas de ton ouvrage, tu tomberas victime de l'ingratitude (31).

Il y a donc toute apparence que le brouillon de George Sand suggéra à Musset l'idée du scepticisme politique comme base de son drame (32). Mais la romancière n'avait pas songé à développer ce thème. Il y a loin de là à la conception géniale du dramaturge, surtout si l'on remarque qu'*Une Conspiration en 1537* ne prête aucune profondeur, aucune complexité au caractère du héros, qui porte le masque du vice jusqu'au moment de l'assassinat, pour le laisser tomber, une fois son dessein accompli (33). Il fallait plus que cela pour que, du bavardage de Benedetto Varchi, surgît ce chef-d'œuvre qui fait dérouler devant les yeux du spectateur les péripéties d'une *révolution avortée*. Cherchons donc ailleurs les causes

(31) Scène VI.

(32) Que devient donc la thèse de M. Georges Renard (*Rev. Politique et Parlementaire*, t. 34, nov., 1902), qui rend grâces à Sand de la « poussée libérale et démocratique » visible dans les ouvrages de Musset, de 1833 à 1836 (notamment la *Confession d'un Enfant du siècle* et la *Loi sur la Presse*)? Avant sa liaison avec Michel de Bourges, Sand partage volontiers les convictions de Musset sur le droit dont jouit l'artiste de faire fi de la politique. En 1831, elle affiche le scepticisme; en 1835 encore (*Lettres d'un Voyageur*, VI), elle revendiquera pour l'artiste une indépendance totale vis-à-vis du mouvement socialisant; après quoi, elle se convertit à l'humanitarisme.

(33) Scène VI : « Souillures, infamie, disparaissez ! Le sang vous a lavées, Lorenzaccio n'est plus ! Lève-toi, Laurent de Médicis ! » Beau dénouement pour l'auteur de *Lélia* !

qui ont amené Alfred de Musset à faire de *Lorenzaccio* le véhicule d'une philosophie politique et sociale.

On connaît la suite d'événements qui provoqua en 1830 la chute de la dynastie bourbonienne. Certes, Charles X n'était pas un débauché comme Alexandre de Médicis, mais il incarnait l'esprit d'absolutisme et, s'obstinant dans ses efforts pour rétablir la monarchie d'ancien régime, il viola la Charte en promulguant les ordonnances de juillet. La foule parisienne répondit en dressant les barricades, et la Monarchie restaurée disparut pour faire place à un régime qui, dans le court espace de cinq années, accomplit ce que le frère de Louis XVI n'avait pas pu accomplir, — l'établissement d'un pouvoir personnel et quasi irresponsable, qui sut opposer une fin de non-recevoir aux réclamations du peuple français. Il serait absurde de refaire ici l'histoire des années 1830-1835, mais pour garder la symétrie de cet exposé, insistons encore sur trois faits :

1° Les chefs du parti constitutionnel et même, pour la plupart, ceux du parti républicain, étaient... ne disons pas des ganaches, mais des hommes chez qui l'ardeur réformatrice se tempérait d'une prudence salutaire. Quelle timidité et quelle pusillanimité, du moment qu'il s'agit de faits d'armes, en face de cette révolution naissante qu'ils avaient tant fait pour provoquer!

Vous avez foi, disait le 22 juillet Odilon Barrot à deux de ses collègues de la société *Aide-toi,* dans une insurrection de place publique? Hé, mon Dieu, si un coup d'Etat venait à éclater, vaincus, vous seriez traînés à l'échafaud, et le peuple vous regarderait passer (34).

Le 27 juillet, pendant que l'émeute du lendemain se concerte et se prépare, « dans les bureaux du *Globe,* Cousin déclare que le drapeau blanc est le seul possible, reproche à Pierre Leroux de compromettre le journal par son ton révolutionnaire..., tandis qu'au *National,* Armand Carrel, resté fidèle aux méthodes des conspirations de 1822, demande à ses amis : « Avez-vous seulement un

(34) Lavisse, *Histoire de France contemporaine,* IV, 368.

bataillon (35)? » Le 30 juillet, à la Chambre, les députés ébahis ne demandent qu'un fait accompli pour mettre fin à leur indécision. « Sentant confusément que la question se décidera sans le concours de leur volonté débile, ils ne veulent que gagner du temps, attendre (36). »

2° Les hommes qui font la révolution de juillet ne sont pas ceux qui en profitent. Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis les trois journées glorieuses que les partis politiques avancés se rendirent compte que les sacrifices de juillet étaient en vain, que les républicains avaient été bafoués, et que la révolution était « escamotée ». Elle le fut à deux reprises. D'abord par les doctrinaires et les « arrivistes » — Thiers, Lareguy, Talleyrand, Charles de Rémusat — qui surent vaincre le républicanisme de l'inepte Lafayette, au point de lui faire soutenir la candidature du duc d'Orléans. Ensuite, par Louis-Philippe lui-même : au « conducteur de bœufs » florentin avait succédé le « planteur de choux » Côme de Médicis; de même façon, le dernier Bourbon dut céder le trône de France à la « poire » destinée pendant quelques années à fournir de faciles sujets aux caricaturistes français. Il va sans dire que Louis-Philippe ne méritait ce sobriquet pas plus que Côme de Médicis ne mérita celui que Lorenzaccio lui adjugea. En tendant la main au fils de Philippe-Egalité, les opportunistes de juillet croyaient empoigner un instrument tout fait pour leur service; ils se donnaient un maître. Voyons ce que dit M. Charléty du caractère du roi bourgeois :

On le connaissait peu : Thiers, qui l'alla chercher, ne l'avait jamais vu avant le 27 juillet, et, sauf à la Cour où il inspirait une irréductible méfiance, on le connaissait mal... Sous une faconde parfois imprudente, il cachait une volonté tenace et habile, capable de suivre sans dévier « une idée fixe, une résolution permanente, et de la maintenir ou de la reprendre à

(35) *Ibid.*, 375. Cf. *Lorenzaccio*, III, 2 : Philippe demande à ses fils : « Mais vous n'avez rien d'arrêté? pas de plan, pas de mesures prises? »

(36) Lavisse, IV, 378. Cf. le livre de B. Sarrans jeune, *Lafayette et la Révolution de 1830, Histoire des choses et des hommes de juillet* (1832). Sarrans fait le panégyrique de Lafayette, mais flétrit la lâche prudence d'hommes tels que Dupin l'aîné, Armand Carrel, Périer, Sébastiani, Bertin de Vaux, etc. (chapitres 2 et 3).

travers les difficultés variables des circonstances ». Guizot.) Cette idée, cette volonté, c'était de gouverner lui-même. Il s'en attribuait la capacité, et il aspirait à en connaître les joies (37).

3° Par conséquent, l'histoire des années 1830-1835 se résout en une succession rapide de ministères jusqu'au moment où le nouveau maître met la main sur un agent soumis et docile (Molé), et en une suite d'émeutes semblables à celle esquissée par Musset dans la première édition de *Lorenzaccio* (38). Ainsi avorta « cette révolution de juillet qui, depuis ses immortelles journées, n'a pu créer que des rois, des procès et des prisons (39) ». Les amis du progrès, politiques et littérateurs, ne furent pas longs à constater ce fait. Ecartons les innombrables écrits où les mécontents tels qu'Armand Marrast, Sarrans jeune, Auguste Fabre, Etienne Cabet, témoignent de leur défaite (40), pour n'écouter que les plaintes et les récriminations de quelques écrivains romantiques, tous, à une époque ou à l'autre, collaborateurs avec Musset à la *Revue des Deux Mondes*.

Alexandre Dumas, *La Vendée après le 29 juillet* (*Revue des Deux Mondes*, 1831, t. I, 110 et 111) :

Il y avait quelque chose d'enivrant dans ces embrassades si fréquentes [à Paris au moment de la Révolution] ...C'est qu'on sortait du despotisme, et que pour quelques instants on entrait dans la liberté!... Il faut voir cela une fois dans sa vie, et puis fermer les yeux.

Sainte-Beuve, *George Farcy* (*Revue des Deux Mondes*, 1821, I, 241) :

Que ferait le poète mort [demande le critique] s'il vivait encore en 1831 ?

(37) Lavisse, V, 11.

(38) V, 6, édition Conard 235. Destruction de Saint-Germain l'Auxerrois, 14 fév. 1831; Insurrection du 22 nov. 1831 à Lyon; Funérailles de Lamarque, 5 juin 1831; Journées d'avril 1834, etc.

(39) David de Thiais, *Impressions de Sainte-Pélagie*, 1833, p. 44.

(40) A. Marrast, *Documents pour l'Histoire de France, ou Conduite des députés durant le règne du peuples les 26, 27, 28, 29 et 30 juillet 1830 (1831)*. Sarrans, *op. cit. Conclusion*. A. Fabre : *La Révolution de juillet et le véritable parti républicain* (1833). E. Cabet : *La Révolution de Juillet et la situation présente* (1833).

Il n'aurait que quelques illusions de moins, et ce désappointement pénible que le régime, héritier de la révolution de juillet, fait éprouver à toutes les âmes amoureuses d'idées et d'honneur. Il aurait foi moins que jamais aux hommes: et sans désespérer des progrès d'avenir, il serait triste et dégoûté dans le présent.

Victor Hugo, Préface de *Le Roi s'amuse* (1832) :

La France a marché vite en 1830 : elle a fait trois bonnes journées; elle a fait trois grandes étapes dans le champ de la civilisation et du progrès. Maintenant, beaucoup sont harassés, beaucoup sont essoufflés, beaucoup demandent à faire halte... A notre avis, le gouvernement abuse de cette disposition au repos... Il en est venu à tyranniser petitement... Il y a deux ans, on pouvait craindre pour l'ordre, on en est maintenant à trembler pour la liberté. Des questions de libre-pensée, d'intelligence et d'art, sont tranchées impérialement par les vizirs du roi des barricades. Il est profondément triste de voir comment se termine la Révolution de Juillet; *mulier formosa supernè.*

Discours prononcé devant le Tribunal de Commerce, 19 décembre 1832 :

Le Gouvernement nous retire petit à petit tout ce que quarante ans de révolution nous avaient acquis de droits et de franchises...

Bonaparte avait rétabli la censure mais, n'étant « ni sournois ni hypocrite », il « ne nous filouta pas nos droits l'un après l'autre à la faveur de notre assoupissement... Napoléon prit tout, à la fois, d'un seul coup et d'une seule main. Le lion n'a pas les mœurs du renard ». Napoléon asservit la France, mais la liberté perdue fut « largement payée en gloire ».

...Alors ...c'était grand : aujourd'hui, c'est petit... avant peu nous aurons tout le despotisme de 1807, moins la gloire. Nous aurons l'empire sans l'empereur.

Le parallèle n'est-il pas frappant? Faute de pouvoir lire les savants tomes de M. Charléty, de 1831 à 1834 Musset a sans doute parcouru mainte protestation de

ceux qui s'obstinaient ainsi à dresser le bilan de la monarchie de juillet. Nous ne voulons pas avancer la théorie qu'en composant *Lorenzaccio* Musset ait tout simplement bourré d'événements contemporains, à moitié déguisés, le cadre fourni par Varchi, moins encore qu'il ait songé à rhabiller dans les vêtements pittoresques de la Renaissance italienne les personnages qui ont fait — et défait — la Révolution de Juillet. Ce n'est pas ainsi que les grands artistes font des chefs-d'œuvre. On ne peut cependant pas douter que le poète n'ait écrit sa pièce la tête pleine de réminiscences, qui le font interpréter l'affaire de 1537 à la lumière de ses expériences de Français de 1833, date où, pour citer M. Baldensperger, « la France refait un peu partout son examen de conscience (41) ».

Il y a pourtant une réserve à faire. Si Musset met dans la bouche des Florentins du XVI[e] siècle les lamentations de ses contemporains, cela ne veut pas dire qu'il partage leurs illusions ni leurs espérances. Cabet, Sarrans, Sainte-Beuve, Hugo et les autres croient encore au progrès; le scepticisme de Musset fut précoce, et se trahissait dès 1831. Ce royaliste voltairien, né réaliste, n'a jamais brûlé d'encens devant l'idole républicaine, n'a jamais donné dans l'utopie (42). Ce fait ressort clairement d'un examen des articles qu'il écrivit pour le *Temps* au cours de 1831 (43). L'auteur de la *Revue Fantastique* s'accommode volontiers de la monarchie orléaniste (44); en 1835 encore, il parlera en termes fort respectueux de la famille royale (45); mais, pour lui, les questions de forme de

(41) *Œuvres* de Musset, éd. Conard, Notice, p. XXIV.

(42) La *Confession d'un Enfant du siècle*, projetée dès l'automne de 1834, accuse trop l'exaltation fébrile et l'érotisme sentimental de Musset au moment où il l'écrivait pour qu'on puisse prendre au sérieux l'utopisme du chap. II. Cf. la *Corresp.*, *op. cit.* pp. 176-177 : « La postérité répétera nos noms... », etc. C'est tout simplement de l'hystérie. Je trouve inadmissible la théorie de M. G. Renard (art. cit.) à l'égard de Musset à demi *socialiste* grâce à l'influence de G. Sand.

(43) *Œuvres Complètes* de Musset, édition de 1866, IX, *Mélanges* (*Revue Fantastique*).

(44) *Ibid.*, p. 81. « La fête du roi, c'est la fête du peuple. » Musset croit voir dans le régime orléaniste l'alliance du trône avec le peuple, au mépris des « prétentions rétrogrades de l'aristocratie ».

(45) *Loi sur la Presse*, V (1835). Cf. *Sur la naissance du Comte de Paris* (1838).

gouvernement ont peu d'importance (46), la plupart des ministres sont des charlatans, qui se succèdent sans rien changer à la santé du malade (47), et la pire folie est de s'imaginer que les révolutions puissent quelque chose pour la prospérité d'une nation. *Des maux que causent les révolutions dans toutes les classes de la société,* cet ouvrage fictif que Musset attribue à un petit commerçant ruiné par les événements de juillet (48), pourrait bien fournir un sous-titre au drame que nous sommes en train d'examiner. Quant aux démagogues et aux illuminés de toute espèce (il définit les différentes variétés d'humanitaires dans la seconde Lettre de Dupuis et Cotonet), ils ne peuvent attendre de sa plume que sarcasmes et railleries (49). En fin de compte :

> Que t'importent des mots, des phrases ajustées?
> As-tu vendu ton blé, ton bétail et ton vin?
> Es-tu libre? Les lois sont-elles respectées ?
> Crains-tu de voir ton champ pillé par le voisin ?
> Le maître a-t-il son toit, et l'ouvrier son pain ?
> Si nous avons cela, le reste est peu de chose (50).

On peut trouver que Musset pèche par excès de naïveté en voulant que les Français de 1837 répondent affirmativement à toutes ces questions, mais la leçon est claire. Elle l'est aussi dans Lorenzaccio, et la philosophie du marchand de soieries, si peu élevée qu'elle soit, n'en est pas moins sage.

> Hé, hé, ce sont mes étoffes qui dansent, mes belles étoffes du bon Dieu, sur le cher corps de tous ces braves et loyaux seigneurs (51).

Puisque la race humaine est d'une telle trempe, puisque c'est l'intérêt et non l'idéal qui dicte ses pensées et ses actions, à quoi bon se flageller l'esprit et se torturer le cœur en se vouant à une tâche ingrate, stérile et absurde, celle de corriger l'espèce incorrigible des hommes

(46) *Revue Fant.*, 75, 76.
(47) *Ibid.*, 34, 35, 55.
(48) *Ibid.*, XVI, 99, 100. Il ressemble à merveille au marchand de soieries dans *Lorenzaccio*.
(49) Dédicace de *La Coupe et les Lèvres* (1833); *Loi sur la Presse* (I, IV); *Confession* (1835); *Dupont et Durand* (1838); *Sur la Paresse* (1842).
(50) *Naissance du Comte de Paris*.
(51) *Lorenzaccio*, I, 2.

qui « depuis trois mille ans... ont toujours été gouvernés, et qui cependant n'ont pas encore pu trouver un mode de gouvernement qui les contente (52) ».

III

Voilà pour nous la vraie signification du drame de Musset, qui tire sa meilleure inspiration des événements auxquels il a lui-même assisté (53) et des réflexions pessimistes qui ont travaillé son esprit de poète pendant ces années où, se sentant lui-même à l'abri des folles illusions du jour, il guette, avec une pitié et une ironie croissantes, la marche progressive de la maladie qui dévore le cœur de ses compatriotes. Mêlant leurs déceptions aux poignantes douleurs de son propre cœur, meurtri et désespéré depuis le voyage d'Italie, il conçoit un personnage qui incarne, non seulement la lutte éternelle du bien avec le mal, lutte qui atteint son maximum de fureur dans une âme persuadée à tort que *la fin vaut les moyens,* mais aussi la déconcertante philosophie du défaitisme politique. George Sand lui avait apporté un beau sujet, Varchi lui offrait une matière touffue et abondante, *le Roi s'amuse* lui prêtait (probablement) certains détails, mais lui enseignait surtout les pièges qu'il fallait savoir éviter en traitant un sujet pareil (54). *La Reine d'Espagne,* s'il l'avait lue, aurait pu lui donner l'idée d'élargir le rôle

(52) *Revue Fantastique,* XVI.

(53) Seule Arvède Barine, la plus sentimentale des biographes de Musset, a pressenti cette vérité (*Alfred de Musset,* 1893). « Lorenzo de Médicis est un républicain de 1830, idéaliste et utopiste », p. 121. « Son orfèvre et son marchand de soieries sont des boutiquiers du temps de Louis-Philippe. L'orfèvre devait être abonné au *National* et avoir le portrait d'Armand Carrel dans son arrière-boutique. Le marchand de soieries est monarchiste par raison d'inventaire... », etc. (p. 126). On pourrait ajouter que Bindo Altoviti et Venturi le sont aussi, dès leur conversation avec le Duc.

M. Lafoscade, au contraire, est préoccupé des qualités historiques du drame : il n'envisage *Lorenzaccio* que comme une « étude sérieuse, approfondie, passionnée de la Florence du XVIe siècle » (*op. cit.,* p. 149). Cf. A. Benoist, *Essais de Critique dramatique,* 1898, pp. 78-85.

(54) *Le Roi s'amuse* est un pauvre drame en comparaison de *Lorenzaccio,* mais Musset doit probablement quelque chose à Hugo. Varchi ne donne pas de détails sur les amours du duc de Florence, et il se peut que Musset ait emprunté à la pièce de 1832 les personnages de M. et Mme de Cossé (Gabrielle et Mafflo), pour les transformer à sa guise ; que le rôle de Triboulet auprès de François Ier (Préface : « Il le déprave, il le corrompt, il l'abrutit; il le pousse à la tyrannie, à l'igno-

du cardinal Cibo, négligeable dans le récit de Varchi, et d'en faire le type du prélat sans scrupules, qui n'hésite pas à proposer un marché infâme, même à sa belle-sœur (55). Il faut aussi faire la part large à l'influence d'*Hamlet* : sans parler davantage de Lorenzo et de Philippe Strozzi, serait-il fantastique de suggérer que Musset a mis un peu d'Ophélie dans l'innocente Catterina Soderini, et une partie — la meilleure — de l'âme de Gertrude dans le beau corps de la marquise Cibo, ce Lorenzaccio de l'autre sexe qui croit sauver sa patrie en jetant sa vertú par-dessus bord? Mais la source féconde du drame de 1834 est à chercher dans la Révolution de Juillet et l'état d'âme du peuple français, de 1830 à 1834. Dans un âge où, malgré le triomphe des forces de réaction, un souffle d'optimisme irrationnel traverse la France intellectuelle et littéraire, dans une époque qui résonne des « beaux petits mots bien sonores » lancés par les républicains, les socialistes et les hallucinés de toute nuance, Musset presque seul, clairvoyant dans son cynisme, en redisant à ses contemporains, sous la forme d'une tragédie historique, la décevante expérience par laquelle ils venaient de passer, prévoit et prédit la débâcle, plus grande encore, des années 1848-1852.

HERBERT J. HUNT.

rance, au vice; il le lâche à travers toutes les familles des gentilshommes, lui montrant sans cesse du doigt la femme à séduire, la sœur à enlever, la fille à déshonorer. ») ait permis à Musset d'ajouter quelques traits au caractère de Lorenzo. Il manque cependant au roi d'Hugo la bonhomie désinvolte et la grâce insolente du bâtard de Florence; Triboulet est moins spirituel, moins convaincant, que Lorenzaccio; ses saillies sont lourdes et guindées, ses tirades de père insupportables; enfin, ce fou moitié ange moitié monstre est complètement invraisemblable. Quoi qu'il en soit, Musset a dû s'intéresser à l'orage provoqué par l'interdiction de *Le Roi s'amuse* : selon toute probabilité, ses sympathies étaient avec Victor Hugo. Musset détestait la censure. Cf. *Loi sur la Presse* et l'article de M. J. Giraud : *A. de Musset contre Thiers*, *Rev. Bleue*, 14 septembre 1912.

(55) *La Reine d'Espagne*, par H. de Latouche (1831), interdite dès la première représentation; rééditée par M. F. Ségu (*Bibliothèque romantique*). Acte IV, sc. 2; cf. *Lorenzaccio*, II, 3 et IV, 4. La dette serait difficile à prouver : écrivant à Musset le 15 juin 1834 (*Corresp. de G. Sand et d'Alfred de Musset*), G. Sand parle de cette pièce comme si son correspondant en ignorait l'existence (p. 137).

BOURDELLE ET SON CHANOINE

Pour retrouver une statue religieuse de Bourdelle, il n'est que de se tourner du côté de l'Alsace: la Vierge de Niederbrück y élève avec gloire son enfant aux deux bras ouverts.

Plus modeste, plus difficile à rejoindre aussi est celle qui se cache à Saint-Julien-de-L'Herm, petit village de l'Isère qui se garde des grandes routes, mais, en vigie sur un coteau, gouverne un horizon de verdures intimes.

L'église paroissiale, d'une blancheur assez récente, s'en détache à la pointe et, dès qu'on y pénètre, on remarque sur la paroi de gauche une statue polychrome, distincte sans effort de celles qui l'entourent.

C'est une sainte Barbe; elle porte nettement la marque de Bourdelle.

Pendant la guerre, elle lui avait été demandée par le docteur Couchoud, son parent, pour protéger l'un de ses frères, qui servait dans les crapouillots.

Barbe est, en effet, la sainte du feu.

Fille de sang royal, recherchée pour sa beauté comme pour son intelligence, elle fut confinée par son père, le satrape Dioscore, dans une tour éclairée de deux fenêtres. Elle n'en reçut pas moins les leçons d'un disciple d'Origène et fit percer en l'honneur de la Trinité une troisième ouverture. Dioscore, irrité, la livra au juge, qui prit soin de mettre aussi trois jours à la faire torturer. Après quoi, le père fut assez barbare pour décapiter lui-même son enfant. Cela se passait non loin de Nicomédie, vers l'an 237. Barbe avait seize ans.

Ce martyre consenti dans un âge aussi tendre a ému toute l'ancienne France et pénétré profondément l'âme religieuse de notre pays. Tout ce qui, de près ou de

loin, touche au tonnerre et au feu, revendiqua son patronage; Barbe devint une sainte cosmique.

Fidèle à la tradition, Bourdelle nous en a donné une image gracieuse, d'une exquise simplicité.

La sainte est debout, toute mince, une jeune fille, hanchée à la façon des vierges du XIIIe siècle, pour lui permettre de porter sur le bras droit sa haute tour carrée, flanquée de mâchicoulis, et une lourde draperie bleue dont retombent les plis. Une robe rouge aux longues franges, une robe d'un rouge fané l'enveloppe. Un demi-sourire éclaire la douceur penchée d'un visage fin, qui s'amenuise encore à l'ombre opulente du voile. La tête en est sertie par les pans qui l'encadrent avec une ampleur assyrienne, la tête en est casquée. De beaux cheveux nattés en diadème ourlent l'orée du front, puis se divisent en coulées blondes et, de la pointe de leurs torsades, effleurent le vêtement de la vierge aux pieds nus. Allongée le long du corps, la main gauche y soutient l'élan ferme, précis, d'une palme stylisée qui monte toucher la tête, où elle prend son appui. Un socle fruste, à peine intaillé de rinceaux, supporte gravement cette religieuse évocation.

La vue de face en est émouvante. Les profils, dans un concours de courbes gracieuses, en soulignent plus encore la juvénile dignité. Ce n'est pas seulement une œuvre belle, c'est une œuvre où l'art est venu au secours de l'artiste pour l'aider à mettre sous des formes sensibles quelque chose qui dépasse la commune matière, la transpose en ce que doit, en ce que devrait toujours être une statue de saint, de la pierre inspirée.

Ce soir de septembre où je suis seul dans l'église de Saint-Julien, église sans prêtre et sans présence divine, la vierge de Nicomédie ne reste pas immuable sous mes yeux, comme les statues qui l'environnent en des postures conventionnelles. Elle a reçu de l'artiste un don de rayonnement qui fait d'elle une entité morale et bénéfique. Les autres sont muettes; celle-là me parle. Je puis, d'ailleurs, avec elle converser ou me taire, mais elle est là, surnaturellement vivante, et, pour peu qu'il le veuille,

toute prête à communiquer avec celui qui la regarde...

Pourquoi, pensai-je, pourquoi n'en est-il pas toujours ainsi?

Pourquoi tant de contraste entre cette statuette animée de tons doux, tendrement recueillie, et les violentes polychromies qui l'entourent? Au temps où les statues des saints recevaient de l'artisan le mouvement de l'âme, elles participaient du cantique ou du psaume; ascétiques ou rythmées, presque toutes étaient belles. Il faut aujourd'hui renverser la proportion: bien peu échappent à la laideur. Pourquoi?

Je sais que la médiocrité est reine et que l'usine installée à la porte de l'église a encombré le sanctuaire d'œuvres travaillées à la grosse et sans âme. Mais je sais aussi que, parmi les prêtres, nombreux sont les hommes de goût. Ont-ils tous déserté le chemin qui mène chez l'artiste? La différence des prix les arrête-t-elle toujours à la boutique du marchand?

Je m'en ouvris à Mme Bourdelle.

Avec un sourire tout pareil à celui de la sainte Barbe de Saint-Julien, elle alla me chercher une correspondance dont je détache ici l'essentiel; il apporte à lui seul réponse et commentaire.

Le 3 juin 1920, Bourdelle reçut une lettre d'un chanoine breton, supérieur d'un collège de jeunes gens. La *Jeanne d'Arc* exposée au Salon avait attiré son attention; il voulait savoir s'il en existait de « bonnes reproductions » de 1 m. 10 à 1 m. 20 et quel en était le prix? S'il lui convenait, il désirait en avoir une pour la fin du mois, « au plus tard ».

Bourdelle répond courtoisement et envoie une photographie.

L'ensemble plaît au chanoine. Toutefois:

Pardonnez, dit-il, si je commets une hérésie, mais l'œuvre paraît insuffisamment achevée. Les rugosités de la pierre et ses échancrures trop évidentes apparaîtront-elles ainsi dans la statue définitive? Je ne le crois pas. Pour bien juger de l'expression de la figure et de certains détails, j'aurais

aimé avoir une photographie de la statue en marbre, polie et moins rugueuse que celle-ci...

Sur le choix de la matière et de la teinte, il prend avec prudence conseil du sculpteur et, comme il a prouvé déjà qu'il a le sens de l'art en distinguant, entre toutes, la *Jeanne d'Arc* de Bourdelle, il en donne une preuve nouvelle en ajoutant: « Le plus simple n'est-il pas le mieux? » Il ne dispose que de deux mille francs, mais surtout il est pressé; il lui faut sa statue pour le 4 juillet, le 11 *au plus tard*.

Et Bourdelle accepte ces deux mille francs.

Non sans motifs:

Bien que ce prix ne soit pas la valeur d'une œuvre d'art, je tiens trop à répandre dans nos centres spirituels l'image de la Sainte nationale pour que j'élève d'autres prétentions. Je vous prie simplement, monsieur le Supérieur, d'apporter à répandre cette noble figure le secours de votre influence auprès de vos amis religieux et pratiquants.

Il rassure aussi son correspondant: « La statue sera finie, non rugueuse », et il signe: « Tout dévoué à votre œuvre, ANTOINE BOURDELLE. »

Le chanoine est sur le point d'accepter.

L'écart est tout de même trop sensible entre les prix que lui propose le commerce et celui que Bourdelle lui consent. Avec beaucoup de simplicité, il demande à l'artiste de l'éclairer:

En quoi consiste *exactement* la différence entre l'œuvre d'art et l'œuvre commerciale? Je la soupçonne, mais je ne suis pas bien sûr de la comprendre parfaitement. Je vous serais extrêmement obligé de compléter sur ce point mon instruction.

Nul autre, assure Bourdelle, n'aurait payé cette statue moins de vingt mille francs. « Le Supérieur Religieux d'une Ecole Chrétienne, c'est autre chose ». L'espoir aussi d'obtenir d'autres commandes lui a permis d'accepter une somme à peine équivalente à celle que donnent les éditeurs commerciaux pour un modèle re-

produit à un nombre d'exemplaires qui, d'habitude, rémunèrent encore l'auteur de l'original.

Et tout de suite, ajoute-t-il, nous entrons dans des façons qui ne sont plus les miennes.

Les éditeurs ont des commis, des réclames, l'offre des œuvres à toutes les églises du monde.

En sorte que l'on voit les mêmes images partout.

Vous pensez bien, monsieur le Supérieur, que les auteurs ne surveillent pas les épreuves. Ils ne feraient que cela! On en fait trop! et si dans tout ce qui pense haut et qui aime la beauté, la splendeur de l'église, on a tant regretté le mal que font les éditeurs *dits d'imagerie de Saint-Sulpice,* c'est bien pour la raison que toutes les œuvres qui auraient dû demeurer d'Art ont été muées en Affaires.

Cela n'est pas le cas pour moi, ni pour ma Jeanne d'Arc. Elle devra respecter à la fois la sainte et l'héroïne et l'art statuaire français.

Je suis, monsieur le Supérieur, votre tout dévoué, et soyez libre dans votre choix. — BOURDELLE.

La lettre a porté, le prêtre a compris. Il commande la statue, non sans spécifier:

Il est bien entendu que c'est votre *œuvre personnelle* que je choisis, et non l'une de ces multiples et banales reproductions du quartier Saint-Sulpice.

Mais, dût-il faire le voyage de Paris, il voudrait avoir la *Jeanne d'Arc* et la bénir « très solennellement » avant la dispersion des élèves, fixée au 17 juillet.

Le supérieur réclamait moins l'honneur de bénir la statue que, sur le point de quitter la direction du collège, il n'avait hâte de lui donner une place choisie, bien en vue, et de la laisser aux jeunes gens comme un noble témoignage.

Toutes nécessités dont Bourdelle se rend compte. Néanmoins, à grand regret, il est obligé de laisser passer la date. Il envoie, le 15 juillet, une excuse délicate et, malgré le retard, il forme le vœu, il garde l'espoir que les

élèves demanderont eux-mêmes à leur ancien supérieur de bénir la statue:

Cela serait bon et agréable à l'artiste que l'homme, que le croyant qui a choisi l'artisan de la pure image soit le même qui l'inaugurera dans sa place de haut symbole.

Mais il y aurait autre chose: je sais bien voir que si, par discipline administrative, vous n'étiez qu'assistant, dans votre cœur croyant et en conscience devant le Maître, vous béniriez tout de même votre Jeanne d'Arc.

Au cours des vacances, pas de lettre. D'ailleurs le chanoine est venu à Paris, il a vu Bourdelle, il a vu ses œuvres, il en garde émotion et reconnaissance. Et il est en même temps moins pressé et moins pressant. S'il n'écrit pas avant le 20 novembre, c'est par crainte de se « montrer indiscret ». Il y a bien, le 3 décembre, une fête du collège, mais cette date est désormais trop rapprochée; on peut attendre une autre circonstance.

Malgré cette latitude, Bourdelle, conscient de son retard, avoue sa confusion. Il en parle avec une simplicité qui fait écho à celle de son correspondant. Il parle aussi de la *Vierge à l'Offrande* qui vient de réclamer tous ses soins. « Tendue comme un arc douloureux, dit-il, pensive, elle sent le poids du sauveur », ce Jésus enfant qu'elle élève dans ses bras et qui « trace de son geste doux les quatre angles de sa croix ».

Il en envoie même une réplique à l'ancien supérieur, devenu son admirateur, son allié, j'allais dire son collaborateur. En effet, pour étudier la perspective de sa *Vierge à l'Offrande,* qui devait être vue de bas en haut, sur un sommet des Vosges, Bourdelle l'avait placée sur une colonnette très élevée. Le chanoine, consulté sur cette œuvre, commença par se récuser, puis, pressé par Bourdelle, il finit par avouer que la nudité complète de l'enfant convenait mal à une sculpture religieuse et son conseil fut écouté.

Aussi, dans les mois qui suivent, la statue fait à peine l'objet d'un post-scriptum:

Je ne parle pas cette fois de la Jeanne d'Arc, dit le chanoine;

sachant combien vous êtes occupé, nous aurons la patience d'attendre aussi longtemps qu'il sera utile à sa parfaite exécution. Nous n'en prévoyons du reste pas l'inauguration avant les fêtes de mai.

En mai, l'ancien supérieur doit contenir de multiples impatiences en assurant que la statue arrivera pour le 8. Il fait en même temps part à Bourdelle des apaisements qu'il a donnés à ceux qui le pressent; il s'en rapporte toujours à lui pour le choix du ton; il tient seulement à lui rappeler qu'une « statue rugueuse serait ici moins appréciée, quoique à tort, peut-être ».

Le 8, point de statue.

Mais, cette fois, c'est Bourdelle qui reproche au chanoine sa tolérance. Pour un peu, il mettrait le retard sur son compte:

Je déplore que votre bonté m'ait laissé si tranquille... Je devrais d'autant plus être prêt que vous m'inquiétez moins... J'espère que mon travail envers notre Sainte nationale me fera pardonner lorsqu'il arrivera terminé et bien soigné...

Et le bon chanoine d'accepter tous les torts: « Vous n'avez pu, je le comprends, arriver à temps pour la fête du 8 mai! J'en porte toute la responsabilité, puisque j'ai négligé de vous rappeler cette circonstance. »

Mais il compte bien sur la *Jeanne d'Arc* pour le 4 juin, jour de la fête liturgique et jour de l'inauguration d'un monument aux morts.

Passe le 4 juin comme les autres dates.

A ce moment, toutefois, la statue mûrit:

Aidé de mes sculpteurs, dit Bourdelle, la Jeanne d'Arc touche à la forme que je désirais. Elle a gagné dans le nouveau modèle quelques améliorations que je me suis attaché à lui faire atteindre.

Il pense pouvoir la faire partir vers le 15 juillet et il ajoute:

Nous avons à cœur, à travers tous nos autres travaux, de

satisfaire un homme dont l'âme bonne et égale nous a profondément touché.

Le chanoine, en effet, n'est plus de ceux qui commandent; il n'est même plus de ceux qui demandent. Le 3 juillet 1921, plus d'un an après sa première lettre, il écrit:

Je comprends les importantes raisons du retard apporté dans l'achèvement de la Jeanne d'Arc... Je ne crois pas que nous puissions désormais inaugurer la statue avant la fin de l'année scolaire... Ce sera donc pour octobre. Mais je serais désolé de savoir que vous en conceviez le moindre ennui : les grands sculpteurs comme vous ne s'appartiennent pas en ce moment... Vous appartenez au pays d'abord.

En août, cependant, l'œuvre est au point.

Bourdelle est heureux d'en annoncer la nouvelle, mais le sujet de la correspondance s'élève maintenant bien au-dessus de Jeanne d'Arc, comme en témoigne cette lettre remarquable :

D'août 1921, Paris.

Mon cher Directeur,
Monsieur le Chanoine,

Cette fois, c'est avec joie que je vous informe que je termine la Jeanne d'Arc.

Le mouleur va la faire en ciment-pierre, massive, et elle aura le poids et la résistance de la pierre dure.

Pour travaux divers, j'ai dû aller à Bourges, à Grenoble, à Montceau-les-Mines, où j'élève un monument aux mineurs de guerre.

En chemin, j'ai vu Germiny-les-Prés, la seule église de France datant de Charlemagne, puis Saint-Benoît-sur-Loire, admirable basilique romane, puis Avallon après Cluny, puis Vézelay, et enfin, en rentrant à Paris, Saint-Loup-de-Naud, qui possède un portique roman magnifique et tout intact.

J'ai vu aussi Paray-le-Monial. Le Hiéron est un Musée d'histoire et de reliques religieuses. Il est tout empli de chefs-d'œuvre.

Mais que de tribulations dans le domaine humain!

Pour atteindre à la vision d'archange, à la vision reflétant Dieu, pour que l'ange, qui est une pensée de Dieu descendant jusqu'à nous, nous parle, quelles luttes il faut soutenir!

Résumons... Rome et les premiers chrétiens, les martyrs, les catacombes, puis l'art byzantin à Constantinople, les Grecs de la mythologie, baptisés, arrachés de la chair des marbres pour penser que c'est l'âme et l'esprit qu'il faut sculpter! puis les siècles iconoclastes *!!!!!*, puis l'admirable reprise romane, la discipline dans l'élan. Ce n'est pas l'ascension des pierres, c'est leur transfiguration en pain spirituel. Tout cela est construit, sculpté aux vieilles églises de France. C'est Dieu bâti pour le voyant.

Tous hommages et dévouement.

ANT. BOURDELLE.

La qualité de ces réflexions, tant de formules révélatrices ne laissent pas le chanoine insensible, lui qui, plus que Bourdelle, connaît la source intime de l'inspiration où puisaient les bâtisseurs et les imagiers du moyen âge:

C'est ainsi, dit-il, que l'œuvre d'art nourrit l'âme en l'élevant. Quelle sublime mission! Quel noble apostolat! Vous l'avez compris ainsi, vous-même, cher maître, et Dieu que vous prêchez à votre manière vous en tiendra compte.

D'ailleurs, le 4 octobre, en annonçant de la Turbie le départ de la statue qu'il eût peut-être peinte s'il avait été sur place, Bourdelle revient, après un nouveau périple, sur les remarques précédentes:

La sainteté, la pureté pauvre et chrétienne, subsiste encore dans bien des monuments du culte en France, mais est fardée, noyée de faux ors, de verroteries sauvages et de parures et faux ciels mondains dans toute l'Italie.

La grande Trinité est moins voilée et plus sainte en France.

Le 12 octobre, enfin, la statue est arrivée.

Elle attend l'ouvrier adroit qui la débarrassera de son enveloppe sans la meurtrir.

Le 8 novembre, après une bien longue attente, elle sort de sa cage de bois.

Le 25 novembre, elle suscite des appréciations diverses:

> Tous admirent l'attitude martiale du sujet... Vue de profil, la figure a de la noblesse; de face, elle se présente moins favorablement. L'on cherche toujours ce que l'on a vu et le nouveau déconcerte un peu : les vrais connaisseurs [dit pourtant le chanoine] ne s'y trompent pas.

La suite est moins glorieuse: malgré les conseils de Bourdelle, malgré le choix très avisé du prêtre, la statue ne reçut pas la place qu'elle devait avoir. Reléguée sous une tribune, mal éclairée et trop élevée au-dessus du sol, elle occupe maintenant encore cette position indésirable.

Celui qui avait été le promoteur de son érection en éprouva et en éprouve encore de la confusion pour Bourdelle et, en lui-même, une véritable souffrance.

« De grâce, tirez-la de la géhenne! » disait-il, tout récemment, au directeur qui l'a remplacé.

Il nous écrivait à nous-même:

> Cette Jeanne d'Arc, si haute d'expression et de fermeté, elle est séparée des élèves du collège à qui elle était destinée, par la grille qui l'isole de la nef. En face, l'autel de la Pitié, avec une reproduction de la Pieta de Michel-Ange... Mais la Jeanne d'Arc de Bourdelle n'est pas une copie.
>
> Les deux génies se consolent mutuellement.

C'est là une seconde partie de l'histoire; restons-en à la première!

Il a suffi qu'un prêtre distingué s'adressât à un grand sculpteur pour que ce dernier se prêtât, avec beaucoup de facilités, à une diffusion d'ordre spirituel; pour qu'entre les deux hommes un échange émouvant aboutît très vite à une idéale compréhension.

Est-ce un cas isolé? C'est surtout un exemple qui peut être suivi.

Quel prêtre, interrogeant dans les mêmes conditions,

ne trouverait l'artiste capable de l'entendre et de favoriser son dessein?

La correspondance entre le chanoine et l'artiste est à l'honneur de l'un comme de l'autre, mais, pour Bourdelle, l'œuvre en est éclairée.

Comme on comprend qu'à Bruxelles le supérieur d'un Ordre religieux ait pu dire qu'il ne craindrait pas de mettre ses statues dans les cellules de ses moines! Comme on comprend que certain ait pu parler des ailes que l'on y voit ou que l'on y pressent! Ce sentiment de « la transfiguration des pierres en pain spirituel », ce concept sublime de « la vision d'archange », ce sont eux qui ont intuitivement conféré à son œuvre l'esprit de force qui la rend tonique.

GUY CHASTEL.

L'IDOLE DE DAGON[1]

IX

Ombrages de Sucy, demeure accueillante cachée au sein de la Nature paisible, vous deviez demeurer toujours dans l'âme de Jourdan comme ces heures de la vie que le souvenir aime sans cesse retrouver!

Dès que les berlines eurent franchi la grille enlacée de lierre, que la voûte des arbres les eurent enveloppées d'ombre et de fraîcheur, il eut le sentiment de pénétrer dans l'asile du passé. Entre les molles collines au bord de la Marne nonchalante, loin des agitations sanglantes des hommes, l'automne n'évoquait, dans la rouille des feuilles et les frissons des eaux, qu'une désagrégation somptueuse avant de nouvelles splendeurs. Dans le parc, les puissants arbres centenaires versaient aux promeneurs un ombrage frémissant et philosophique.

Le château dressait au fond des allées son architecture claire, corps de logis flanqué de deux pavillons carrés. Au rez-de-chaussée, les salons réfléchissaient dans leurs hauts miroirs les futaies qui le pressaient et l'isolaient du présent.

L'installation fut gaie. Mme de Sainte-Amaranthe transforma tout aussitôt la chapelle en salle de billard.

— Organisons-nous pour quelque temps, dit-elle. Il faut laisser fondre Robespierre. Mais cette chandelle d'Arras est devenue un cierge. Ce sera peut-être long.

Un boudoir s'éclaira de boiseries pâles, de rideaux à fleurs, de guéridons dorés où traînaient des livres. Choc des boules d'ivoire, choc des idées, carambolage sur le

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 857 et 858.

tapis vert ou sur des plans métaphysiques. Nul, d'ailleurs, ne regrettait les fêtes perpétuelles du 50, qui, leur tenant lieu d'état ou de métier, les harassaient tous.

Puis Mme de Bordeaux et Mme Roland arrivèrent un jour en calèche. La vie se déroula, tranquille et douce, en marge de la Révolution.

Le village tassait ,non loin du château, ses minces toits d'ardoises. De nombreux carriers l'habitaient et, du parc, l'on entendait parfois le grincement lointain des scies sur les pierres. Mme de Sainte-Amaranthe, qui jouait volontiers la protectrice, à la mode de l'ancien régime, se trouva très vite à l'aise parmi les artisans. Souvent elle sortait dans l'après-midi. Elle répandait alors ses aumônes, et l'une des plus utiles: la joie; elle visitait les malades avec une maternelle bonté, saluait de son mouchoir de dentelles les carriers au labeur sur la route ou dans la mâchoire crayeuse d'une grotte artificielle. Souvent aussi elle ouvrait au son des violons des bals villageois. Louis l'accompagnait dans ses courses patronales, avait choisi de protéger l'école de Sucy, distribuait des tabliers et des billes, dansait aux fêtes champêtres, puis revenait au château, joyeux, les cheveux en désordre luisant sur le front, suivi d'une escorte enthousiaste de jeunes paysans. M. de Sartines chassait, parlait d'entreprendre un élevage de faisans dans le parc, et se lançait dans des dissertations d'une incompétence totale sur le système agricole des Anglais. Emilie, drapée de blanc, distraite, semblait écouter sans cesse si quelque mauvais messager galopait vers la grille; elle lisait les *Nuits* de Young ou *Cecilia,* le roman à la mode de Miss Burnay.

Jourdan, lui, goûtait une félicité sans bornes dans cette vie champêtre et facile. Il habitait avec Elisabeth une chambre vaste aux tapisseries Pompadour, ouverte vers le couchant. Il semblait que le souffle des champs, la paix des grands arbres, eussent adouci ses pensées. La matinée se passait aux leçons de latin. L'après-midi, si son élève n'accompagnait pas Mme de Sainte-Amaranthe dans quelque excursion charitable, il l'emmenait

par les chemins, au hasard. Il aimait ces promenades, pendant lesquelles l'âme, hors de toute contrainte, se mêle pour ainsi dire au mystère de la création. Tantôt il commentait un passage traduit le matin, ajoutant aux réminiscences antiques, pour les vivifier, le spectacle de la Nature. Tantôt il s'arrêtait avec un laboureur, un tailleur de pierres, et, se renseignant sur les détails de leur métier humble et sain, il trouvait là un prétexte à moraliser, à célébrer la grandeur du travail qui nourrit le peuple.

Ainsi s'efforçait-il de donner à l'adolescent, non sa secrète et amère expérience, mais des convictions philosophiques solides. Plus qu'un érudit, se disait-il, qu'il soit un homme. L'heure exige des cœurs fermes et des volontés fières. Quand l'orage nécessaire et meurtrier aura pris fin, la Patrie réclamera des fils vertueux.

Le soir, tous les hôtes du château se réunissaient dans le grand salon, qu'une glace sans tain séparait de la salle de billard. Mme de Sainte-Amaranthe causait avec ses amis, devant la haute cheminée où dansait et craquait un feu clair. Mme de Bordeaux et M. de Sartines s'acharnaient au tric-trac. Au clavecin, Emilie, jouant quelque air galant de *Philippe et Georgette,* évoquait l'Opéra, les soirs illuminés où Elleviou chantait pour elle ,et le triomphe délicieux de son amour. A travers la glace, on voyait M. Auccane disputer à Louis une partie de billard. Jourdan lisait un ouvrage de la bibliothèque, se plongeait passionnément dans cette philosophie des Encyclopédistes qui l'enivrait d'une ivresse sévère.

Parfois, il levait les yeux et regardait longuement Elisabeth assise près de Mme Sainte-Amaranthe. Elle lui semblait plus désirable par cette langueur même dont il ne songeait pas à s'alarmer encore. Il trouvait à ces moments un charme profond, à la fois chaud et subtil. Il délaissait son livre, écartait les songes qui s'élèvent des pages lues, et, les yeux fixés sur celle qui lui était la plus fidèle des amantes, il évoquait les délices des terrestres voluptés.

Elle se sentait observée, levait à son tour les yeux, et

leur double tendresse s'unissait silencieusement. Ainsi, par son désir de l'amour et son goût de la raison, il participait à cette évocation précieuse et délicate d'une vie qu'il n'avait pas connue, abolie maintenant, mais qui se prolongeait un moment encore, fragment coloré, aux grondements lointains de la foudre, sous les arbres de Sucy.

Sa propre aventure s'accordait avec l'histoire de la Nation. Il n'avait pas apostasié : il avait subi l'élan commun de libération. Sur la vieille France chrétienne le ciel se vidait.

Ici, dans les champs, où, suivant les saisons, retentissaient seuls désormais, au ras du sol, les bruits de la charrue, de la herse, ou de la faucille, les angelus aériens ne sanctifiaient plus les trois moments du jour. Là-bas, dans les villes, les vitraux des cathédrales baignaient de reflets multicolores la chair nue des déesses populaires. Il s'émerveillait que de tels événements fussent possibles moins de quatre ans après ce début de la Révolution, violent et timide à la fois, où le peuple associait Dieu à chacun des triomphes remportés sur ceux-là mêmes, prêtres ou roi, qui le représentaient ici-bas.

Mme de Sainte-Amaranthe se rendait parfois à Paris pour des voyages rapides et quelque peu mystérieux. M. de Sartines l'accompagnait volontiers. Un jour de novembre, cependant, comme celui-ci souhaitait débusquer des lièvres signalés aux environs, elle pria Jourdan de lui tenir compagnie. La voiture suivait les quais à bonne allure, lorsque les chevaux piétinèrent, puis s'arrêtèrent brusquement. Mme de Sainte-Amaranthe s'inquiéta, et Jourdan baissa la glace.

Sous le ciel mélancolique d'arrière-automne, une foule énorme, bruyante, riant et applaudissant, suivait une extraordinaire mascarade. En avant, un homme barbu, la tête surmontée d'une barrette ecclésiastique, tirait par le licol un âne coiffé d'une mitre. Sur le dos rugueux de l'animal, une étole et une chasuble jetées de guingois scintillaient d'or et de broderies. Le grison rétif

et inquiet agitait ses longues oreilles, balançait au bas de sa croupe un goupillon, reniflait, plissait les paupières sur ses petits yeux tristes et malins. Derrière lui, trottaient, la queue en vrille, deux cochons travestis en jeunes vicaires.

Un cortège tumultueux entourait, escortait cette exhibition animalière et sacrilège, une cohue d'hommes ivres, sales, titubant, en haillons sous de splendides dalmatiques; quelques-uns, mitrés, frappaient le sol de leurs crosses et bénissaient la foule hurlante en vociférant : *Vobiscum!* D'autres, un calice à la main, se versaient de larges rasades, pliaient trois fois le genou, puis buvaient, et parfois dégorgeaient un vin violâtre, salivaient sur les pierres précieuses et les figurines sculptées. Par-dessus les têtes, au hasard de la bousculade, s'agitaient, s'inclinaient, se relevaient des bannières, des croix souillées d'immondices. Et cet âne ridicule, ces cochons grotesques, ces ivrognes, ces parodieurs de gestes sacrés, blasphémant, dégorgeant, avançaient en désordre aux sons d'une musique aigrelette de fifres et de violons qui jouait: *Ah! Mon bel oiseau!...*

Jourdan regarda sans frémir un ostensoir s'élever sur la foule dans un signe de croix flamboyant et dérisoire, et sourit, car il venait de reconnaître dans l'homme qui le portait le savetier Tronchin et, derrière lui, le libraire Gaucher donnant le bras à la Maupertuis à demi-saoule — ces mêmes gens qui, autrefois, à l'ombre du couvent des Grands-Augustins, menaient une vie consacrée aux dévotions.

Ainsi donc, c'étaient ces mêmes hommes, ces mêmes femmes qui, quelques mois plus tôt, vivaient dans la piété simple, le respect de l'Eglise ,le calme des prières, et qui maintenant traînaient dans la fange et parmi les injures les objets sacrés du culte, psalmodiaient en une affreuse dérision ces cantiques, jadis leur consolation, insultaient ce Dieu, hier leur espoir. Penchée, elle aussi, à la portière, Mme de Sainte-Amaranthe hochait la tête, attentive à rapporter tous les événements à sa propre fortune, et prévoyant, de la chute du trône et de l'autel,

de sombres lendemains pour les tenants de la dame de pique.

L'indécent cortège devait étaler ses folies sacrilèges, le long des rues, tout le jour, et imposer à l'assemblée le spectacle de ses profanations. Et pour apothéose, la cathédrale allait s'ouvrir où, dans la pénombre que diamantaient les rosaces ,les danseurs, ôtant promptement leurs culottes, entraîneraient en des rondes sinistres, aux accents de la Carmagnole, leurs cavalières aux seins nus, tandis que, dans les chapelles, derrière des rideaux tendus en hâte sur des cordes, des filles et des jeunes hommes, au milieu des cris, des soupirs, des sanglots de la volupté, outrageraient de leurs fornications le temple de Dieu.

X

Ainsi le petit groupe disparate et confiant vivait à l'abri des orages. Mais la Révolution l'oublierait-elle toujours dans son asile? En novembre, déjà, une alarme rapide jeta le trouble à Sucy. M. de Sartines en oublia de chasser. Les journaux dénonçaient avec une vertueuse indignation les spéculations louches de la Compagnie des Indes, et le nom de Chabot fut bientôt prononcé. Pendant quelques jours les Sainte-Amaranthe purent toutefois garder l'espoir que l'ex-capucin jouerait de la tunique de Nessus comme de son froc. Les Comités semblaient bien vouloir poursuivre avec une implacable rigueur les tripoteurs et les corrompus. Mais c'était justement Chabot qui, dédaignant les soupçons, tonnait avec le plus de fracas et réclamait avec le plus de violence le châtiment des coupables.

— Ne craignons rien, disait Emilie, c'est un ermite qui s'est fait diable. Il les dupera tous.

Ils en rirent et tournèrent des épigrammes. Ils évoquaient avec une confiance attendrie la silhouette hardie du révolutionnaire jouisseur, sa tête charmante fièrement dressée hors d'une chemise éblouissante de pureté, qu'il portait largement ouverte pour montrer son sein nu à la République.

Mais un soir qu'ils causaient gaiement autour de la table, le repas fini, Mme de Sainte-Amaranthe reçut un billet et pâlit affreusement : Chabot était arrêté. Les convives crurent voir, entre les candélabres, un bras tendre une tête coupée. Leur gorge se serra. Chabot, c'était l'ami, le protecteur, le représentant du peuple qui prévenait toujours à temps les propriétaires du 50 des descentes policières décidées. Un appui, brusquement, leur manquait.

Vers la fin de décembre, une nuit froide, Jourdan, comme alarmé par une vague rumeur insolite, descendit dans le parc. La lune allongeait sur le sable un tapis de gel. Il fit quelques pas dans une allée de tilleuls menant à une porte dissimulée dans le lierre et qui s'ouvrait sur un escalier évidé en plein mur. Il remarqua, derrière la croisée d'Emilie, une lampe posée comme un signal. Une branche craqua. Il s'arrêta. Un homme frôlant les arbres s'avançait, drapé d'une cape, la tête baissée. Mais quand il passa près de lui, le visiteur mystérieux découvrit son visage, et, un doigt sur la bouche, esquissa le signe du silence. C'était Elleviou. Chaque fois qu'il ne paraissait pas sur la scène de l'Opéra, le chanteur accourait ainsi à Sucy, et se glissait dans la chambre de sa maîtresse. Jourdan se sentit complice une seconde fois. Mais il n'eut aucune révolte : la vertu n'est aimable, se dit-il, que si elle succombe. La poésie de l'amour s'ajoutait pour lui, inconsciemment, à celle qui baignait le château dans la clarté glacée de la nuit et la paix des jardins.

Aussi bien n'eut-il pas le temps de méditer sur cette rencontre nocturne. Des cris emplissaient soudain la demeure. Il courut. Des ombres s'agitaient sur les lumières du salon, des portes claquaient. Dès le perron, il vit les pièces envahies par une bizarre soldatesque : la patrouille municipale de Sucy procédait à une perquisition. Mme de Sainte-Amaranthe, en déshabillé, Auccane, Louis, debout, blêmes, recevaient des paysans coiffés de bonnets rouges, armés de bâtons rustiques et de piques, au milieu desquels M. de Sartines discourait vivement.

Jourdan parlementa sans résultat avec un carrier à l'haleine vineuse. Les enquêteurs déplaçaient les meubles, ouvraient les placards, soulevaient les rideaux. Enfin, l'officier municipal, quittant la salle de billard, s'engagea, suivi de sa troupe hirsute, dans l'escalier. Jourdan frissonna : Elleviou était perdu.

Au palier du premier étage, une porte s'ouvrit. Emilie, en voiles flottants, les cheveux dénoués, parut. Derrière elle, la chambre s'éclairait doucement de la lueur chaude de la lampe. Elle s'effaça, laissant passer les premiers piquiers de la patrouille, puis soudain, saisissant dans un panier une poignée de rubans tricolores, elle les leur tendit.

— Vous êtes ici chez de braves patriotes, citoyens. Je suis bien heureuse de pouvoir vous distribuer, à vous qui en êtes dignes, les couleurs de la Révolution.

Et ces hommes rudes, venus pour répandre la terreur, furent domptés par ce sourire. Ils prirent les rubans, les fixèrent à leur veste, remercièrent en balbutiant. Emilie en avisa un, tout jeune et timide, et lui accrocha l'insigne au manteau.

— Allons, citoyen, tu ne sais pas te parer. Il faut apprendre à être coquet, pour plaire aux belles filles de Sucy!

Tous ces paysans, sensibles à la plaisanterie galante, se mirent à rire, puis descendirent en tumulte, martelant les marches de leurs lourds sabots. Resté le dernier, Jourdan vit la courtine bouger imperceptiblement: Elleviou se cachait sous le lit. Et la jeune femme, qui venait de jouer son honneur et la vie de son amant, refermant lentement la porte, lui dit adieu avec un naturel admirable.

En bas, la patrouille, pour ne point partir sans compensation, pillait la cuisine, décrochait les ustensiles, puis s'éloignait, rumeur confuse dans le parc. Cette nouvelle alerte n'eut pas de suite. Les jours du tragique hiver recommencèrent à s'écouler paisibles. Les flammes dansaient dans les cheminées et sur le ciel rose, au travers des vitres, on voyait voler les corbeaux. La confiance

revint. Mme de Sainte-Amaranthe invita quelques amis. Les torchères furent rallumées, la vaisselle réapparut, les premières jacinthes fleurirent la nappe. Autour d'une table luxueuse et insouciante, le comte de Morand, M. de Pressac, le marquis de Vandeuil, assaisonnaient les soupers des plus piquantes nouvelles du jour; au dessert, Félix de Saint-Fargeau jonglait avec les couteaux, et semblait suspendre au-dessus des convives la danse inquiétante de scintillants et menus couperets. Mme de Sainte-Amaranthe discutait de ses difficultés avec son cuisinier. Jourdan s'animait, parlait philosophie. M. de Sartines donnait des souvenirs d'opéra. Tous s'émerveillaient, en somme, de retrouver la quiétude des beaux jours du tyran dans ce château oublié, si près de la ville où, de l'autre côté des collines, la Terreur épaississait son brouillard sanglant.

Le mois de mars s'éclaira. Des nuages rapides coururent au ciel. Un printemps hâtif attendrissait la nature et faisait flotter sur les champs et les bois l'allégresse du renouveau. L'air devenait tiède, la grande espérance gonflait la terre, pénétrait le cœur des vivants. Il semblait que les verdures et les plaisirs appelés par des vœux innombrables dussent s'épanouir à la fois.

Jourdan, chaque soir, allait contempler, au fond du parc, le déclin du soleil. L'âme, songeait-il, s'élève à ce spectacle sublime, et les grandes scènes de la nature, en mêlant l'homme à ses splendeurs, le font participer à la magnificence de l'Univers. A la fin de mars, comme, à son habitude, assis sur un banc au pied des arbres pleins de l'immense travail de la sève, il regardait le soleil s'incliner sur la prairie, Emilie s'approcha. Elle était belle et touchante, en robe aux reflets nacrés, un châle jeté sur les épaules. Son corps, qui palpitait sous la pâle étoffe, incarnait la jeunesse elle-même, apparue sous les bourgeons encore acides et foulant de son pas divin l'herbe timide des premiers jours du printemps. Elle s'assit et demeura pensive.

— Vous paraissez triste, madame? demanda Jourdan, surpris par l'attitude lassée de la jeune femme.

— Monsieur Jourdan, dit-elle simplement, j'ai bien dû souci.

A quelle douleur secrète faisait-elle allusion? Craignait-elle que son amant ne devînt suspect aux Comités, très attentifs aux choses et aux gens de théâtre? Tremblait-elle pour le sort des siens? Jourdan n'osait plus parler. Elle-même restait muette, les yeux errants sur l'horizon. Le soleil lentement s'abaissait, éclairant son visage d'un reflet pourpre.

Enfin elle tourna vers lui son doux et lumineux regard et, la voix hésitante encore, murmura :

— A vous qui avez été prêtre, je vais poser une question à laquelle je voudrais que vous répondiez nettement. Monsieur Jourdan, croyez-vous à l'immortalité de l'âme?

Surpris et gêné, il voulut éviter la réponse et, d'un geste simple, il montra son habit laïc. Mais elle secoua la tête :

— Non. Je ne veux pas savoir si vous avez conservé la foi : mais quelque chose de plus profond. Croyez-vous que notre âme survive à la mort?

Son sein se gonfla d'un soupir. Autour d'eux, le silence qui oppresse l'univers à l'heure où s'éteint le jour apaisait les champs déjà noirs, les bois immobiles, et jusqu'aux habitations des hommes. Tous deux regardaient, étreints de cette même angoisse inconnue qui pesait sur le monde. Jourdan, d'une voix sourde, répondit :

— Non.

Puis il continua:

— Que sommes-nous? Avons-nous une âme? Hélas! Qu'est-elle? reflets fuyants que rien ne relie entre eux — ou harmonie insaisissable? Peut-être n'est-elle pas autre chose que le vain désir qui anime les mortels. Dans l'immense ouragan d'atomes qui parcourent l'espace, qu'est-ce que cette simple rêverie?

Elle courba la tête, et reprit d'une voix où passait un tremblement presque imperceptible :

— Je suis maintenant obsédée par cette pensée. Nous avons en nous, par moments, de tels élans vers une

autre vie, une telle confiance dans un Etre Sublime au-dessus des prières, dans une suprême Bonté qui, un jour se dévoilerait à nous! Je ne veux pas dire, comme tant d'autres, un Consolateur de nos peines : ce qui m'émeut, au contraire, c'est que cet élan, cette confiance sont plus vifs, plus pressants, plus clairs lorsque nous sommes heureux.

— Vous rêvez du bonheur et ce rêve vous fait inventer l'éternelle vie. C'est l'illusion des êtres bornés que nous sommes : ils ne peuvent accepter que leurs joies finissent. Les hommes les plus dignes de ce nom mettent ainsi hors d'eux-mêmes les songes qui les habitent. Et c'est pourquoi, alors que la vie future a été décrite par chacun d'eux, leurs tableaux ne se ressemblent jamais. Socrate a parlé d'un monde où rayonneraient la sagesse et la philosophie; le mahométan perdu dans son désert rêve d'un paradis voluptueux, et les dieux du Nord règnent sur l'assemblée des guerriers...

— Mais tout désir n'est-il pas l'image d'une réalité? N'en pouvons-nous pas découvrir une sous des aspects si divers? Comme dans la caverne du philosophe, les ombres que nous voyons passer ne nous viennent-elles pas d'un univers lointain? Ne pouvons-nous retenir cette attente comme un témoignage?

— Le plus ardent désir de l'homme n'est-il pas de vivre toujours de la vie du corps? Or ce désir ne se réalise pas. Pourquoi l'autre se réaliserait-il davantage?

Elle eut un geste vague.

— Il n'y a point d'âme immortelle, reprit-il, et il n'y a point de divinité. Le spectacle du monde enchaîné par des lois nécessaires n'appelle point un ouvrier. Savons-nous s'il existe des causes? Et quel lien peut-il joindre ce que nous voyons? L'ordre du monde est peut-être l'illusion suprême. L'homme qui croit au hasard dans ses aventures terrestres ne veut point le reconnaître dans les choses. Quelle bouffonnerie! Le même philosophe qu'éblouit l'harmonie de l'Univers admire que la Nature n'ait jamais construit de villes, de temples, ni de portiques. Mais est-il sûr de cette harmonie? Et

si l'homme pouvait étendre sa vie sur une immense durée, les attractions éphémères qui lui semblent des lois immuables ne lui montreraient peut-être que l'éternelle anarchie.

Emilie, le regard perdu, semblait chercher une objection suprême. L'on sentait vaguement la germination sourdre au flanc des arbres, l'innombrable travail de la matière, le recommencement mécanique d'une saison. L'Univers les entourait de son rythme infini, sans origine ni terme, hors de toute impulsion primitive.

— Alors, dit-elle violemment, vous nous rabaissez au rang des bêtes?

— Non, mais je replace l'homme sur le plan humain, admirable et borné. Ce plan est d'une beauté sublime si nous l'acceptons dans ses limites; si nous éprouvons dans leur profondeur sacrée, dans leur toute-puissance immédiate, ces joies de la vie que nous ne connaîtrons qu'une fois, et qui par là même sont complètes; si nous accomplissons le bien sans espoir de récompense et la charité sans attente de retour. Alors seulement nous sommes vraiment vertueux. Mais la fable d'une existence surnaturelle corrompt tout. La seule survie que l'homme doive s'attacher à mériter est celle qui le perpétue dans la mémoire des citoyens par un sacrifice ou l'éclat de sa vertu. Decius, Phocion, Sidney, c'est vous qui vivez éternellement!

Emilie soupirait. Son sein retenait à peine les sanglots qui l'étouffaient. Le soleil disparu illuminait encore l'éther d'une clarté qui allait s'éteindre. Des larmes mouillaient les yeux de la jeune femme.

— Il faut donc tout perdre, dit-elle, comme se parlant à elle-même.

— Sans doute, répliqua-t-il, mais après avoir tout possédé, par la vie — notre seul bien...

Il ne comprenait pas qu'elle défendait son amour contre la mort. Il n'avait songé, comme tous les hommes, qu'à exhaler sa propre plainte. Ils restaient sur le banc, ne parlant plus. Les ombres nocturnes s'étendaient sur la nature paisible. Dans le ciel muet, rouages éternels

d'un implacable mécanisme, commençaient les mouvements lents et dorés des constellations.

XI

Le lendemain, Emilie le rejoignit dans cette allée où, sous une lune de minuit ,il avait rencontré Elleviou.

— Monsieur Jourdan, lui dit-elle, je ne sais quelles tribulations nous réservent les jours qui viennent. Je crois que ma mère n'a pas, depuis notre arrivée ici, tenu strictement ses comptes. Je ne pense pas, d'ailleurs, que nos conventions prévoient des époques de paiement. Mais voulez-vous accepter ceci?

Elle lui remit un paquet d'assignats. Quand il put compter la somme, il comprit : ce geste prenait l'aspect d'un testament. Ce fut vraiment de cette heure qu'il attendit l'irréparable.

L'arrestation eut lieu dans la nuit du 12 Germinal. La journée, brumeuse et froide, avait assombri les pensées. Au souper, bien qu'aucune nouvelle ne fût parvenue de Paris, une indéfinissable angoisse étreignit les convives. Mme de Sainte-Amaranthe attestait d'étranges présages.

— J'ai rêvé, dit-elle, que j'accouchais de trois chauves-souris.

La soirée, pourtant, s'annonçait paisible. Elisabeth, lasse, avait regagné sa chambre dès la fin du repas. M. Auccane, opéré de la pierre quelques jours auparavant, restait étendu sur un canapé. M. de Sartines jouait au tric-trac avec Mme Roland. Louis, assis près de sa mère, lui lisait à haute voix *Jenny Lindsay*, le roman de Mme Riccaloni. Le calme de tant d'autres soirs pareils planait. Soudain, la sonnette de la grille tinta. Il y eut un silence. Louis ferma le livre. Cresnée parut, les mains tremblantes.

— Ce sont eux...

Jourdan courut prévenir Elisabeth. Il fut aussitôt rejoint par Louis.

— Fuyez vite, ma mère vous en conjure. Vous nous serez plus utiles libres que prisonniers. Cresnée con-

naît la cachette des valeurs. Ne craignez rien: on verra vite que nous sommes innocents.

Jourdan descendit avec Elisabeth. Ils emportaient des assignats et un peu de linge. Quand ils traversèrent la salle de billard, ils eurent, par la glace sans tain, une vision brève et terrible. Au milieu du salon, un homme à la poitrine barrée d'une écharpe tricolore, assis à une table, feuilletait des papiers. Devant lui, Mme de Sainte-Amaranthe, sa fille, son fils, son gendre, M. Auccane appuyé sur son gourdin, se tenaient debout entre des gaillards farouches coiffés de bonnets rouges et armés de piques. Dans un coin, abattues sur un canapé, Mme de Bordeaux et Mme Roland étouffaient des sanglots. On entendait au plafond le pas lourd des enquêteurs qui forçaient les meubles.

Jourdan et Elisabeth s'enfuirent par un sentier difficile qui contournait Sucy. La nuit était froide et lugubre. Un vent aigre agitait vaguement les branches et les buissons. Elisabeth pleurait. Tous deux se taisaient et allaient, se tenant par la main, chancelant dans les ornières.

Des chiens aboyaient, situant des fermes écartées. Au loin une flamme dansait. Enfin, ils aperçurent une demeure, basse, au large toit, dont les volets se striaient de lumière jaune. S'affirmant égarés, ils purent y achever la nuit chez des paysans énigmatiques. Le lendemain ils rentrèrent à Paris.

La ville grondait. Danton venait d'être arrêté, à l'aube. Des groupes furieux se concertaient dans les rues, des sectionnaires se dirigeaient en armes vers les Tuileries. Un vent noir chargé de colère soufflait sur le peuple. Un instant Jourdan put croire que la révolte des faubourgs sauverait l'homme qui, aux jours d'angoisse, avait lui-même sauvé la Patrie. Mais il devait vite apprendre que Robespierre, en quelques phrases prononcées à l'Assemblée, avait écrasé les protestations et réduit à une retraite suffoquée Legendre monté à la tribune pour défendre son ami.

Il ne se mêla pas aux conciliabules. Après leur fuite

nocturne dans les chemins humides, Elisabeth commença de tousser, et l'inquiéta. Ce ne fut qu'une semaine après l'arrestation de Danton et de Chabot qu'il apprit que les Sainte-Amaranthe se trouvaient incarcérés à Pélagie. L'évocation de la prison, de ces malheureux réunis sous le préau et parlant des jours de bonheur, la vision d'Emilie désespérée, le bouleversèrent. Il croyait toujours entendre Louis le presser de fuir et lui dire: « Vous nous serez plus utile libre que prisonnier. » Obsédé de ces mots comme d'un reproche, il résolut alors d'agir.

Il se rendit d'abord chez Collinet, qui lui promit de le renseigner, tout en s'étonnant que son ami fît preuve d'une telle sollicitude pour des suspects.

— Les hommes qui les ont décrété d'accusation sont des purs. Pourquoi ne t'en remets-tu pas à leur justice?

Le comédien ne tarda guère à reparaître, l'air soucieux, rue des Cordeliers. Jourdan était seul. Il esquissa un geste découragé.

— Les Sainte-Amaranthe sont perdus.

Jourdan s'était levé.

— Mais enfin, pourquoi, pourquoi?

— Ils conspiraient!

— Jamais!

— Mon cher, dit Collinet, j'ai pu me documenter, grâce à un patriote de mes amis, aux bureaux même du Comité de Sûreté générale. Eh bien, d'après les rapports de police, Mme de Sainte-Amaranthe recevait secrètement Danton à Sucy.

Jourdan s'indigna.

— C'est impossible. Je l'aurais su!

— Les rapports sont inexorablement affirmatifs, tu entends? Crois-tu que la Sainte-Amaranthe te convoquait à ces entrevues? Danton arrivait la nuit par la petite porte du parc, enveloppé dans un manteau.

A ce détail, Jourdan eut la vision d'une nuit de décembre, d'Elleviou drapé dans sa cape, souriant et lui faisant le signe du silence.

— Ah! Je comprends tout! s'exclama-t-il. Ce n'était

pas Danton, mais Elleviou, le chanteur... Oui, l'amant de Mme de Sartines... Je l'ai surpris, une nuit. Tout s'éclaire. Mon cher, je vais aller au Comité de Sûreté Générale, je vais parler, les faire libérer. Tu m'accompagneras.

— Insensé!

— Que dis-tu?

— Que je ne t'accompagnerai pas au Comité, et que tu n'iras pas. La raison? Tu ne peux plus les sauver et tu peux te perdre.

— Je saurais cela et je me tairais, moi?

— Elleviou le sait et il se tait.

Jourdan baissa la tête.

— Et il se tait, poursuivit le comédien implacable, parce qu'il sait, comme moi-même, que l'arrêt est d'ores et déjà rendu. Peut-être n'y aura-t-il pas de condamnation capitale, mais la vérité c'est que, tu ne peux le nier, les Sainte-Amaranthe sont suspects d'incivisme. A la Convention, Saint-Just a rappelé les soupers à cent écus par tête que Mme de Sainte-Amaranthe et M. de Sartines faisaient avec Danton, Guzman, d'autres suppôts de la tyrannie, banquiers, tripoteurs et traîtres. Que Danton soit allé à Sucy, qu'il n'y ait jamais paru, qu'importe? Il avait tous ces gens-là pour complices.

— Mais, s'écria Jourdan, Louis? A dix-sept ans, est-il coupable, lui aussi?

Collinet fit la moue.

— Que veux-tu, mon cher, il s'agit de sauver la République. Qu'importe un innocent qui périt, si une large fauchée peut assainir la Nation? Nous ou eux, n'est-ce pas? Et c'est nous, hein?

Sous cet éclair de haute politique, il serra la main de Jourdan effondré et disparut dignement.

Les jours qui suivirent, Jourdan demeura plongé dans une sorte de stupeur. Pouvait-il se taire? Cité comme témoin, n'aurait-il pas dû rétablir la vérité? Malgré tout — la coïncidence de l'invasion du château de Sucy et de l'arrestation de l'ancien ministre de la justice le prouvait jusqu'à l'évidence — c'étaient les

voyages nocturnes d'Elleviou qui avaient définitivement perdu ses amis. Mais pourquoi Elleviou ne parlait-il pas?

Elisabeth s'efforçait de l'apaiser. Sa toux ne cessait plus. Elle se disait lasse et ne songeait qu'au repos. Aussi, hantée par les souvenirs de la fuite de Sucy, craignait-elle que toute démarche de Jourdan ne les rejetât dans une tragique aventure. Lui se laissait convaincre. Il ne songeait plus, pour quelques heures, qu'à cet être qui lui avait révélé la vie véritable. Cette chambre humble et familière, ces meubles usés, ces fleurs dans un verre, l'emplissaient d'émotion et de rêverie.

Puis l'inquiétude le prenait à nouveau. Il sortait, il errait par les rues, en ces jours où la Terreur pesait sur le pays entier. Les jardins fleurissaient, les verdures s'épanouissaient dans toute leur force, mais l'anxiété flottait mystérieusement, planait au-dessus de cette volupté de la terre. L'allégresse du printemps entourait des trépas. Chaque après-midi, des charrettes chargées de condamnés traversaient la ville, traînant des malheureux au supplice, fournées sinistres applaudies des passants. Parfois Jourdan se heurtait à un de ces cortèges funèbres, et aussitôt, saisi d'épouvante, songeait à l'heure peut-être proche où les Saint-Amaranthe passeraient ainsi, liés et désespérés. Alors il s'accusait de lâcheté, de trahison, prenait des résolutions farouches.

On se trouvait aux semaines chaudes et lourdes de Prairial, où Ladmiral venait de tirer sur Collot d'Herbois, où Cécile Renault se voyait accusée de tentative de meurtre sur Robespierre. L'amour du peuple entourait encore l'Incorruptible. Partout, chez les purs, le soupçon; chez les suspects, l'effroi. Comme il passait un jour devant la boutique du citoyen Lagrelet, Jourdan vit la porte close. Le frissonnant libraire avait-il fui? Avait-il été guillotiné? Il eut un sourire d'amertume et de pitié.

Tout imprégné des effluves populaires, il éprouvait une étrange perplexité. Par réaction obscure contre son passé, il voyait surtout la Révolution comme un effort

de libération spirituelle, comme la fin des superstitions surannées. Fallait-il donc, pour affranchir les esprits, une aussi terrible justice? Et puis il s'objectait que cette justice ne faisait pas disparaître, pour créer un avenir de bonheur humain, le dixième des hommes que la guerre infâme de Vendée menait au massacre pour le triomphe des vieilles théocraties. Quelques efforts encore, et le peuple, débarrassé des entraves apportées par la religion à l'épanouissement des êtres, accepterait la vie comme la seule réalité, et libre, fraternel, célébrant sous les feuillages le culte de l'humanité, goûterait enfin dans sa plénitude la joie terrestre.

Les images de son séjour à Sucy traversaient ses méditations de longues traînées mélancoliques, et l'accablaient. Pendant une de ces promenades désespérées où, s'il échappait aux plaintes d'Elisabeth, il ne pouvait se mettre en paix avec lui-même, comme il venait de s'arrêter dans l'île Saint-Louis et regardait frémir les écarlates du couchant, il se revit tout à coup sur le banc avec Emilie, devant un autre crépuscule. Dans un sursaut, il eut une révélation soudaine. Il comprenait, trop tard, dans leur sens profond, les paroles que la jeune femme avait prononcées ce soir-là. Que lui importaient les principes? Elle voulait se persuader de l'éternité de son amour. Loin des métaphysiques, elle lui demandait de sa voix suppliante la preuve que la mort ne pourrait rien contre sa passion et que celle-ci renaîtrait ailleurs, dans un autre monde plus humain et plus pur. Insensé, il l'avait torturée, frappée au cœur, il avait tué en elle l'espérance. Il marchait furieusement dans la déchirante lumière: — J'aurais dû mentir! se disait-il avec colère. Mentir! Oui, il y a des heures où il faut mentir aux humains!

Deux fois, il alla jusqu'aux bureaux du Comité de la Sûreté générale. Deux fois il s'arrêta sur le seuil. Emilie se taisait. Elleviou se taisait. De quel droit révélerait-il cet amour sur lequel les amants gardaient un silence meurtrier? Puis il se blâma. Sans doute Emilie préférait-elle mourir que livrer Elleviou. Mais Mme de Sainte-Ama-

ranthe, mais Louis, mais le marquis de Sartines? Pouvait-il les abandonner ainsi?

Il crut enfin avoir trouvé le moyen habile de les sauver en provoquant l'intervention d'un révolutionnaire qui ne pût devenir suspect par sa seule démarche. Il songea tout naturellement à Félix de Saint-Fargeau. Ne pourrait-il atteindre par lui quelque membre influent du Comité? Il s'exalta, imagina des entrevues, Robespierre lui-même écoutant avec sa froide bonne foi l'explication qui innocentait les Saint-Amaranthe, ordonnant leur élargissement. Félix de Saint-Fargeau le reçut avec cordialité, se souvint aimablement des propos philosophiques échangés pendant l'hiver, mais, le nom des Saint-Amaranthe prononcé, affecta aussitôt un air soucieux.

— Je sais, je sais... Elleviou m'a déjà envoyé Chevard pour m'exposer l'affaire, me demander de m'entremettre. Je vous avoue que j'ai sagement éludé. Je crois, citoyen, que votre intérêt consisterait à vous désintéresser de tout ceci. Il y a dans ce procès beaucoup d'obscurités. Ne devons-nous pas, d'ailleurs, faire confiance au tribunal de la Nation? Intervenir en ce moment serait douter de son impartialité.

Il eut un geste indécis des deux mains, et Jourdan crut voir des couteaux en jaillir, et, comme à Sucy, briller, se croiser dans l'air, planer sur des têtes courbées.

XII

Le drame de la Terreur continuait ses rites sanglants au milieu des danses et des chansons. Devant ce triomphe de la mort, devant le supplice menaçant ses amis, Jourdan n'abandonnait rien de son athéisme. Quelle que fût l'angoisse qui l'étreignait, les sacrifices qu'il jugeait nécessaires pour le salut de la Nation ne lui semblaient utiles qu'en fonction de ce système: ces décollations qui détruisaient une société fondée sur la foi dans l'au-delà ne prenaient pour lui de sens que par leur absolu. Le châtiment ne lui paraissait véritable qu'à titre de conclusion. Si l'existence de l'être se poursuivait après le tré-

pas, ces hommes immolés à leur doctrine devenaient des martyrs. Si tout finissait à l'échafaud, ils demeuraient au contraire des suppliciés. En ces semaines d'agonies, il concevait la vie, bornée et puissante, comme la seule réalité.

Aussi vers ce temps commença-t-il d'hésiter dans son admiration pour Robespierre. Le projet d'un culte nouveau qui se dessinait vaguement dans les homélies de l'Incorruptible, ces cérémonies en l'honneur d'un dieu vague et paternel lui semblaient un retour funeste aux erreurs passées, le premier pas dangereux sur un chemin menteur. Les hommes, sollicités par une pompe religieuse, ne s'assimileraient pas volontiers une doctrine inconnue et vaporeuse: ils reviendraient tout naturellement au dogme ancien et formel. Il ne faut pas rouvrir dans les cœurs les fontaines mystiques si l'on ne se résigne point par avance à les voir suivre leur cours éternel.

Il eut la curiosité de surprendre la réaction du peuple en présence d'un culte instauré par décret, et résolut d'assister à la fête de l'Etre Suprême. Elisabeth, indolente comme à son ordinaire, indifférente au surplus aux fêtes officielles et aux allégresses populaires, ne voulut pas l'y suivre.

C'était le jour de la Pentecôte, de la fête de l'Esprit Saint descendant en langues de feu sur le front des Apôtres. Les maisons s'égayaient de larges draperies tricolores et les verdures épaisses, l'azur rayonnant, symbolisaient, par leurs splendeurs mêlées, la protection d'un Père céleste penché vers ses adorateurs. Lorsque Jourdan parvint au jardin des Tuileries, moutonnant d'une foule innombrable, Robespierre, coiffé d'un chapeau à plumes, en frac bleu clair, un bouquet d'épis à la main, parlait déjà. Il ne vit d'abord que lui, au centre de ce grand décor d'architecture et de peuple, et fut saisi de cette silhouette détachée, isolée dans une sorte de majesté étriquée et prédicante. Puis il aperçut par delà des têtes la masse bleu sombre des députés, les drapeaux immobiles des délégations, enfin, au bas de l'amphithéâtre, un groupe énorme et ridicule de géants de carnaval, figu-

res de l'Athéisme, de l'Egoïsme, qui semblaient menacer la cité.

Robespierre parlait, de sa voix trop faible, et l'oreille tendue, arrêté parmi des artisans attentifs en habits de fête, Jourdan surprenait seulement d'éloquents lambeaux de phrases: « Le jour à jamais fortuné que le peuple français consacre à l'Etre Suprême... Il a vu régner sur la terre les tyrans, le crime et l'imposture... Il a créé les hommes pour s'aider, pour s'aimer mutuellement, pour arriver au bonheur par la route de la vertu... »

Tout à coup, comme emportant vers le ciel sur ses tourbillons ces phrases en spirales, une fumée épaisse s'éleva, striée d'étincelles, l'Athéisme s'écroula sur ses monstrueux séides, et, marbrée de suie, la Sagesse apparut. Retrouvant malgré lui au fond de son passé le souvenir des cérémonies chrétiennes où les officiants revêtent un caractère sacré, où la liturgie lentement préparée par les siècles correspond à une foi précise, Jourdan demeura froid devant ces machineries d'Opéra, cette pompe de carton et de flammes. Mais Robespierre s'était tu. Un grand mouvement se fit. Le canon tonna, des chœurs retentirent, des trompettes sonnèrent.

La foule immense s'ordonnait; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, formèrent une haie vivante, entre laquelle marchait la Convention. Robespierre s'avançait le premier, le frac clair sur la culotte de nankin, poudré, d'une élégance un peu sèche. Jourdan, qui ne l'avait jamais approché, s'étonna de son air soucieux. Tous les députés, suivant à une distance respectueuse, tenaient à la main, comme les prémices et la gloire du sol nourricier, des fruits, des feuilles, des épis.

Puis, au bruit des décharges d'artillerie, des enfants couronnés de violettes, des adolescents aux fronts ceints de myrte, des hommes aux têtes ourlées de chêne, des vieillards aux cheveux blancs parés d'olivier et de pampre, défilèrent en groupes colorés. Parmi les hommes, Jourdan reconnut Collinet. L'acteur était austère, magistral et cramoisi. Et, sous sa couronne touffue, il chan-

tait à voix grave avec la dignité de Jupiter parlant dans les chênes de Dodone.

Enfin quatre taureaux sculpturaux et musclés, donnant à cette scène une gravité marmoréenne de frise antique, traînaient un char où s'entremêlaient sous un arbre épanoui les outils de l'ouvrier et du paysan. Les chants rythmaient le piétinement innombrable, les drapeaux en marche flottaient. Et ces branches mouvantes, ces fruits, ces fleurs, ces hommes mêlés de feuilles, ces animaux évocateurs des profonds labours, c'était la Terre elle-même allant au-devant de son Créateur, frémissante, rêveuse et féconde.

Jourdan résolut de suivre le cortège et se maintint dans la foule, non loin de Robespierre. Il regardait anxieusement le dictateur. Il se souvenait des récits entendus à Sucy, à la table des Sainte-Amaranthe, des mystérieuses entrevues qu'on lui attribuait avec une vieille mystique, des apothéoses cachées au cours desquelles des femmes tendaient vers lui leurs bras en criant: « C'est un Dieu! »

Que veut-il? songeait Jourdan. Pourquoi le peuple se presse-t-il à sa suite? Ah! le vin de l'athéisme est trop fort pour ces cerveaux. Il leur faut l'ivresse divine, le breuvage de l'espoir. Le Dieu que j'adorais, du moins j'en savais le nom et la gloire. Mais l'Etre Suprême n'est qu'une ombre éparse, vers qui la raison peut bien élever un hymne, mais vers laquelle le cœur n'aura jamais d'élan. C'est Fouché qui a raison: la mort est un sommeil éternel. Seulement, nous avons peur de la vérité. Inlassablement, nous lui préférons l'illusion.

Cependant, le cortège, composé maintenant de vieillards un peu las et d'athlètes en sueur, arrivait au Champ-de-Mars. Une montagne artificielle s'y dressait, dans le goût des rocailles d'Ermenonville, décorée de l'Autel de la Patrie et de l'arbre de la Liberté, accotée d'une haute colonne que surmontait un génie. L'encens fumait dans deux gigantesques torchères. Les députés se groupèrent sur des gradins champêtres.

Tout aussitôt, les chœurs se succédèrent; les hommes

juraient de défendre la Patrie; les femmes, les jeunes filles célébraient le foyer et les vertus des épouses, et la grande voix du peuple, orageuse invocation, reprenait, prolongeait les serments.

Jourdan retrouvait dans cette cérémonie le même vide, la même emphase inutile qu'au rite du jardin des Tuileries. Mais tout à coup les mères prirent leurs enfants dans leurs bras, les jeunes gens tirèrent leurs épées, les vieillards étendirent leurs mains pour bénir, passé vénérable, l'avenir de la race. Un souffle héroïque, l'âme de la République, passa sur la foule exaltée. Le canon tonna de nouveau et sous le ciel, ces enfants, ces glaives, ces fleurs, offrirent à l'Eternel la moisson magnifique des âmes. Alors Jourdan sentit des larmes lui monter aux paupières. Il éprouva la communion profonde avec le peuple, un élan sacré et comme le frisson d'une religion nouvelle.

Le canon grondait toujours. La force et l'amour s'étreignaient. Une voix innombrable chantait une *Marseillaise* de circonstance, puis, solennelle, entonnait un hymne qui résumait le sens de cette longue allégresse:

Père de l'Univers, suprême Intelligence...

et cet azur vide, Jourdan crut à son tour qu'il s'illuminait non plus des rayons passagers d'un astre, mais d'une bonté, d'une sagesse, d'une espérance sans bornes.

Il n'attendit pas que la foule fût dispersée, et voulut s'évader du sortilège. Marchant d'un pas rapide, il dépassa sur les quais des groupes de citoyens qui venaient, aussi, du Champ-de-Mars et se rendaient aux jeux organisés dans les jardins des Tuileries. Mais, comme il se trouvait mêlé à quelques patriotes, il entendit l'un d'eux murmurer amèrement: Il est encore des Brutus!

Ces mots violents ramenèrent sa pensée sur Robespierre. Il vit, plus clairement d'avoir été ému, le danger d'une telle fête, — Talleyrand a officié sur la même esplanade, se disait-il. Aujourd'hui Robespierre lui succède. L'un était le prêtre d'un culte finissant. L'autre s'institue le pontife d'un culte qui commence. Je souriais, au départ, de ces groupes couronnés, de ce char agricole.

Et cependant n'étais-je pas troublé, tout à l'heure, pour quelques gestes tendus vers le ciel? Il est difficile de se débarrasser de Dieu.

XIII

Elisabeth, plus souffrante, se plaignit davantage de sa lassitude. Depuis le départ de Sucy, cette toux sèche qui ne finissait pas l'épuisait. Ses pommettes rosissaient dans un visage amaigri. La fièvre amenuisait son corps et faisait luire dans ses yeux une lumière perpétuelle. Le citoyen Moreau, médecin rue Hautefeuille, fut appelé, resta impénétrable, ordonna trois potions et s'en fut.

Elle demeurait maintenant assise de longues heures dans l'embrasure de la fenêtre, regardant l'horizon borné des toits, et plus loin peut-être des paysages inconnus. Les mains sur les genoux, elle s'engourdissait dans son silence et parfois souriait tristement.

Elle s'efforçait cependant de parler, afin de peupler son ennui. Alors qu'elle avait évité si longtemps toute allusion aux Sainte-Amaranthe, comme pour les éloigner de la pensée de son mari, elle s'inquiétait souvent de leur sort, il semblait qu'elle se raccrochât mystérieusement aux quelques mois passés à Sucy, si proches encore, ainsi qu'à une halte de bonheur et de calme, longtemps inespérée et qui demeurait l'unique souvenir heureux de sa vie.

Jourdan tentait d'obtenir des indications sur les prisonniers. Il put savoir, par Mme de Bordeaux qui les avait vus à Pélagie, qu'ils témoignaient, derrière les grilles, d'une résignation fière. Il s'adressa de nouveau à Collinet mais le comédien paraissait de moins en moins enclin à suivre l'affaire dans les bureaux, et, connaissant le caractère opportuniste de son ami, il tirait de cette attitude un dur présage.

Le matin du jugement, demeuré longtemps au chevet d'Elisabeth, il ne put se rendre à la salle de la Liberté et ce fut Collinet qui, pris de pitié, s'en fut lui donner en hâte la nouvelle: Fouquier-Tinville avait accusé la ci-

toyenne Sainte-Amaranthe, tenancière d'un coupe-gorge au Palais-Royal, d'avoir préparé de connivence avec Danton et Lacroix un soulèvement des prisons. Un verdict inexorable s'imposait dès lors et non seulement Mme de Sainte-Amaranthe, mais sa fille et son gendre avaient été condamnés à mort. L'arrêt devenait immédiatement exécutoire et les victimes devaient revêtir la chemise rouge des parricides.

Malgré les douces supplications d'Elisabeth, Jourdan résolut d'aller dans la foule leur jeter un invisible adieu.

— Je veux les revoir, dit-il.

Il arriva Faubourg Antoine quelques moments avant le passage des charrettes. Une foule houleuse se pressait déjà devant les maisons. Aux croisées, des femmes s'accoudaient, parées et belles, et d'en bas des jeunes gens les regardaient en ricanant. La chaude et frémissante journée de Prairial baignait toute la ville d'une fête dorée.

— Citoyen, un insigne?

Un homme roux, barbu, en carmagnole tigrée de taches, lui tendait une minuscule guillotine, un bijou de cuivre destiné à orner la boutonnière. Jourdan, devant l'affreuse image, tourna le dos sans répondre.

— Calotin! glapit le vendeur.

Mais le mot se perdit dans une longue rumeur qui montait de l'angle de la rue, grandissait, lugubre, comme un vent grondant avant l'orage. Et tout à coup Jourdan aperçut, au-dessus des têtes, une haie de gendarmes caracolant et derrière eux de vagues spectres pourpres, d'immobiles groupes couleur de flamme et de sang.

Le cortège approchait lentement dans une pompe théâtrale et sordide. Huit voitures charriaient une cinquantaine de condamnés. Les fouets claquaient, les chevaux tiraient à plein collier et, sur le passage des agonisants, des mères élevaient leurs enfants à bout de bras, pour qu'ils ne perdissent pas un détail du hideux spectacle.

Jourdan, toutefois, crut sentir que l'enthousiasme, moindre cette fois, se mêlait de quelque nervosité. Les charrettes commençaient de défiler devant lui, lourdes,

grinçantes, avec leur mascarade affreuse de malheureux drapés, parricides dérisoires, dans des suaires rouges. Le silence se faisait, mais un silence d'inquiétude et de réprobation. Jourdan cherchait les Sainte-Amaranthe, d'un regard avide, parmi les personnages de cette comédie de la mort.

Soudain il les vit, debout et liés, prêts pour le supplice, et son cœur chavira. La tête inclinée, le malheureux Louis, qui allait mourir à dix-sept ans pour avoir voulu soulever les prisons de la République, s'imposait une impassibilité d'homme. Mme de Sainte-Amaranthe, livide, égarée, s'appuyait sur sa fille. Mais Emilie resplendissait sous l'infâme casaque, plus belle, aussi calme que dans le salon du Palais-Royal, blonde, lumineuse dans l'ardente lumière. Près d'elle, Sartines, désinvolte et trapu, songeait.

Puis Jourdan vit une femme âgée vers laquelle assise à ses pieds, une petite servante d'une quinzaine d'années levait de clairs yeux réconfortants. Mais alors l'orage humain qui s'amoncelait dans les âmes éclata. Devant ces adolescents enchaînés, traînés au trépas avant d'avoir vécu, des cris s'élevèrent çà et là: « Grâce! Grâce! Pas d'enfants! » Des hommes se précipitèrent vers les chevaux, les prirent aux rênes, pesèrent sur leurs flancs, des femmes hurlant tendirent les mains. Les charrettes s'enlisèrent dans cette marée de chair. Les condamnés eurent-ils alors une illumination d'espoir? Jourdan lui-même crut que la pitié l'emporterait. Dans cette mêlée soudaine et confuse, il heurta un homme au visage contracté, aux poings serrés.

— Vous!

C'était Elleviou. Le malheureux errait dans la foule, tendu vers cette charrette qui emportait son bonheur, son destin, voulant avec une ivresse sauvage que, du moins, avant l'éternelle séparation, celle qu'il n'avait pu sauver l'aperçût.

— Jourdan! Les misérables!

Les sanglots l'étouffaient. A cette minute, Emilie, du haut de la charrette, promenant son doux regard sur

cette émeute, les arrêta: elle avait reconnu Elleviou. Les deux amants se sourirent pour jamais dans la splendeur du soir et de la mort. Déjà un gros cavalier empanaché, ralliant les gendarmes, agitait son sabre, repoussait du poitrail de son cheval les manifestants surpris. Les fouets vibrèrent, les charrettes repartirent pesamment. Des canonniers qui terminaient le cortège passèrent sous les huées. Elleviou avait disparu.

Une telle opposition éclatait entre cette splendide journée et cette parade sanglante, entre ce printemps qui ne finirait que pour céder la place aux flammes de l'été et ces jeunes gens dont l'unique saison allait s'effacer dans le tombeau, que le cœur se déchirait de révolte et de désespoir. De l'appui des charrettes, au delà des têtes innombrables, ce que pouvaient voir ces adolescents c'était l'ardente coupe de la vie qui leur était arrachée au moment où ils la portaient à leurs lèvres.

Par des rues vides, Jourdan put regagner rapidement la place du Trône-Renversé. Quand l'étendue s'ouvrit devant lui, il pâlit. Au-dessus d'une foule joyeuse, la guillotine haussait ses deux poteaux et son acier suspendu. Une cohue énorme de mégères dépoitraillées, de sectionnaires en bonnets phrygiens, de filles gouailleuses, grouillait, cohue d'où montaient des rires, des appels, des tintements de sonnettes. Au bas de la plate-forme, les aides du bourreau, vêtus de rouge comme leurs victimes, préparaient un demi-cercle de bancs sur lesquels les condamnés devaient s'asseoir en attendant leur tour et qui dessinaient devant la machine un grand vide sinistre. Des chiens rôdaient, anxieux de laper le sang. L'air était doux; la lumière tournait lentement, retirant aux façades, puis aux toits, sa mouvante dorure.

— Limonade! Fruits! Gâteaux de Nanterre!

Les marchands débitaient leurs rafraîchissements, agitaient leurs sonnettes. Des jeunes femmes, en riant, achetaient des cerises. Jourdan se trouvait entre un gaillard dont le bras pressait la taille d'une brune grasse et fraîche et un vieux qui portait sur une boîte à musique un singe velu.

Enfin une clameur monta. Les charrettes parurent, fendant la masse du peuple. Mourir dans cette splendeur de la vie! Fermer les yeux à cette lumière ineffable! Empêtrés dans leur chemise pourpre, les malheureux s'asseyaient, surveillés par les gendarmes. Jourdan regardait les Sainte-Amaranthe. Il revit aussi la petite servante qui aidait sa maîtresse à descendre.

— Limonade! Fruits!

Quelle fraîcheur pour les belles lèvres! Soudain d'affreux hurlements se mêlèrent aux offres des vendeurs. Mme de Sainte-Amaranthe vociférait, suppliant qu'on l'achevât, qu'on ne lui laissât pas voir guillotiner ses enfants, se débattait, Euménide effrayante roulée dans son linceul écarlate à demi déchiré. Les gendarmes la maîtrisaient brutalement.

— Limonade! Fruits! Gâteaux de Nanterre!

Le singe ricanant dansait sur la boîte à musique au dos du vieillard. Le voisin resserra son étreinte à la taille de son amie qui s'abandonnait, des cerises à ses oreilles.

Le bourreau avait sa liste. Impassible, il fit signe. Louis de Sainte-Amaranthe gravit les marches, pâle, mais sans frémir, héroïque. Les applaudissements passèrent en rafales. Quand Jourdan releva les paupières, la tête avait roulé et le corps fléchissait dans le panier. Emilie montait à son tour l'escalier; plus belle sous la honteuse tunique qu'aux jours de bonheur et comme illuminée par le sacrifice, elle tomba sur la planche. Ainsi mourut-elle, dédaigneuse et charmante, pour avoir aimé. Une nouvelle explosion d'allégresse retentit, plus hideuse encore, puis un tumulte éclata: deux aides hissaient sur la plate-forme, tiraient jusqu'à la lunette sa mère, à demi folle, à demi évanouie. Jourdan, prêt à défaillir, regardait, la tête emplie de bourdonnements confus: « Et toi, encore, avec tous ceux que j'ai aimés, tu es tombée dans le sang. Je te croyais, parce que femme, à l'abri du fer, et tu as péri par le fer... » Il se dégagea et, bégayant des mots insensés, il s'en fut à grands pas.

— Limonade! Fruits!

Les clochettes tintaient, les coups sourds se répétaient

à intervalles égaux, les applaudissements saluaient la chute des têtes. La grande ivresse du sang, la saturnale funèbre, saoulaient la foule. Sur la boîte à musique, maintenant, le singe immobile valait mieux que les hommes.

EMMANUEL ET CHRISTIAN AEGERTER.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jacques Nanteuil: *Ferdinand Brunetière*, Librairie Bloud et Gay. — Henri de Régnier: *De Mon Temps*, Mercure de France. — René Martineau: *Léon Bloy et « la Femme pauvre »*, Mercure de France.

Sur un sujet assez ingrat (**Ferdinand Brunetière**), M. Jacques Nanteuil nous apporte un livre presque séduisant. Qu'il en soit loué! Depuis quelque temps, on essaie de remettre Brunetière à la mode. Si cela vous amuse... Brunetière et son destin m'inspirent un enthousiasme fort modéré. Je le regarde comme on regarde une étrangeté, une curiosité, avec un étonnement d'où l'âme intime est absente! Il est question de rendre vie à cette ombre parce que Brunetière peut servir de symbole à un type de critique dont certains regrettent la disparition : le Critique-Dictateur, à verdicts tranchés et provocants! Par malheur, Brunetière contribua lui-même plus que tout autre par l'incertitude de son goût, la qualité douteuse de son jugement, son peu d'entente de la littérature contemporaine, à décrier pour bien longtemps ce type de critique qui aurait sa raison d'être s'il possédait un sens sûr et aigu des valeurs présentes. Il m'est difficile d'entrer en contact avec l'esprit de Brunetière sur aucune question. Qu'il parle de la science, de l'art ou de la religion, j'ai l'impression de brillants tours de passe-passe à l'entour de la science, de l'art ou de la religion. L'application prétendue des méthodes scientifiques au domaine littéraire dans un livre comme l'*Evolution des genres* me laisse une vague stupeur. Et la croisade de Brunetière contre la science qui succéda à sa toquade scientifique me laisse une stupeur d'un autre genre. « De quoi s'agit-il? » disait Foch. J'ai peur que Brunetière, au début et à la fin de sa carrière, n'ait jamais bien su de quoi il s'agissait dans les rapports de la science

et de la vie. Il est vrai que ses adversaires, au moment de la fameuse querelle sur la science, l'emportaient encore sur lui dans l'art de mal poser les questions. Ce fut le vrai combat de nègres dans un tunnel! J'ai du mal à m'entretenir des choses d'art avec un homme qui élimine d'abord du domaine artistique, à titre de péché capital, le mot volupté. Ce que je puis sentir des choses religieuses reste déconcerté lorsque je vois éliminer comme un autre péché mortel le mysticisme de la Religion. La vraie passion de Brunetière s'adressait à la morale et à l'organisation des sociétés. Ce sont choses de grand prix, mais qui, après tout, appartiennent à un ordre qu'il me faut bien dénommer Police, faute d'un mot meilleur. A mon gré, Brunetière est trop démuni d'antennes poétiques, de résonances métaphysiques et d'un sens psychologique insinuant et souple. L'atmosphère d'une œuvre, sa vivante palpitation, ce qu'elle a de plus intime et de plus secret, voilà qui lui échappe assez souvent. M. Jacques Nanteuil fait d'ailleurs apparaître avec charme maints traits de Brunetière qui piquent la curiosité et sont loin d'être déplaisants. Il est bien vrai que ce champion de la Tradition et de l'Ordre était avant tout un indépendant, inclassable et intraitable; il est bien vrai que cet opiniâtre lutteur soutenait d'abord une lutte déchirante contre lui-même; il est bien vrai qu'il y avait en lui du Chevalier errant... Au demeurant, un homme étonnant, déconcertant et qui force l'estime. Pourquoi tant de discrétion de M. Jacques Nanteuil sur la vie cachée de Brunetière? Certaines choses sont connues. Pourquoi faire comme si elles ne l'étaient point? On n'ignore plus l'aventure de cette Mme Bloch aux allures d'impératrice byzantine qui, emportée par la passion effrénée de régner sur un salon littéraire cossu et coté, imagina d'épouser Brunetière pour réaliser ce rêve. Projet de fuite en Belgique et de double divorce! Au dernier moment, défaillance de Brunetière! La belle se vêt en sultane d'une soie blanche brodée d'or, elle s'enveloppe la tête d'une dentelle orientale et se brûle gentiment la cervelle! Qu'en pensa Brunetière? Je ne sais. Il dut profiter de l'occasion pour relire un docte sermon de Bossuet! A quelque chose malheur est bon!

§

Il aura de l'occupation, le curieux qui, un jour ou l'autre, voudra s'interroger sur la complexité de M. Henri de Régnier. Je lui promets des surprises. Il y a loin d'une sensibilité qui, derrière son masque hautain, est peut-être allée jusqu'au fond d'un certain vertige d'horreur et d'âcreté en face des souriantes splendeurs de la vie; il y a loin de cette sensibilité aux grâces libertines et enjouées d'une imagination qui se joue dans tels romans bien connus... Et il y a loin de cette sensibilité de poète et de cette imagination de conteur à un troisième personnage qu'on pourrait nommer un observateur aigu et secrètement sarcastique de toutes les manies de notre pauvre humanité.

De mon temps est un livre où M. Henri de Régnier présente ses souvenirs littéraires et campe avec verve et relief les silhouettes les plus différentes. Rapidement, nerveusement, ils jaillissent de l'ombre, les êtres qu'il évoque. Quelques traits fort expressifs se composent alertement pour rendre une vive présence. Et quelle variété de tons, depuis les phrases somptueuses qui évoquent en magnificence le souvenir d'Anna de Noailles jusqu'aux pages humoristiques et cocasses qui ressuscitent le fantaisiste créateur de l'immortel Ubu!

J'ai fort savouré l'évocation d'une rencontre entre Jean Lorrain, « pomponné et rechampi », et Edmond de Goncourt, aux allures sévères et froides d'un vieil officier des Gardes-françaises. Un dieu burlesque qui machine visiblement une bonne part de la réalité terrestre dut se délecter à l'effet saugrenu de contrastes! Maupassant et Mirbeau se campent l'un et l'autre avec une vigueur brutale. Mirbeau, nous dit M. Henri de Régnier, « vivait dans une continuelle exaspération, dans une sorte de fureur où s'aiguisait sa verve de pamphlétaire et de satiriste. » L'essentiel, c'est d'être ivre, disait à peu près Baudelaire. Mirbeau avait besoin de se griser de colère et d'indignation forcenée. Cela faisait partie de son hygiène. Chacun prend son alcool où il le trouve. Les colériques se le fournissent eux-mêmes. Notre vision du monde n'est pas un produit de notre observation, mais un moyen secret de nous administrer l'alcool qui nous con-

vient. Mirbeau avait besoin de voir rouge et de foncer droit sur quelque objet exécrable. Il percevait le monde selon les besoins de cet instinct tyrannique. On a bien de la sympathie pour cet Elémir Bourges, « retiré très loin de tous dans la solitude de sa vie et de sa pensée ». Depuis des années, j'ai mis ses romans bien en vue parmi mes livres; tous les jours je me propose de les relire à loisir et tous les jours je remets la chose au lendemain. Pourquoi? Je ne sais. J'ai beaucoup aimé les pages qui font revivre Remy de Gourmont au Comité de lecture du *Mercure de France*. Voici la docte et accueillante maison; son personnel : Van Bever, M. Paul Léautaud, M. Alfred Vallette, Louis Dumur. Et voici arriver Remy de Gourmont :

Il est de stature moyenne et de corps épais. Volontiers, il s'enveloppe dans les plis d'une ample houppelande. A travers les verres de son binocle, ses yeux vifs nous regardent. Il nous tend, d'un geste court, une main petite et grasse. Il dépose autour de lui quelque livre ou quelque brochure qu'il vient d'acheter aux bouquinistes du quai, dont il fouille patiemment les boîtes. Il caresse amicalement sa trouvaille. Il enlève son binocle, en essuie les verres, puis il prend l'un ou l'autre des manuscrits qui sont là et l'approche de ses yeux de myope. Celui-là il l'a lu et en donne son avis. Il parle d'une voix hésitante parfois jusqu'au bégaiement, un bégaiement qui s'accentue à la contradiction, car Gourmont est facilement irritable, mais cette irritation se change vite en une moue de dédain ou un sourire d'apaisement.

Notre époque ne cherche pas des penseurs, elle réclame des thaumaturges. Quand le temps des thaumaturges sera passé, le temps de Remy de Gourmont reviendra!

§

Bossuet dessine quelque part avec une intensité hallucinante l'apôtre saint Jean-Baptiste qui, nourri de sauterelles, vêtu de poil de chameau et consumé d'ardeur et de douleur dans l'horrible silence du désert, n'était plus un homme! « C'est une voix », nous dit Bossuet... De Léon Bloy, on dirait volontiers : Ce n'est pas un écrivain, c'est une voix! Une voix qui clama dans le désert et qui trouva les mots qui écorchent et brûlent pour maudire l'époque qui allait s'écrouler dans le sang de la guerre et la boue de l'après-guerre!

M. René Martineau (**Léon Bloy et la « Femme pauvre »**) s'est dévoué au souvenir de Léon Bloy, qu'il dénomme « poète de la souffrance et explorateur de mystérieux abîmes ». Il consacre une part de son livre à montrer en Léon Bloy un disciple de Baudelaire qui poussa les tendances mystiques de son précurseur jusqu'à leur aboutissement logique. Du moins, il s'engagea à fond dans l'une des grandes voies qu'ouvrit Baudelaire, car des esprits différents peuvent aller vers des buts assez variés en partant tous de l'inspiration baudelairienne. Peut-être conviendrait-il de remarquer que si Bloy et Baudelaire participent d'une même tendance mystique, cette tendance commune n'empêche point leur esprits de se ressembler fort peu. M. René Martineau prend plaisir à esquisser les œuvres cardinales où se prolongent les échos de l'œuvre baudelairienne. Il rencontre Villiers de l'Isle-Adam et Huysmans. Il n'a pas l'air de priser fort Huysmans. « *La Cathédrale* est un livre ennuyeux, dit-il. Durtal converti nous impose sérieusement des compilations dont l'émotion est absente. » Il ajoute : « *L'Oblat* est un livre plus pauvre encore que *la Cathédrale;* car il n'est même pas soutenu par l'originalité du style. » Plus louangeur pour *A rebours*, M. Martineau prétend cependant que, seul, Bloy a conservé les deux qualités de Baudelaire, « le mysticisme absolu et la splendeur du style » !

On trouvera une foule de renseignements très curieux sur les personnages réels qui servirent à Léon Bloy de modèles pour la création des personnages de *La Femme pauvre.* Clotilde serait formée en partie de cette émouvante Berthe qui partagea quelque temps la vie de Léon Bloy, et en partie de traits empruntés à Mme Jeanne Léon-Bloy. Marchenoir, ce serait Bloy lui-même! Gacougnol serait le très curieux Zacharie Astruc, singulier type de dilettante aux talents multiples; Zéphirin Delumière serait une caricature de Péladan; Crozant serait le poète Rollinat; Folantin un portrait caustique de Huysmans et Bohémond de l'Ile-de-France Villiers de l'Isle-Adam lui-même!

GABRIEL BRUNET.

LES POEMES

Charles Baudelaire: *Les Fleurs du Mal*, « l'Artisan du Livre ». — Charles Baudelaire: *Œuvres complètes, Petits Poèmes en Prose*, « Société des Belles Lettres ». — Jules Laforgue: *Les Plus Belles Poésies de Jules Laforgue*, « l'Artisan du Livre ». — Henri de Régnier: *Airs pour l'Echo*, Chamontin. — Henri Arbousset: *Le Domaine de l'Aube*, « Editions Betelgeuse ».

La belle édition des **Fleurs du Mal** mise en circulation — à 500 exemplaires seulement — par « l'Artisan du Livre » se distingue par le soin et le goût : format, papier, mise en page, caractères ; abstention de toute mise en œuvre d'apparat, aucun ornement superflu, pureté de cette présentation. Une belle pointe-sèche originale par Edgar Chahine; une copieuse et substantielle préface par André Suarès. Il est devenu courant de réunir aux *Fleurs du Mal*, outre les pièces toujours si sottement condamnées, ce qu'on appelle « les Nouvelles Fleurs du Mal », et un certain nombre de « Pièces Diverses » ajoutées en appendice, sans relation précise avec les poèmes de 1857 ou de 1861. L'ordre dans lequel Assellineau et Banville avaient présenté les poèmes dans l'édition dite définitive de 1868 paraît décidément répudié par leurs derniers successeurs. J'avoue que je le regrette un peu. Ce classement par beaucoup est jugé arbitraire; le nouveau classement ne l'est pas moins. Nous ne connaissons pas les motifs qui ont guidé Asselineau et Banville, c'est vrai. Amis de Baudelaire, ils auraient pu se prévaloir d'indications ou du désir du poète. Ils s'en sont abstenus, on peut leur en savoir gré, mais leur mérite est grand d'avoir tenté de découvrir la place que devait logiquement occuper dans l'ensemble du divin recueil chacun des poèmes nouveaux. Or, chacune des pièces des *Fleurs du Mal*, outre sa valeur propre, est sûrement destinée à renforcer, mise à sa place, la valeur de ses voisines et de l'ensemble. Qu'il y ait eu des erreurs de classement, c'est probable et à peu près évident. N'en est-ce pas une, plus déplorable, d'exclure les pièces composées en dernier lieu par Baudelaire dans le dessein indubitable de souligner, d'amplifier la signification de son œuvre, et de les parquer en dehors, comme, en quelque sorte, indésirables ou superflues, comme tolérées en surplus,

et presque, à considérer l'architecture totale, comme non avenues ?

La préface de M. André Suarès serait un admirable monument de sagacité et de critique baudelairienne s'il n'avait cédé à quelques-unes des manies en honneur de nos jours, surtout à cet absurde besoin, pour louer un homme, de colporter contre ceux qu'on pourrait regarder comme ses émules ou ses rivaux les appréciations, dénuées de tout élément de contrôle, au moyen desquelles on les rabaisse. Pour prouver, par exemple, que Baudelaire avait horreur de tout étalage de sentimentalité, on transcrit cette boutade : « Canaille, dit Baudelaire, qui fait étalage ou mention de son cœur », après avoir pris soin d'écrire : «Victor Hugo parle sans cesse de son cœur... » Je me suis livré à une expérience, au hasard, j'en conviens, et je ne pouvais guère faire autrement. Le volume des *Fleurs du Mal,* précédé de la préface de M. Suarès, s'est ouvert à la page 112, sur *l'Irréparable,* qui contient une fois l'expression : notre cœur, et une fois l'expression : mon cœur. Elle se retrouve au poème suivant, *Causerie* ; « tendre cœur » se lit au *Chant d'Automne.* Je ne tiens pas compte du mot *Cœur* trois fois répété à la fin de *A une Madone,* où il figure objectivement, élément indispensable du poème ; mais il est encore dans *Chanson d'Après-Midi.* Ainsi en dix pages, Baudelaire parle de son cœur au moins cinq fois, et huit fois s'il faut compter, en plus, le *Cœur* de la Madone. Je ne songe pas à lui en faire un reproche ; j'estime seulement que M. Suarès fut bien léger de prétendre, voulant louer Baudelaire, et le répétant, que c'est la canaille qui parle de son cœur.

J'ouvre, d'autre part, un des volumes de Victor Hugo où il « étale » le plus volontiers ses sentiments, le tome II des *Contemplations.* Je l'ouvre aussi à la page 112 (édition Lemerre, 1875) : *Pasteurs et Troupeaux, J'ai cueilli cette fleur..., O strophe du poète..., Les Malheureux* sont les poèmes qui emplissent douze pages consécutives. Ai-je mal scruté ? Je n'y ai découvert le mot *cœur* qu'une seule fois, et encore n'est-ce pas de son cœur, à lui, que parle le poète :

Va mourir sur un cœur, abîme plus profond...

Evidemment cela ne prouve rien ni en faveur d'Hugo, ni

certes contre Baudelaire. Cela ne prouve rien, sinon que M. Suarès a accepté sans contrôle de se faire l'écho d'une malveillance sans fondement où elle s'appuie. D'autres affirmations non moins habituelles et aussi peu vérifiées : avant Baudelaire, à l'exception unique de Shakespeare, aucun poète n'a aimé, n'a compris la musique. Vraiment ? Et ne serait-ce, chez nous, que Ronsard, et que Shelley chez les Anglais ? Quel besoin, pour exalter Baudelaire, de soutenir que la prose de Mallarmé serait illisible... « et, quand on la comprend, on se demande à quoi bon ; tant de contorsions ne cachent à peu près rien. » Cela, fût-il vrai, ne peut, de la part d'un critique consciencieux et sensible, se passer de confirmation, d'analyse, de preuves et, pour le moins, est hors de propos. Mais à M. Suarès ne manque pas la suffisance ni le don de dogmatiser en pontife, même s'il avance des vérités universellement éprouvées et reconnues. Il semble qu'il découvre tout, et que le visage le plus familier de l'Univers n'ait pris naissance que pour autant qu'il le révèle. Et, avec cela, quand il se maîtrise et se contient, une sorte de génie superbe qui lui permet d'écrire les pages vengeresses, définitives, qui sont sa contribution à la biographie de Baudelaire, celle où il fait table rase des absurdités freudiennes dont on a tâché de salir l'affection qu'il portait à sa mère ; celles où il définit l'art de Baudelaire, celle surtout, si haute, si émouvante, où il raconte sa dernière entrevue avec Bourdelle, à qui il relit des vers des *Fleurs du Mal* et qui, le front penché... « pleurait un amer, un déchirant, un doux et docile sanglot. »

Ah! pourquoi faut-il qu'André Suarès ne soit pas toujours ce grand écrivain-là, pourquoi cède-t-il aux exigences d'une mode ou de bienséances momentanément établies ? Pourquoi ne se contente-t-il d'être celui que nous admirerons toujours et qui nous sait profondément émouvoir ?

Remarquables, les éditions savantes qui forment, sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, la collection dite *les Textes Français*. Elle vient d'accueillir, texte établi et présenté par M. Daniel-Rops, les **Petits Poèmes en Prose (Le Spleen de Paris)**. Ce texte, M. Fernand Vandérem s'en est avec raison indigné dans le *Figaro* du 3 février, n'est

pas celui des éditions précédentes ou de l'édition de 1869, corrigée par Baudelaire, par ce motif outrageux que ces textes, retouchés par Baudelaire, vers 1866-1867, l'ont été « à une époque où la maladie le plongeait dans une terrible *léthargie*. Par ailleurs, ils ont été « émasculés », ose aventurer la « prière d'insérer ». Il est évidemment loisible à quiconque de concevoir cette opinion, mais on n'a pas le droit de la donner comme admise ou évidente. Autre exemple de la méthode suivie dans cette publication SAVANTE, la liste des principaux ouvrages à consulter, précédée de cette note :

(M. E. Maynial a donné dans son édition des *Fleurs du Mal*, coll. *Les Textes Français*, une très suffisante bibliographie. Nous la reproduisons ici, mise à jour.)

Or, cette bibliographie ne fait aucune mention — non plus que la liste des Principales Editions — des *Œuvres de Baudelaire*, en deux tomes, texte établi et annoté par Y.-G. Le Dantec, édition de *la Pléiade*, qui est peut-être la plus érudite, la mieux établie, la plus commode dans tous les cas. Par contre, pour compenser d'inimaginables omissions, quel accueil réservé à je ne sais quelles études bassement pathologiques ou à autres tendances mesquines ou ridicules!

Dans **les Plus Belles Poésies de Jules Laforgue,** les qualités de l'édition égalent celles de l'édition des *Fleurs du Mal* par « l'Artisan du Livre ». Le choix est excellemment établi, et fort copieux. Une préface par M. Jean Proix est un modèle de sagesse à la fois très érudite et sensible.

Airs pour l'Echo. « Ces vers, nous enseigne l'auteur, Henri de Régnier, « formant de courts poèmes librement rythmés et rimés, se trouvent dispersés en plusieurs de mes recueils et y portent généralement le titre d'Odelettes. L'idée de les écrire m'avait été suggérée par les *Odelettes* de Théodore de Banville, et je suis revenu à diverses reprises à cette forme dont le lyrisme familier s'était prêtée à l'aimable et souriante fantaisie du poète des *Exilés* et des *Stalactites.* » Mais, observe-t-il encore, la figure qu'il donne à ces petites pièces est moins plastique que musicale, il a adopté pour elles « une versification assez peu rigoureuse et en les lais-

sant se développer sans règles fixes et sans autre souci que de satisfaire l'oreille par des combinaisons syllabiques, particulières à chacune d'elles, et des sonorités qui leur fussent propres ».

Depuis

> Un petit roseau m'a suffi
> Pour faire frémir l'herbe haute

ces trente-neuf *Airs pour l'Echo*, qui ne les répète, ne les aime, ne s'en émeut délicieusement? De les retrouver en ce recueil charmant rapprochés et unis, le printemps, l'automne se sont parés de leurs sonorités fraîches et gracieuses, c'est tout un domaine de charme par où nous emmène à sa suite le grand et le cher poète admiré. Le recueil *Airs pour l'Echo* est un de ses portraits d'âme les plus exquis.

Beaucoup de délicatesse, un tact aisé dans le maniement des images souvent familières, élégantes toujours et précises, la continuité assouplie du rythme, tout cela, par l'art moins profond que séduisant de M. Henri Arbousset épanche dans ses vers **Le Domaine de l'Aube** une atmosphère claire et douce, où l'existence est agréable et facile, émue de joies ingénues et charmantes. M. Henri Arbousset, depuis ses recueils précédents s'est délivré des influences et s'est choisi sa place entre les poètes ; elle est enviable déjà et précieuse.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

J. Malègue : *Augustin ou le Maître est là*, Editions Spes. — Marguerite Yourcenar: *Denier du rêve*, Bernard Grasset. — René Behaine: *La solitude et le silence*, Bernard Grasset. — René Crevel: *Les pieds dans le plat*, Editions du Sagittaire. — Jean Bommart: *U-31*, Lemerre. — Franz Hellens: *Fraîcheur de la mer*, Librairie Gallimard.

Je n'ai reçu que longtemps après sa publication l'ouvrage de M. J. Malègue: **Augustin ou le maître est là,** dont M. Fernand Vandérem, plus favorisé, a tout de suite chanté les louanges. Et c'est la raison pourquoi j'en parle seulement aujourd'hui, malgré ses mérites qui sont grands. Je pourrais, aussi, pour mon excuse, invoquer sa longueur. Il se compose de deux tomes, en effet, le premier de 375 pages, le second de 510... Mais les critiques commencent à prendre l'habitude

de la lecture des romans-fleuves. Ils s'y font, tant bien que mal. Question d'entraînement. Il en va d'eux — de leur cerveau, du moins, — comme de ces valises que l'on croyait pleines, et que l'on parvient toujours à bourrer davantage, en forçant un peu. Mais *Augustin* n'est pas un feuilleton comme *Les Mystères de Paris*. *Augustin* n'est même pas un récit vif et varié comme *Les hommes de bonne volonté,* qu'il ne laisse cependant pas de rappeler, par sa peinture des Normaliens. *Augustin* est l'histoire d'une crise morale ou, plutôt, spirituelle et dont on n'apprécie la force et la finesse que par le moyen d'une attention soutenue. Auvergnat, et fils d'un professeur de lycée, d'âme assez secrète sous une souriante douceur, Augustin fait des études brillantes et devient bientôt un universitaire de qualité. Entre temps, ses études ont ruiné la foi de son enfance. Vous devinez de quelles études il s'agit. Des plus dangereuses qui soient pour un esprit religieux: de l'exégèse des textes sacrés. La rigueur critique que le rationalisme a apportée à l'examen des Evangiles a plus fait contre la Révélation, il est vrai, que toutes les découvertes, je ne dirai pas de la physique, mais de la biologie. C'est à cause d'elle que Paul Souday s'écriait un jour, avec une téméraire assurance, que si Pascal était né après Strauss et Renan, il n'aurait pas entrepris son œuvre apologétique. Augustin a mordu l'authentique fruit de l'arbre de science; et il en est resté empoisonné par le doute. C'est que le fruit auquel l'a conduit le libre examen ne donne pas la certitude, notons-le, impartialement. La raison permet tout aussi bien de nier l'existence de Dieu que de l'affirmer. Elle s'abuse quand elle se flatte de conduire nécessairement à la négation du mystère ou du merveilleux. Sollicités, les textes ne répondent pas plus dans le sens de l'athée que dans celui du croyant. C'est affaire de choix à qui les confronte de dégager d'eux une affirmation pour ou contre la divinité de Jésus. Comme le dit très bien Augustin, rien dans la non-concordance, dans la divergence même des témoignages historiques qui infirme ces témoignages. Au surplus, si les hypothèses des orthodoxes sont arbitraires, les soupçons des rationalistes sont tendancieux... Reste le scepticisme. C'est la position qu'adopte Augustin, en désespoir de cause. Mais elle

ne lui procure qu'une paix relative ou superficielle. Qu'il aime et doive renoncer à son amour parce qu'il est atteint de tuberculose, qu'il voie mourir, après son petit neveu, sa vieille mère, c'est assez pour qu'il se dépouille de son indifférence d'emprunt. Un ancien condisciple, devenu jésuite, le ramène ensuite aisément à Dieu. Il était à l'intersection de deux routes. Il a préféré celle où l'entraînait son cœur. La grâce?... Bien sûr. Et le roman de M. Malègue ne convaincra que les convaincus. Les positivistes, en le lisant, ne seront nullement ébranlés par son plaidoyer, si intelligent qu'il soit, en faveur de la religion chrétienne. L'évidence qui emporterait l'incrédulité n'existe pas; et, en bonne logique, ne doit pas exister. Quel mérite y aurait-il à croire si l'on ne pouvait faire autrement? Point de libre-arbitre possible sans l'initiative qu'implique l'acceptation ou le refus de Dieu. La foi est chose intérieure ou subjective. Augustin, le jour qu'il fait passer à la délicieuse Mlle de Préfailles son examen, le constate justement: « Comme il n'y a de conscience que pour l'observateur conscient, il n'y a de sainteté qu'aux yeux du croyant. » M. Malègue, on s'en doute, n'ignore rien de l'expérience religieuse. Il est érudit et d'une scrupuleuse honnêteté intellectuelle. Mais il est, aussi, artiste. D'un cours lent, parfois ensablé, son récit se déroule dans un paysage admirable. Paysage non seulement moral, mais physique, de nature à enchanter à la fois les réalistes qui y trouveront les détails les plus expressifs, et les méditatifs qui s'y délecteront de très subtiles analyses. Ses peintures de l'Auvergne sont d'une couleur admirable, et ses réactions devant l'affreux drame de la mort, la beauté de la vierge ou la grâce animale de l'enfance révèlent une sensibilité rare. Il est bon psychologue, enfin; bon observateur des hommes, si l'on préfère parler plus simplement. Je le rapprochais, plus haut, de M. Jules Romains. Il n'a pas son ampleur, encore un coup. Ni son autorité. Mais avec quel tact, en revanche, il dessine, à côté de ses portraits un peu conventionnellement brossés de gens du monde, un Monsieur et surtout une Madame Desgrès des Sablons! Quelle sûreté dans le choix des détails significatifs — où il fait entrer juste ce qu'il faut d'ironie pour montrer qu'il n'est pas dupe, tout en admirant dans « les

bonnes manières » une des plus jolies réussites de la civilisation. *Augustin* est un livre complet.

Une suite d'images illustrant, de façon tantôt lyrique, tantôt naturaliste et même populiste, le thème de la vanité de vivre, voilà ce que nous donne Mme Marguerite Yourcenar avec **Denier du rêve.** Des figures passent dans son récit — comme autant de pierres qu'on enfilerait les unes après les autres pour composer un collier — sans autre lien entre elles que ce fil invisible. Une fille à la veille de mourir d'une tumeur maligne; un marchand de parfums, de pâtes et d'accessoires de toilette dont la femme est jalouse; une révolutionnaire exaltée qui rate le Duce qu'elle voulait tuer (car nous sommes en Italie); une épouse ardente qui a quitté son mari et qui va au cinéma, Narcisse de ce blanc miroir, l'écran, s'adorer dans la star qu'elle est devenue; une vieille bouquetière dont la mort a fauché toutes les tendresses comme les fleurs d'un jardin, et qui n'a plus de passion que l'avarice; un peintre païen, torturé par le démon de l'art et l'angine de poitrine... Mais il y a, dans le fond de la scène, cette fontaine à Rome, où la légende veut que ceux qui s'en vont, viennent, le dernier soir, jeter une pièce de monnaie dans l'eau... Le peintre y laisse tomber une pièce de dix lires. Un ivrogne la repêchera. Belle occasion de s'enivrer! « Au septième verre, ses yeux se fermaient comme si la nuit, malgré tout, était plus belle que le spectacle d'une auberge; le point d'appui du mur manqua au dossier de sa chaise; il roula sous la table sans s'apercevoir qu'il tombait, et il fut heureux comme un mort. » Cela a beau se passer dans la Ville Eternelle, on songe à la parabole des aveugles de Breughel. Esprit lucide et désespéré, l'auteur de *Denier du rêve,* que la fatalité antique a nourrie de son lait noir, témoigne de bien beaux dons. Et d'abord, elle écrit dans un français assez ferme et assez sain pour pouvoir s'accommoder de toutes les audaces, surtout d'images. Son surréalisme a des allures classiques. Il n'est pas toujours heureux: « L'ouvreuse [dans une salle de cinéma] son œil rouge à la main... » (un œil éclairant, alors, comme celui des poissons des profondeurs sous-marines); mais, le plus souvent, il lui permet de réussir d'étonnants raccourcis: « Même si elle survivait à

l'opération, elle n'avait plus que six jours à vivre. Le médecin venait de lui dire qu'il faudrait lui enlever un sein; les gorges mutilées ne plaisent aux hommes que sur les statues de marbre, au musée du Vatican. » Observateur remarquable, ensuite, Mme Yourcenar a de la profondeur dans la pensée; de l'accent, surtout. Elle n'est sans doute pas une romancière, à proprement parler; et rien, techniquement parlant, n'était plus ingrat que le mode de composition qu'elle a choisi, et qui l'a obligée de faire, à chacun des chapitres de son livre, une espèce de biographie de ses personnages. Mais son originalité s'impose.

M. René Béhaine, qui n'est pas Sénonais, comme je me le suis laissé dire, et qui n'a pas entrepris dans son « Histoire d'une société » la peinture de sa famille, mais plus largement — à ce qu'il veut bien m'assurer — celle de la bourgeoisie tout entière, au début du siècle, vient d'achever avec **La solitude et le silence,** le neuvième et le meilleur volume de son œuvre cyclique. Ce volume est, d'ailleurs, l'explication, sinon la justification, de cette œuvre elle-même. « Dans la solitude et le silence », durant les heures de méditation qu'il a le bonheur de soustraire aux exigences de la vie (rappelons-nous l'aristocratique parole de Baudelaire: « C'est par le loisir que j'ai en partie grandi »), Michel Varambaud, le héros et, aussi, le double de M. Béhaine, conçoit d'écrire, écrit. « Faite par l'homme en vue des autres hommes et destinée à lui survivre, dit-il, l'œuvre, en dépassant l'instant présent, échappe pour une part à l'intérêt personnel immédiat... » Elle trahit chez l'auteur « le besoin si souvent ignoré de lui-même qu'il a de rompre le cercle étroit de ses limites ». Point de roman purement objectif, donc, pour M. Béhaine. Sans doute faut-il qu'un romancier sache se ménager le plus d'ouvertures possible sur la réalité; mais il ne saurait se dispenser d'intervenir dans son œuvre. Et M. Béhaine ne se prive pas d'être partout présent dans la sienne. La valeur — mettons historique — du jugement qu'il porte sur son temps s'en trouve affectée, diminuée peut-être même à nos yeux. Mais l'intérêt que sa personnalité nous inspire s'en accroît d'autant. Cette personnalité, qui force le respect, est évidemment celle d'un misanthrope ou d'un pessimiste. Le

monde n'est pas conforme à l'idéal de Michel, et l'on ne voit pas qu'aucune organisation sociale puisse jamais le satisfaire pleinement. Il se refuse à se soumettre à toutes les exigences des conservateurs (il est antimilitariste et anticlérical); mais l'horreur de la démocratie a fait de lui un royaliste... Partout, il se heurte à la bêtise ou à la méchanceté humaines. Le drame de la création littéraire se double, chez lui, d'un drame spirituel ou plutôt moral (mêlé de comédie ou de satire) et qui est traité avec la sincérité la plus émouvante. Il s'en dégage cette vérité que nous ne remportons jamais d'autre victoire que sur nous-mêmes.

Il n'y a pas de sujet dans **Les pieds dans le plat,** par M. René Crevel. Pêle-mêle, autour d'une réunion de gens très chics, donc ultra-pourris (une lady, un grand journaliste parisien, une grande dame du Vienne d'avant-guerre, etc...), des anecdotes salaces, des discussions politiques ou sociales, des intrigues, moitié d'ambition, moitié d'érotisme; un décaméron débraillé et braillard, brouillé de bile, fiévreux, truffé d'outrances, d'une rage de damné aspirant au Paradis soviétique...

U-31, par M. Jean Bommart, conte l'aventure d'un sous-marin, de trois sous-marins allemands, plutôt, qui n'eurent pas de chance, parce qu'ils partirent de Wilhelmshafen en croisière le vendredi 13 janvier 1915. Aucune notation à retenir; un reportage moyen. Quelques nouvelles complètent le livre. La dernière reprend le récit du rescapé de Verdun donné dans un précédent ouvrage, *Le revenant.*

Des contes, toujours à éclairage indirect, composent **Fraîcheur de la mer,** par M. Franz Hellens. On pense aux soirs de novembre, dans ces ports du nord où la brume déforme jusqu'au cauchemar les passants. Le style et l'allure (si on les laissait aller) seraient d'un réalisme musclé, pesant même. On les mène où ils ne devraient pas aller. L'effort pour les y obliger peine le lecteur et, insuffisamment réussi, ne lui donne pas à admirer la difficulté vaincue.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Zaïre, tragédie en cinq actes de Voltaire; *La Double Inconstance,* comédie en trois actes de Marivaux. A la Comédie-Française.

En une petite semaine, la Comédie-Française vient de représenter deux ouvrages qui furent en leur nouveauté assez proches contemporains, puisque leurs premières furent séparées par moins de dix ans. La *Double Inconstance* est en effet de 1723, quand Marivaux avait trente-cinq ans, et *Zaïre* de 1732, quand Voltaire en avait trente-huit. Au moment qu'ils produisaient les ouvrages qui nous occupent, ces deux auteurs avaient donc chacun, à quelque chose près, l'âge même où en 1721 était mort le plus grand poète, sinon le seul poète du dix-huitième siècle, c'est Watteau que je veux dire, et l'on peut remarquer en passant que la réputation de Marivaux, comme celle de Voltaire, serait bien éloignée d'être ce qu'elle est aujourd'hui s'ils étaient, eux aussi, morts tellement jeunes: ils n'avaient pas les moyens de le faire.

Cette période qui va de la *Double Inconstance* à *Zaïre* est peut-être un des heureux moments de l'histoire. La Régence vient de prendre fin; la politique française se trouve dirigée par un vieillard résolument pacifiste, et d'autre part l'homme funeste dont l'égoïsme mettra le feu à l'Europe est encore en lisières: Frédéric II, qui ne sera roi qu'en 1740, se marie l'année même de *Zaïre,* en 1732. Au moment de la *Double Inconstance,* ce n'était qu'un méchant enfant qui mécontentait son père, et c'est dans l'intervalle qu'il commit quelques-unes de ses plus vilaines diableries, comme celle qui, en 1730, amena la décapitation sous ses yeux de son ami Katte, coupable d'avoir ourdi avec lui une sorte d'évasion, qui devait le soustraire aux mauvais traitements paternels.

Il y aurait eu là pour Voltaire matière à une assez bonne tragi-comédie. Il lui convint mieux de composer **Zaïre.** Tout lui était bon pour montrer son intelligence et sa malice. Personne n'était moins que lui fait pour être poète tragique, mais comme il s'était cependant mis en tête d'écrire des tragédies, il remporta par leur moyen autant de succès que quiconque. On voyait qu'il se mettait avec application à

l'école de Racine et il arrivait à écrire des vers qui ressemblaient assez bien aux siens. Et *Zaïre*, où il voulut sans doute être plus racinien que nulle part ailleurs, connut une grande réussite. L'actrice qui créa le rôle de cette cadette de Monime et d'Atalide fut pour beaucoup dans le succès de la tragédie. Du moins Voltaire le prétendit-il alors dans l'épître qu'il lui adressa après la première.

Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes
Ta voix touchante et tes sons enchanteurs
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta seule vue adoucit les censeurs.

C'était Mlle Gaussin, c'est-à-dire une de nos vieilles connaissances. C'est à elle en effet que Stendhal attribue le mot fameux sur ce qui fait tant de plaisir aux hommes et qui coûte si peu aux femmes (1), ce qui est bien dans la tradition des actrices qui interprètent les plus chastes princesses de tragédie. C'est elle aussi que Crébillon fils faillit épouser. La chose alla si loin qu'il quitta Fontainebleau, où il se trouvait alors avec elle, pour aller faire dresser à Paris leur contrat de mariage. Mais pendant qu'il se trouvait absent de la sorte, elle mit la main sur un riche amant et elle décida froidement qu'ayant un amant, elle n'avait plus besoin de mari. Je ne sais comment Crébillon prit la chose. Ce ne dut pas être au tragique. Il ne cita sûrement point Zaïre: *Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur*. Il dut persifler, le cher garçon, à qui je suis si reconnaissant parce qu'il m'introduisit dans un petit canton de ce XVIIIe siècle dont il parcourut un bon bout. Il y eut à faire à peu près à tout le monde et, pour nous en tenir aux personnages qui font la matière de cette chronique, il eut maille à partir avec Marivaux. Il l'avait traité dans l'*Ecumoire* avec une extrême irrévérence. C'est ainsi que se comportent la plupart des débutants envers les écrivains qui ont vingt ans de plus qu'eux, comme c'était le cas. Marivaux se comporta alors avec une bienveillance qui ne manquait point de sérénité. Je ne serais pas étonné qu'il ait été dans la vie à peu près ce que ses auditeurs superficiels imaginent qu'il fut d'après un examen conventionnel

(1) *Filosofia Nova*, t. II, p. 371, édit. Le Divan.

de ses comédies. On lui reconnaît habituellement de la malice, de l'indulgence et de la bonté. Je n'y vois pas grand'chose de semblable quant à moi; sous des dehors d'une grâce apprêtée, ses pièces me semblent toujours dissimuler, elles aussi, des secrets pleins d'horreur. Je n'en ai point relu ces jours-ci, mais j'ai le souvenir fort net de quatre d'entre elles, et aucune ne fait exception à cette règle. Voici, par exemple, un aventurier ruiné qui s'introduit chez une riche veuve et qui la séduit en lui faisant de fausses confidences, c'est-à-dire en lui racontant des mensonges. Trouvez-vous que cela soit d'une grande élégance morale? Mais Marivaux est là tout entier qui donne ce titre galant, romanesque et gracieux, à ce qui pourrait s'appeler plus exactement: « Mensonges et Escroquerie », ou bien: « L'Art de rouler les femmes ».

L'*Epreuve* est encore plus rude. Un homme soi-disant bien élevé, afin de vérifier s'il est aimé pour lui-même, inflige à la jeune fille à qui il s'intéresse de tels affronts et la traite si cruellement qu'au bout du compte on ne s'explique point qu'elle consente encore à le regarder en face.

La **Double Inconstance,** qu'on vient de nous donner, est affreuse aussi sous des apparences délicates. Comme toujours, le titre, par sa grâce, est le premier moyen dont use l'auteur pour atténuer le fond de sa pensée. Inconstance, non pas, c'est abandon qu'il faudrait dire, ou lâchage. Deux amants qui s'aimaient cessent de s'aimer. Et pourquoi? Pense-t-on que ce soit par le jeu naturel de leurs sentiments? Non point, mais parce que des gens qui y sont intéressés détruisent l'amour dans leur cœur, avec préméditation et de façon concertée. Ils le font avec une rigueur, une dureté et une application qui déconcertent et qui ne sont point belles.

Quant au *Jeu de l'Amour et du Hasard,* ce chef-d'œuvre d'arrangement nuancé, je n'y voyais pas de mal quand une jeune personne, qui l'a récemment étudié de près, me souffla que, s'il pouvait s'admettre qu'un jeune homme se déguisât en valet pour observer une jeune fille, il était beaucoup moins tolérable qu'il mît en rapport cette jeune fille avec un valet déguisé en maître. C'est un dessein qui manque de grâce. Je dus en convenir. Ah! non, certes! Marivaux n'est pas du tout conforme à l'idée qu'on s'en fait d'habitude.

Mais, par contre, Voltaire est bien tel qu'on se l'imagine. Comme il est ressemblant! Ressemblant à lui-même, veux-je dire, et voltairien comme pas un, si je puis ainsi m'exprimer.

Il est gonflé d'un besoin de faire du nouveau, qui éclate en toute occasion et qu'il ne sait pas éviter de souligner tout le premier. Il dédie *Zaïre* tout simplement à un commerçant anglais, tandis que l'usage est de ne rendre hommage qu'à la grandeur (hommage qui est généralement rémunérateur). Il croit être le premier à se comporter de la sorte. En tous cas, il est le premier qui ait fait paraître des Français sur la scène tragique. Il ne veut pas qu'on l'oublie et, s'il ouvre par là le chemin à Casimir Delavigne, à Henri de Bornier, à Alexandre Parodi et à quelques autres, il ne peut assurément pas s'en douter. Quelle satisfaction intime n'éprouve-t-il point par ailleurs : peindre un musulman qui fait preuve d'un aussi beau caractère et d'autant de magnanimité qu'un chrétien.

Chrétien, je suis content de ton noble courage.
Mais ton orgueil, ici, se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?

Il ne se tient pas de joie, dans son scepticisme, de faire une pareille peinture, qui est, à l'heure où il écrit, capable de choquer jusqu'au bouleversement un si grand nombre de spectateurs. Quelle largeur d'esprit n'a-t-il point et comme il se plaît à la montrer! Il est vrai qu'il y faut peut-être encore quelque courage. Il n'en manque pas, mais il a plus d'adresse encore; en toutes choses d'ailleurs. Prosateur né, il écrit inlassablement en vers. Ni poète, ni lyrique, il s'étudie à la diction parfaite de Racine et parvient quelquefois à en approcher:

Cher amant! ce matin l'aurais-je pu prévoir
Que je dusse aujourd'hui regretter de te voir,
Moi qui de tant de feux justement possédée
N'avais d'autre bonheur...

Assez peu chrétien, il réussit à faire une tragédie chrétienne que l'on a jouée, chose incroyable, fort souvent à la place de *Polyeucte*, et il nous parle de la sensibilité de son cœur, à laquelle pour la première fois il a osé s'abandonner, comme si vraiment la sensibilité était son fort.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

François Arouet: *La fin d'une parade philosophique: le Bergsonisme.* Les Revues, 1929. — Jacques Maritain: *La philosophie bergsonienne, Etudes critiques.* Libr. Valois, 1930. — V. Jankelevitch: *Bergson,* Alcan, 1931. — André Metz: *Bergson et le bergsonisme.* Vrin, 1933. — Emile Rideau: *Les rapports de la matière et de l'esprit dans le bergsonisme; — Le Dieu de Bergson.* Alcan, 1932. — Roger-E. Lacombe : *La psychologie bergsonienne; étude critique. Ibid.* 1933.

Six auteurs, sept ouvrages sur Bergson. Du premier, **La fin d'une parade philosophique,** nous ne saurions porter que ce jugement: appréciation haineuse, parti pris de dénigrement. Le philosophe, paraît-il, est un fantoche entre les mains de la bourgeoisie. Quoi de plus rococo que ce débile spiritualisme, opposé désespérément au marxisme, qui est vrai à raison de 100 pour 100? Nous n'avons pas à rendre compte ici de la façon dont, sous l'angle des réunions politiques, on aperçoit les philosophies.

L'ouvrage de **Maritain** n'est pas une nouveauté: il date de vingt ans. Mais cette seconde édition renferme une importante préface. L'auteur y montre que la tâche la plus ardue est celle du philosophe chrétien: certes, elle « humilie la philosophie devant la sagesse des saints » (LXXXVI), mais comme elle procède d'un esprit enté en l'Esprit, elle ne saurait faire bon marché de l'intelligibilité. Aussi, le doctrinaire catholique a-t-il voulu défendre l'intelligence contre l'influence, jugée néfaste, du bergsonisme anti-intellectualiste. De l'intuition, certes, il en faut et il y en a, mais, à part la sensible, une intellectuelle, et non pas une intuition orientée à l'opposé de l'intelligence. Sans essences, sans concepts « vrais » dégagés par cette « abstraction » que Kant « n'a jamais comprise » (XLII), pas de salut. — Ici, J. Maritain s'est intéressé à un exposé dans lequel nous montrions que la pensée de l'Inde se passe d'idées et de concepts; il en a conclu que pour autant l'Inde restait au-dessous de la « philosophie » — un peu comme Bergson, qui ne consent pas, paraît-il, à devenir métaphysicien (LXVII). Mais deux réserves s'imposent: il y a eu de grands réalismes indiens; et quand les idéalistes ont conçu de puissants systèmes, par une sorte d'art spirituel émanant de quelque « devenir auto-créateur »

(LXIV), ils ont recouru à cette objectivité particulière qui se cherche du côté non de l'objet connu, mais de l'auto-limitation (LXVI) (*pramâna* ou orthopraxie). On ne prouve pas que les concepts à la façon thomiste soient les seuls critères valides pour des initiatives intellectuelles en quête de vérité.

V. Jankelevitch n'a voulu ni réfuter, ni dépasser le bergsonisme, mais y conformer sa propre pensée. La réussite est complète, la glose exacte et fidèle. Le lecteur d'aujourd'hui regrette seulement que cet excellent commentaire ait paru avant *Les deux sources*, et que par conséquent la place de ce dernier des ouvrages bergsoniens dans l'œuvre entière ne puisse être indiquée avec cette lucidité fidèle qui honore le disciple. Celui-ci se réjouit de constater que la gradation des problèmes coïncide avec la succession des œuvres; il montre de la façon la plus heureuse l'unité de l'inspiration à travers ses expressions le long de la glorieuse carrière. Il fait même davantage, montrant, chaque fois qu'il y a lieu, que le meilleur continuateur du maître est Ed. Le Roy, et signalant aussi, parmi de nombreux penseurs contemporains, ce qu'on pourrait appeler les harmoniques de la pensée bergsonienne.

Le dessein de M. **André Metz** a été d'exposer le bergsonisme, et de lui rendre le tribut d'hommage qui lui revient de droit; mais il fut aussi de signaler ce qui lui paraissait peu « scientifique » dans la conception de l'illustre philosophe. Sa critique n'a pas l'acerbe vivacité des objections qu'a naguère accumulées Julien Benda; elle invoque, aussi souvent qu'elle le peut, l'autorité de l'épistémologiste dont l'auteur de cet ouvrage s'est fait le disciple, Emile Meyerson. Certes, l'affirmation d'une mémoire purement spirituelle, d'une liberté qui, vue du dehors, s'avère nécessité, d'une évolution créatrice: voilà un triple paradoxe, bien plus qu'un triple truisme, au jugement de la « science ». Comme physicien, A. Metz s'accorde avec Marcel Boll pour dénoncer l'arbitraire vanité de la métaphysique, fût-elle traitée avec une prodigieuse virtuosité, même avec une profondeur qui commande l'admiration. Au spectateur impartial de tels débats sont pénibles. Il faut vouloir la science, mais quelle déchéance s'ensuivrait pour la dignité de l'esprit, quel mépris de la science même, si le droit était, par principe, contesté

aux anticipations hasardeuses, aux libres hypothèses du génie! Les « *eruditi minores* », les primaires de la science — M. Metz n'en disconviendra pas — font autrement de tort à l'esprit scientifique bien compris, que les exceptionnels « coups de sonde » lancés dans l'absolu par les métaphysiciens de première grandeur.

L'attitude du P. **Emile Rideau** à l'égard du bergsonisme exclut aussi bien celle de Maritain que celle de M. A. Metz. Il s'agit non pas de montrer les limitations — religieuses ou scientifiques — de la métaphysique bergsonienne, mais de donner à cette métaphysique une unification dialectique. Effort que n'aurait jamais tenté de fournir le fidèle disciple Jankelevitch, par respect pour l'œuvre originale. Mais ici l'auteur veut que les coups de sonde, nécessairement discontinus, jetés dans le mystère du réel par Bergson, puissent être dépassés, harmonisés, conciliés en un exposé doctrinal pleinement homogène. Il s'agit donc d'effacer du système ce qu'il garde des étapes successives de sa formation; mieux encore, il s'agit de présenter en système ce que Bergson n'a jamais offert comme tel. La doctrine y perdra en « empirisme », mais, espère-t-on, y gagnera en rationalité. Un même élan de pensées, ou, si l'on préfère, un même essor de vie, se manifestera dans sa totalité. On reconnaît là le souci scolastique, appliqué à l'assimilation d'une pensée cependant plus intuitive que discursive. Cet effort de la réflexion catholique méritait d'être tenté; il l'a été avec une certaine virtuosité. Mais il excède singulièrement les prétentions du maître, dont la principale séduction est son immense talent à rejoindre, ici et là, sans dogmatisme, le tuf même de l'expérience directe.

Dans *Le Dieu de Bergson*, le P. Rideau recherche « ce qui manque à cette mystique de la Terre pour avoir valeur chrétienne ». L'*Essai, Matière et Mémoire*, l'*Evolution créatrice* ont été portés au catalogue de l'*Index* le 1er juin 1914. Ici encore, le penseur catholique veut accorder le philosophe avec la vérité en rendant systématiques ses intuitions: on entreprend « une enquête spirituelle prudente » (?) — c'est nous qui, malgré notre estime pour ce travail, posons le point d'interrogation — « qui cherche dans un *système* » — c'est

nous qui soulignons — « le point où la pensée s'est arrêtée et repliée sur elle-même au lieu d'embrasser toute la vérité » (p. 7).

Il nous reste à situer dans cette exégèse *La psychologie bergsonienne* de **Roger-E. Lacombe.** Cet auteur fait, du biais de la psychologie, et avec plus d'ampleur, une critique du bergsonisme comparable à celle qu'a entreprise A. Metz au point de vue de la science. Ici le dessein est de laisser tomber la métaphysique, et de retenir les enrichissements que la psychologie doit à Bergson, en tant qu'ils seront confirmés par ailleurs et qu'ils ne se réduiront pas à des inductions tirées de la métaphysique bergsonienne. Le maître ne pourrait que protester contre ce projet: c'est dans la psychologie que sa métaphysique se fonde, et les deux points de vue sont inséparables, tant qu'on demeure fidèle à l'attitude originale. De tant de séduisantes observations sur la donnée psychologique, si l'on ne conserve que ce que n'importe qui acceptera, en répudiant l'intuition profonde qui fut l'allure simple, ingénue, constante du philosophe, il ne restera que des faits fragmentaires, dépourvus de la signification dans laquelle ils étaient présentés. Toutes les lueurs de génie qui avaient été projetées sur l'expérience intime vont se trouver l'une après l'autre éteintes. Etait-il nécessaire de composer une étude consciencieuse et diligente pour avérer ce résultat, trop facile à prévoir? Certes, il est légitime de critiquer, au nom des faits, un système. Mais, encore une fois, la force de l'attitude bergsonienne était de risquer une sorte de connaissance qui fût une appréhension non systématique de la réalité. Il faudrait donc établir que les données immédiates bergsoniennes sont viciées par des préjugés métaphysiques. On ne le ferait qu'en se plaçant mieux que le philosophe lui-même à son propre point de vue; or, on ne l'essaie qu'à des points de vue différents du sien. Une aussi puissante entreprise d'intuition n'est guère plus justiciable de la critique — ne craignons pas de l'affirmer — que l'inspiration d'un Dante ou d'un Michel-Ange. Les pensées les plus fortes ne craignent guère le témoignage limitatif des faits, car elles créent des *faits originaux.*

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Biotypologie: Bulletin de la Société de Biotypologie. — J. M. Laky et H. Laugier: *le Travail humain*, Revue trimestrielle, Conservatoire des Arts et Métiers. — Henri Mangin-Balthazard: *Valeur clinique des ongles;* Préface du docteur Léon Mac-Auliffe; la Renaissance moderne.

On parle beaucoup en ce moment, dans les milieux scientifiques et extrascientifiques, de la **Biotypologie.** M. Laugier, professeur à la Sorbonne et au Conservatoire des Arts et Métiers, a communiqué à l'Académie des Sciences les premiers résultats de cette nouvelle science dans des notes qui ont été présentées par son maître Lapicque.

Une *Société de Biotypologie* a été constituée le 8 juillet 1932; dans le premier numéro du Bulletin de cette Société, H. Laugier, Ed. Toulouse et D. Weinberg ont indiqué les rapports de la Biotypologie et de l'Orientation professionnelle. « Il faut tâcher de réaliser un examen complet de l'enfant, portant sur tous les aspects de sa personnalité, physiologique, psychologique, pathologique et psychiatrique, un examen total à base biologique... » Mc. Auliffe a été chargé de l'examen anthropométrique; Champy, de l'examen sexologique; Delaville, de l'examen chimique; Laugier, de l'examen physiologique; Piéron, de l'examen psychologique; docteur Weismann-Netter, de l'examen médical; docteur Heuyer, de l'examen psychiatrique. Pour chaque élève des Ecoles primaires, une fiche biotypologique sera établie.

§

Le Travail humain pourrait porter en sous-titre: « Connaissance de l'Homme en vue de l'utilisation judicieuse de son activité ». Cette Revue intéressera tous ceux qui se préoccupent des applications de la Biologie à la vie sociale.

Comment a-t-on considéré le travail chez les divers peuples et à travers les âges? Adriano Tilgher a cherché à répondre à cette question dans un livre récent.

Pour les Grecs, le travail était essentiellement un châtiment ou une souffrance. Pour Cicéron, l'agriculture et le commerce en gros sont seuls dignes de l'homme libre. Dans la conception rabbinique, le travail manuel acquiert une certaine di-

gnité. Jésus a négligé plutôt le problème: le travail cependant a ceci de bon, qu'il permet à celui qui n'a pas de fortune de faire la charité. Luther, lui, proclame que travailler est servir Dieu. Le travail est exalté par les philosophes de la Renaissance. Rousseau fait l'éloge du travail qui rapproche l'homme de la nature et lui rend la liberté. « Travaillons sans raisonner, dit Voltaire, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. » Au XIXe siècle, l'idée de travail s'élève dans l'échelle des conceptions philosophiques; l'*Homo Sapiens* est aussi l'*Homo faber*. Les socialistes espèrent que les progrès de la Science conduiront à éliminer progressivement les travaux durs et répugnants.

Parmi les articles originaux publiés par le *Travail humain*, je citerai: Observations sur la sélection des pilotes aviateurs, par Fr.-A. Gemelli; Sur un indice de ténacité au cours du travail statique, par A. Fessard, H. Laugier et S. Nouel; Modifications de la chronaxie au cours de l'entraînement physique, par Cavaciu-Ulmeanu... Une étude sur « la stabilité économique et le *standard of living* », de E. Mayo, professeur de recherches industrielles à l'Université Haward (Boston), envisage, d'une façon pénétrante, « le rôle du comportement mental individuel et de l'hygiène mentale des collectivités sur la stabilité économique, le développement et l'évolution des crises »; on y aperçoit nettement l'intervention du « facteur humain » dans les faits économiques.

§

Le docteur Léon Mac-Auliffe, cité plus haut, préface l'ouvrage de Henri Mangin-Balthazard, **Valeur clinique des ongles.**

On savait qu'au point de vue médical les ongles ont une valeur indicative très grande et méritent que l'on s'arrête longuement sur leur étude.

La croissance des ongles serait soumise en grande partie au système des « sécrétions internes », système endocrinien, hormonal; elle est ralentie, en particulier, dans l'insuffisance thyroïdienne.

A la Société médicale des Hôpitaux, on a discuté récem-

ment au sujet de la pathogénie du « doigt hippocratique », ongle très bombé et en griffe, signe de phtisie ou d'affection chronique du poumon, du cœur, du foie, affection accompagnée de troubles de l'hématose.

La couleur des ongles serait susceptible de fournir des indications précieuses au clinicien.

Le docteur Paul Carton, « chef célèbre de l'Ecole française de Naturisme », dans un travail sur « le diagnostic et la conduite des Tempéraments », attache une grande signification à la présence sur l'ongle de raies blanches transversales ou de points blancs. Ce seraient là les effets d'une déminéralisation par acidification humorale. A la suite de décharges minérales subites (urines claires), l'ongle blanchit à sa base; les nerveux par surmenage présentent fréquemment des ongles striés de blanc; il faut alors surveiller le régime alimentaire.

Que ceux qui ont des ongles cannelés ou rugueux se méfient: c'est signe de maladies graves!

En terminant, l'auteur recommande au lecteur de consulter un certain nombre d'articles dans les répertoires homœopathiques de matière médicale.

L'Homœopathie reviendrait à la mode. Récemment, la doctoresse Duhamel a publié comme thèse de doctorat un véritable plaidoyer en faveur de l'homœopathie, où j'ai eu la surprise d'être cité longuement pour mes travaux sur l'action des infiniment petits chimiques sur les organismes marins. Tant mieux; si les homœopathes s'efforcent de baser leur pratique sur les recherches des laboratoires de Physiologie, ils seront conduits, je l'espère, à abandonner le terrain de l'empirisme.

Mais que pense la Société de Biotypologie, où siègent des savants distingués, de la valeur clinique des ongles? Tout cela est-il réellement sérieux?

GEORGES BOHN.

SCIENCE FINANCIERE

Michel-A. Heilperin: *Monnaie, Crédit et Transfert*, Sirey. — Raymond Patenôtre: *La crise et le drame monétaire*, Gallimard. — Robert Eisler: *La monnaie, cause et remède de la crise économique mondiale*, Librairie Valois.

M. Michel Heilperin, privat-docent à l'Université de Genève, sous le titre **Monnaie, Crédit et Transfert,** a consacré récemment à ces questions toujours à l'ordre du jour un petit livre plein d'intérêt. Il y recherche des solutions pratiques, mais il est amené à examiner la théorie de la monnaie. Sur ce point l'auteur se trouve en désaccord, à la fois, avec la théorie quantitative de M. Fisher et avec la théorie psychologique de M. Aftalion. Il admet une équation quantitative qui met en rapport les uns avec les autres les divers facteurs agissant sur la valeur de la monnaie, mais il ne considère pas cette équation comme l'expression d'une théorie. Une théorie, en effet, a pour objet d'établir des rapports, des relations de cause à effet entre deux groupes de facteurs, d'expliquer certains phénomènes à l'aide de certains autres. La formule quantitative ne reste qu'une formule, c'est-à-dire qu'elle résulte de la nature même des éléments qui y entrent et elle doit nécessairement être vérifiée en position d'équilibre. Il n'y a aucune raison pour considérer tels de ces éléments comme étant variables seulement en fonction des autres. A cet égard, M. Michel Heilperin, qui s'était rallié dans un ouvrage antérieur au point de vue d'Irving Fisher, avoue le considérer maintenant comme indéfendable. Il n'en reste pas moins vrai que si tel ou tel élément de l'équation varie, un changement doit se produire aussi dans tel ou tel autre pour que l'on aboutisse finalement à une position d'équilibre. Ainsi la formule n'indique pas dans quel sens s'établissent les rapports de causalité. Elle donne si l'on veut une explication, puisqu'au fond elle définit la notion de niveau général des prix, mais il est impossible d'en déduire une théorie des variations de ce niveau. M. Michel Heilperin estime qu'il ne peut pas davantage adhérer à une théorie essentiellement psychologique de la monnaie. A son avis, en effet, les éléments psychologiques, bien qu'ils influent sur certaines valeurs entrant dans l'équation, ne sont que partiellement res-

ponsables des variations du niveau des prix. La théorie de la monnaie, d'après notre auteur, pour être satisfaisante, doit tenir compte aussi bien des éléments quantitatifs que des éléments psychologiques et, en ce qui concerne ces derniers, s'efforcer d'en dégager les conséquences économiques et quantitatives. Une grande partie de l'art de manier la monnaie consiste précisément à trouver des moyens matériels de provoquer ou d'arrêter certaines réactions psychologiques dont on veut produire ou éviter les conséquences économiques.

En ce qui concerne la question des changes, l'auteur estime que le point de vue franchement quantitatif et le point de vue franchement psychologique sont l'un et l'autre insuffisants. Il est vrai qu'à chaque moment donné les cours des changes s'établissent sur les marchés libres par le jeu de l'offre et de la demande. Il est vrai également que ce jeu est déterminé dans une mesure souvent très grande, par la psychologie des gens qui achètent ou vendent des devises étrangères en prévision de leur hausse ou de leur baisse futures. Si cependant l'on remonte jusqu'aux causes économiques de l'offre et de la demande des devises, M. Heilperin est d'avis que la théorie des « parités de pouvoir d'achat » de Gustav Cassel fournit une explication très acceptable, sinon tout à fait complète. C'est en effet parce que la monnaie étrangère est douée d'un pouvoir d'achat déterminé qu'on l'achète à un prix donné. Les éléments de la balance des comptes, directement liés au niveau des prix dans les différents pays, sont la balance commerciale proprement dite ainsi que la balance des importations et des exportations dites invisibles. D'autre part, les mouvements de capitaux se produisent en temps normal avec assez de régularité pour ne pas provoquer de perturbations exagérées; ce sont ces mouvements cependant qui peuvent entraîner les décalages les plus considérables entre les cours des changes et les parités des pouvoirs d'achat. Cependant l'auteur croit pouvoir affirmer qu'à la longue une sous-estimation des valeurs étrangères, résultant des mouvements de capitaux, aura pour conséquence des modifications compensatrices dans les autres chapitres de la balance des comptes. La panique, si elle n'est pas justifiée par des raisons assez objectives, s'arrête toujours d'elle-même, car elle se montre tôt ou tard comme mal fondée.

Or la théorie psychologique des changes tient compte surtout des attitudes du moment, elle surestime les éléments purement psychologiques, néglige trop les réactions des situations objectives sur l'état d'âme des hommes qui exécutent les transactions. La théorie purement quantitative, d'autre part, néglige au fond tout ce qui n'est pas mouvement de marchandises ou de services et elle ferme par trop les yeux sur les mouvements des changes résultant des situations momentanées. Dans une période de temps restreinte et lorsqu'il s'agit de situations passagères, MM. Aftalion, Nogaro et autres ont raison; en ce qui concerne une période prolongée et un équilibre durable, M. Heilperin est enclin à donner raison à M. Cassel. Une théorie complète des changes doit, à son point de vue, tenir compte des deux éléments. Mais, en dernière analyse, les produits et les services se vendent contre d'autres produits et services, les engagements financiers se paient au moyen des marchandises. Ce principe a été, de l'avis de notre auteur, trop oublié dans les dernières années. C'est là, à son sens, une des causes de la désorganisation du monde moderne et M. Heilperin en a fait une des idées directrices du volume dont nous venons de parler.

§

M. Raymond Patenôtre, dans son livre **La Crise et le Drame monétaire,** étudie lui aussi la question de la monnaie. A son avis, la réforme monétaire devrait être aussi prompte que possible. Mais elle ne saurait consister dans le périlleux remplacement d'une monnaie à base métallique par une monnaie exclusivement fiduciaire. Celle-ci serait en effet plus exposée et infiniment plus dangereuse. D'autre part, le maintien pur et simple du monométallisme or est, de l'avis de M. Patenôtre la ruine de l'édifice économique. En effet, tandis que la production industrielle s'est accrue de 3 %, la production de l'or n'a augmenté que de 2 % à peine. Aussi les transactions internationales étouffent-elles « sous la camisole de force de la monnaie ». On ne saurait, non plus, déclare M. Patenôtre, porter remède à la crise en essayant de débloquer l'or gelé, ou en s'essayant à diriger la monnaie. L'or se raréfiera. On sera porté à le thésauriser, ce qui le raréfiera davantage. Puisque force est de garder une monnaie métallique et d'augmen-

ter en même temps l'importance de l'encaisse servant à gager cette monnaie, de façon que l'insuffisance de la monnaie ne constitue plus une entrave au développement économique, puisque la réduction de la production mondiale de l'or ne permet pas de réaliser cette augmentation de l'encaisse à l'aide de l'or seul, M. Patenôtre propose de recourir à l'argent comme gage d'appoint de la monnaie fiduciaire. On évitera de la sorte déflation et inflation; mais cette solution, pour être efficace, doit être mondiale.

§

Pour M. Robert Eisler, — **La Monnaie, cause et remède de la crise économique mondiale,** — la crise économique actuelle n'est qu'une crise de l'intelligence des dirigeants de l'économie mondiale. Si nous le voulons, elle peut très bien être la dernière. Le monde capitaliste est certainement bien malade, mais avec un peu de courage, cette paralysie, qui menace l'économie capitaliste d'une mort misérable et honteuse, peut être guérie avant qu'il soit trop tard.

Le problème est le suivant, de l'avis de M. Robert Eisler: Est-il possible d'avoir une circulation monétaire expansible en même temps qu'une unité monétaire de pouvoir d'achat stable? Existe-t-il une solution technique de ce problème ou les deux postulats sont-ils incompatibles? L'auteur est persuadé que le problème peut être résolu. Mais là aussi il faudrait une entente internationale. Il est permis de se demander, dès lors, si nous verrons jamais réalisé le projet de M. Robert Eisler.

LOUIS CARIO.

ETHNOGRAPHIE

Gudmund Schütte: *Our Forefathers, the Gothonic Nations, a Manual of the Ethnography of the Gothic, German, Dutch, Anglo-Saxon, Frisian and Scandinavian Peoples*, traduit du danois par Jean Young, Londres, Cambridge University Press, 2 vol., 8°, ill. — S. M. Shirokogoroff: *Ethnological and linguistical aspects of the Ural-Altaïc Hypothesis*, Peiping (Pékin), The Commercial Press, extrait du *Tsing Hua Journal*, 8°.

On ne saurait mieux faire, pour situer l'important ouvrage de M. Gudmund Schütte sur **Nos Ancêtres, les Nations Gothoniques,** que de citer quelques passages de la préface; car ce que l'auteur dit des populations qu'il a étudiées vaut pour toutes les autres de la terre, sauf très rares exceptions,

comme celles de l'Assam, qui ont été classées et étudiées systématiquement dans toute une série de monographies excellentes, analysées ici au fur et à mesure.

La force de mon œuvre tient, non pas tant au sujet traité qu'à sa méthode, à son armature systématique. Le contenu ne doit être regardé que comme un ensemble de matériaux destinés à illustrer cette armature. Le principe fondamental de toute description encyclopédique est que les matières homogènes doivent toujours être présentées dans des colonnes homogènes, très précisément, sous les mêmes titres et dans le même ordre... Cette méthode... n'est pas celle des encyclopédies. Si on en consulte une au mot *Nation*, on se trouvera en face d'un chaos complet; chaque collaborateur écrit selon sa fantaisie personnelle, de sorte que le lecteur ne peut pas s'orienter, ni comparer pleinement un article avec d'autres. Dans le présent ouvrage, à ce chaos j'ai substitué une stricte régularité.

En effet, les faits sont ici toujours classés selon un même ordre: nom du peuple; ses subdivisions; sa place ethnique (ou anthropologique); son habitat ancien; son milieu naturel; sa langue; sa civilisation; son histoire. De plus, l'auteur a restreint à leur sens précis les termes en général si vagues de race (anthropologique); de famille linguistique; de groupe, sous-groupe et branche de nation; enfin de tribu. Il a proposé, et ce terme est déjà entré dans l'usage, le nom de *Gothonique* pour désigner les peuples vulgairement nommés Goths, Teutons, Germains, Scandinaves, Nordiques. Je signale cette innovation du savant danois à mes lecteurs; car, tout bien considéré, l'emploi de ce terme simplifie beaucoup les exposés et les discussions.

Je ne saurais entrer ici dans le détail de cette énorme synthèse, où sont étudiés à fond un si grand nombre de peuples, dont le total actuel représente deux cent cinquante millions, en y comprenant, il est vrai (p. 253) vingt millions de Nègres parlant anglais et dix millions de Juifs parlant yiddisch. Le tome I, qui se termine par un énorme Index et par des illustrations surtout cartographiques, après une introduction générale sur l'état actuel du problème indo-européen, décrit selon le plan indiqué ci-dessus (nom, race, milieu, etc.) d'une manière générale d'abord le conglomérat

gothonique, puis le suit historiquement dans ses rapports avec d'autres conglomérats (Finno-Ougriens, Lapons, Mongoloïdes, Sémites, etc.). A signaler notamment que p. 5 pour les Indo-Européens en général, et pp. 138-147 pour les peuples gothoniques spécialement, l'auteur se place sur le terrain ferme par excellence; le type préhistorique le plus indo-européen est celui de Cromagnon; la formation des peuples gothoniques ne peut être discernée qu'en *Scandinauja*. Comme de juste, le terme *Aryen*, ou *Arya*, est éliminé; car il n'a plus de nos jours aucune valeur scientifique. Très intéressantes sont les sections sur les migrations des Gothoniques en Europe et en Asie, sur les voyages de termes typiques comme *burg, furd* (*ford*), *riki* (royaume), etc., d'ordre toponomastique; et des noms propres qualificatifs ou théophores.

Le tome II reprend une à une, toujours selon le même plan, les diverses fractions du conglomérat gothonique: Goths proprement dits, Gépides, Burgondes, Vandales, etc.; Souabes, Marcomans, Langobards, Francs, Saxons, etc.; Angles, Frisons, etc.; Hérules, Danes, Norses, etc.; et pour chacune de ces fractions, on trouve un exposé sommaire des traditions légendaires, des mythologies et croyances populaires typiques, des vicissitudes historiques. A la fin du volume, grand index, longue bibliographie, plans de maisons-types et cartes des répartitions linguistiques et culturelles.

Il va sans dire que dans cette synthèse, M. Gudmund Schütte a dû prendre position sur un nombre incalculable de problèmes de détail; toutes les fois qu'il y a eu une controverse de quelque ampleur, on trouve à la fin du paragraphe une liste bibliographique spéciale. De sorte qu'on a vraiment sous la main une encyclopédie au sens approbatif du terme. Comme Savoyard, je m'intéresse surtout aux Burgondes, étudiés pp. 36-42, et j'y trouve un excellent exposé de leur histoire et de leurs traditions (tout le monde connaît leurs *Niebelungen*); pourtant, il a été omis un mémoire important de Claparède sur les Burgundions en Suisse et dans les Alpes.

A cette mise au point des nations gothoniques devrait correspondre un travail semblable sur les nations dites latines,

en y comprenant le problème des Ibères et celui des Ligures. Il faudrait pour un tel ouvrage un esprit encyclopédique comme l'était Salomon Reinach. Peut-être se trouvera-t-il un savant français ou italien pour entreprendre un travail aussi gigantesque, dont l'une des conditions premières est évidemment un sens critique très fin et une grande impartialité, en y ajoutant une compétence égale en anthropologie, en ethnographie, en folklore et science des religions, en linguistique, en cartographie culturelle et en histoire classique et médiévale tout au moins, sinon moderne, le tout fondé sur une énorme érudition. Or, ce sont là les qualités que possède M. Gudmund Schütte; et c'est pourquoi son œuvre sera le point de départ de toutes les recherches ultérieures sur les nations autrefois dites « germaniques ».

Un autre groupe considérable de populations a été étudié par S. M. Shirokogoroff, groupe qui, après avoir par quelques-uns de ses rameaux (Huns, Ougres, Bulgares) pénétré dans l'histoire européenne, est maintenant en contact direct avec nous et manifeste des tendances à l'expansion territoriale et à l'adaptation à notre civilisation moderne, non seulement à la périphérie de son habitat mais aussi dans son centre même de formation, la Mandchourie et la Mongolie. Shirokogoroff n'a étudié dans ce volume que **Les aspects ethnologiques et linguistiques de l'hypothèse ouralo-altaïque.** Il commence par rappeler sa proposition de remplacer les termes de peuple, nation, race au sens large, etc., par celui d'*ethnos*, en laissant à celui de nationalité le sens limité et précis que je lui ai donné dans mes *Symboles de la Nationalité*. Un *ethnos* se manifesterait par une « constante d'équilibre ethnique » symbolisée par la formule $\omega = \frac{q}{T\ S}$ où q est le nombre de la population (avec corrections quant à l'âge et au sexe); S l'adaptation biologique sous forme de civilisation et de pouvoir fonctionnel; et T le territoire (avec corrections selon l'utilité économique, la latitude, l'altitude, le climat, etc.). Que donnerait cette formule si on l'appliquait à la France? Beau sujet de thèse de doctorat!

L'auteur étudie ensuite ce qu'il nomme les mouvements

centripètes et centrifuges dans les *ethnos* déjà constitués et dans la formation d'*ethnos* nouveaux, les *Systèmes Linguistiques* de Jespersen et mes *Rites de Passage*, par exemple. servant d'armature de consolidation. Un chapitre suivant est consacré aux « complexes culturels en tant que phénomènes fonctionnels » et à une étude de la « loi des variations ». C'est sur cette base générale, et de ce point de vue classificateur, que Shirokogoroff analyse le problème des Ouralo-Altaïques. Je tiens à rappeler que l'auteur n'est pas un théoricien verbaliste ni un savant en chambre; qu'il a exploré pendant de nombreuses années, comme je l'ai dit à propos de ses ouvrages antérieurs, la Sibérie orientale, la Mongolie, la Mandchourie, la Chine septentrionale et centrale et a étendu maintenant son enquête directe à la Chine méridionale; qu'il parle une trentaine de langues et dialectes; qu'il a eu affaire à tous les degrés de civilisation, depuis les plus primitifs chez les Hyperboréens, jusqu'aux plus évolués à Londres, Paris, Pékin, Canton. Donc, sa position générale de thèses et ses propositions de définitions ne sont pas un jeu de son esprit, mais une sorte de nécessité que lui ont imposée les faits si complexes, d'ordre racial, ethnographique et culturel, auxquels il a eu affaire pendant de longues années.

On ne s'étonnera donc pas de le voir, dans les chapitres suivants sur le langage en général et ses rapports avec la théorie de l'Evolution, adopter une attitude nouvelle et très personnelle et discuter l'hypothèse ouralo-altaïque en se basant surtout sur ses propres matériaux tongouzes, goldes, mandchous et mongols, tout autrement que ne l'avaient fait les linguistes antérieurs; et regarder comme « un amas d'hypothèses incontrôlables et une perte inutile de temps et d'énergie » les théories et propositions de A. Sauvageot dans ses *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*, 1930. Les discussions de cette seconde partie de l'ouvrage sont trop techniques pour pouvoir être résumées ici; mais le lecteur général trouvera dans la première maints sujets de réflexion et des indications critiques qui sont applicables aux autres populations, ou groupes de peuples, du monde.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Georges de Rœrich: *Sur les Pistes de l'Asie Centrale*, Librairie Orientaliste Paul Geuthner. — J. J. A. Bertrand: *Sur les Vieilles Routes d'Espagne*, Société d'Editions « Les Belles Lettres ».

Nous allons parler aujourd'hui d'un important récit de voyage de M. Georges de Rœrich: **Sur les Pistes de l'Asie Centrale,** un fort volume abondamment illustré et qui vient à son heure avec l'énigme de la situation actuelle. Ecrit par un orientaliste de valeur, connaissant parfaitement les langues et coutumes des pays en cause, qu'il explora pendant cinq ans, cet ouvrage constitue un document de grand intérêt. On sait que le rôle de l'Asie fut très important avant les débuts de notre ère. La culture intellectuelle y était beaucoup plus avancée que dans le reste du vieux continent. Successivement, la Grèce, l'Empire Romain, l'Europe du moyen âge en subirent l'influence. Depuis longtemps, l'Asie Centrale d'ailleurs exerça une grande attraction sur les explorateurs; leurs récits ont également passionné l'opinion publique et, de nos jours encore, de nombreux voyageurs cherchent à pénétrer sa vie mystérieuse. L'expédition quitta Darjeeling le 6 mars 1925; par Calcutta et Rawalpindi, elle gagna Srinagar près la fameuse vallée de Cachemire, dernière ville où il fut possible de s'approvisionner. La caravane était composée de 82 poneys de bât et se dirigea vers le Thibet. Les péripéties de la mise en route mériteraient d'être relatées par le détail, mais nous ne pouvons qu'en mentionner quelques circonstances, comme le passage au monastère des « Bonnets Jaunes » de Spi-thug, d'où la vue s'étend, merveilleuse, sur la vallée de l'Indus; à Leh, ville fortifiée conservant encore son caractère de centre des caravanes qui y apportent les produits de l'Inde, de la Chine, du Thibet et du Turkestan. Cet ensemble de races diverses s'interpelant dans plusieurs idiomes, et avec le pittoresque des costumes, constitue un spectacle véritablement curieux. D'ailleurs, la ville peut être considérée comme le cœur de la grande Asie. Résidence permanente des rois de Ladak dès le xv[e] siècle, ses palais, temples, anciennes tombes et statues en font une mine inépuisable pour les archéologues. C'est ensuite le trajet de Leh à Khotan, par le Karakoroum à travers neige et glaciers,

dont la relation est fertile en incidents curieux ou même tragiques. L'oasis de Khotan compte 150.000 habitants, avec une colonie chinoise très importante; on y tisse des étoffes de coton et de soie, on y fabrique aussi des tapis. La terre y est fertile et produit en abondance le blé, l'orge, le riz et des fruits de toutes sortes. Les parents vendent volontiers leurs enfants; une fille de 14 ans vaut de quinze à trente dollars mexicains, un enfant de 4 ans deux dollars. Des marchands mahométans visitent régulièrement la province où ils achètent les enfants au-dessous de cinq ans, qu'ils conduisent au Turkestan. Le voyage continue par Kachgar, Ouroumtchi, capitale du Sin-Kiang, la Mongolie déjà sillonnée de nombreuses routes pour automobiles et dont la capitale, Ourga, est surtout intéressante par ses monastères et autres édifices religieux qui la dominent. Là, on dut procéder à une réorganisation de la caravane, choisir un itinéraire pour les régions restant à visiter et renouveler une partie du personnel. Ne pouvant aller en Chine à cause de la guerre intérieure, les voyageurs se décidèrent pour le Thibet. La traversée de régions infestées de brigands et celle du désert de Gobi n'allèrent pas sans encombre, mais ces difficultés furent surmontées avec courage. A un certain moment, une inondation soudaine faillit emporter le campement, et transforma en lac une riche vallée. La traversée du Tsaidam ne fut pas moins laborieuse, et il fallut vingt et un jours pour franchir les hauts plateaux du Thibet; puis ce fut pendant cinq mois une détention à Tchu-na-Khe, le gouvernement local se refusant à donner passage; cette malheureuse circonstance faillit mettre en péril toute l'expédition. Un chapitre très intéressant concerne les Hors-Pas et leur contrée; les suivants la religion Bon-Po et le style animal; Nag-Tchu-Ka; la région des Grands-Lacs, Nag-Tchu-Dzong, et pour terminer de Saga-Dzong à Sikkim. Cet énoncé forcément rapide pourrait faire croire à la brièveté de la narration. Il n'en est rien, le volume, malgré son érudition, est plein d'attrait, il abonde en anecdotes et constitue une lecture à la fois profitable et amusante.

§

C'est dans la péninsule ibérique que nous conduirons main-

tenant le lecteur avec le volume de M. J. J. A. Bertrand : **Sur les Vieilles Routes d'Espagne,** recueil des impressions de divers voyageurs français dans le pays.

Un voyage en Espagne apparaissait autrefois à l'imagination comme une de ces entreprises aventureuses et lointaines, hérissées de tant d'obstacles, mêlées de tant de péripéties, qu'il appartenait seulement à quelques touristes intrépides d'en braver les fatigues et les dangers.

Les montagnes ne sont pas des frontières infranchissables; dès l'époque romaine, de grandes voies pavées servaient, à l'est et à l'ouest des Pyrénées, au passage des légions. Les premiers touristes furent des soldats. Il ne faut pas oublier non plus que la chevalerie française contribua puissamment à libérer l'Espagne du joug musulman. En effet, près de trente-quatre expéditions furent conduites par elle au delà des Pyrénées. Le clergé français considéra comme une mission spéciale de la Providence d'aider à rechristianiser l'Espagne. Dès l'an 979, la route de Saint-Jacques-de-Compostelle était sillonnée par de nombreux pèlerins. Aux XVe et XVIe siècles, avec Charles-Quint, ce sont au contraire les troupes espagnoles qui parcourent la France; on put croire un moment qu'un infant en occuperait le trône. Vers 1559, les rapports politiques entre les deux pays s'améliorèrent; Elisabeth, fille de Henri II, épousa le roi espagnol Philippe II. Ce fut motif à de fréquents voyages entre les deux pays et toute une littérature en prit naissance. Les rapports furent encore facilités ensuite par la création de belles routes empierrées et ombragées, mais où les auberges laissaient à désirer. La diplomatie et les femmes du monde apportèrent leur contribution à une meilleure connaissance des deux peuples. Le XVIIIe siècle fut une période florissante pour la péninsule, la population augmenta et la richesse générale s'accrut sensiblement. La Révolution française amena de nombreux émigrés en Espagne. Ce fut ensuite la folle invasion des troupes de l'Empire. Vers 1840, les diligences rendirent les déplacements plus faciles et l'on sait que vers cette époque eut lieu le voyage de Théophile Gautier qui fut pour beaucoup une véritable révélation du pays. Beaucoup de nos écrivains l'imitèrent, parmi lesquels il suffit de

citer Alexandre Dumas, Maurice Barrès, etc. Très heureusement documenté, le volume de M. J. J. A. Bertrand n'est pas, à proprement dire, une histoire de voyage, mais une étude de la pénétration réciproque de nos deux pays.

CHARLES MERKI.

SCIENCES OCCULTES ET THEOSOPHIE

Quelques prédictions pour 1934. — M. Kerneïz et Maurice Privat dans « Vu ». M. Max Jacob et Robert Dax dans « l'Intransigeant ». — L'almanach astrologique de M. Chacornac et les astrologues de l'Inde.

Il semble que le public s'intéresse aux prédictions astrologiques avec une passion qu'il n'avait pas montrée depuis longtemps. Or, dans l'ensemble des **prédictions** publiées depuis quelques mois, on trouve des indications précises sur les événements qui vont se dérouler dans notre pays et dans le monde.

Cette précision est à retenir. Il convient de prendre date avec les astrologues et de noter les prédictions clairement énoncées et qui sont suivies d'une indiscutable réalisation. Une antique tradition de l'astrologie — nullement respectable malgré son antiquité — veut que les prédictions soient faites dans un langage volontairement ambigu. Les astrologues ont grand tort de s'y conformer. Les erreurs apportent souvent d'utiles contributions aux vérités. Il leur arrive même parfois d'être plus instructives.

M. **C. Kerneïz** a publié récemment — le 27 décembre — dans le magazine *Vu*, en collaboration avec M. Maurice Privat, des prédictions qui ne sont que trop précises étant donné leur pessimisme total. A l'encontre des choses générales auxquelles nous sommes habitués, il a indiqué des faits et des dates. Le 27 décembre, il a annoncé la mort du roi des Belges qui ne devait se produire que deux mois après. Si nous concluons de la vérité d'une indication à la vérité des autres, nous devons considérer l'avenir sous un aspect très sombre.

Au moment où le soleil entrera dans la Balance, le 23 septembre..., ce n'est pas seulement le gouvernement qui sera menacé, mais le régime lui-même. Tout fait prévoir une époque d'agitation. La configuration céleste annonce un immense mouvement populaire en formation, une tentative nouvelle formée dans l'ombre,

et qui, se manifestant dès la fin d'octobre ou le début de novembre, prendront une puissance extraordinaire... Alors l'épidémie que nous avons signalée se manifestera. Elle avait été précédée au printemps d'une recrudescence de la grippe et l'on avait ensuite constaté de très nombreux cas de cancer, même chez des personnes jeunes. Une maladie de nature fiévreuse et inflammatoire sévira.

Dans un autre article, M. C. Kerneïz, ayant fait l'horoscope du ministère Doumergue, voit qu'il se terminera « au printemps fleuri — ce qui, je suppose, veut dire juin — en des circonstances dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles seront douloureuses. »

Et il annonce aussi une guerre économique aiguë, « guerre pleine d'imprévu, bouleversant tous les calculs, ayant le plus triste retentissement sur les finances publiques », ainsi qu'une « dangereuse agitation chez les employés de l'Etat, dans le petit et le moyen commerce, la petite et moyenne bourgeoisie. »

M. C. Kerneïz est d'accord dans ses prévisions pessimistes avec celles qu'a faites la revue *Astrosophie* dans son numéro de janvier. Elle annonçait pour la France en 1934: « Bouleversement des principes du gouvernement. Changement constitutionnel. Renforcement des effectifs militaires. Un coup d'Etat sensationnel et victorieux. »

Je rapproche de ces prévisions celles qui ont été faites par le groupe astrologique de Bengalore dans l'Inde, dont l'**almanach astrologique** de M. Chacornac, paru en janvier dernier, a donné un résumé sous la signature de G. Tamos. D'après les astrologues Indous, il y a eu, le 16 janvier dernier, une réunion dangereuse de 7 planètes dans le signe du Capricorne qu'ils avaient annoncée dès 1933. Or, le soir du 16 janvier commença dans l'Inde un tremblement de terre qui a détruit des villes et fait des milliers de victimes. La presse française ne l'a annoncé que par quelques notes brèves et indifférentes, en vertu de cet égoïsme de nation, synthèse des égoïsmes individuels, qui se manifeste avec plus de force que jadis depuis quelques années. Cette réunion de planètes a été suivie, le 30 janvier et le 13 février 1934, de deux éclipses, l'une de soleil, l'autre de lune. Deux éclipses, tombant de même à quinze jours d'intervalle en 1914, avaient permis aux mêmes astrologues d'annoncer la grande guerre de 1914, dès le mois d'avril.

Aussi, ils demandent maintenant aux peuples du monde de mener une vie d'ascétisme et d'amour pour conjurer leur destin. On peut dire, sans crainte d'être démenti, que leur conseil n'a eu qu'un faible écho parmi nous.

Mais ceux qui étudient le mouvement des astres ne sont pas tous d'accord ni avec C. Kerneïz ni avec les astrologues de Bengalore.

M. **Max Jacob** s'est fait dans l'*Intransigeant* l'interprète de M. Robert Dax, et voici l'opinion contradictoire qu'il émet pour 1934: « En général, c'est une année de stabilisation, de rénovation, d'inventions nouvelles, surtout pour ce qui est de l'aviation, du cinéma et de la T.S.F. » A peine signale-t-il quelques menues catastrophes de chemin de fer et quelques tremblements de terre. Il n'y a pour lui d'année vraiment terrible que l'année 1941.

Il est plus agréable de reposer son esprit sur les prédictions de M. Robert Dax que sur celles de M. C. Kerneïz. Mais on n'a pas le choix de donner sa confiance à ce qui vous séduit. Une obscure poussée intérieure m'incite à considérer comme probable la sombre vision d'agitations, de révolutions et d'épidémie qui est pour M. Kerneïz la contre-partie terrestre du ciel fatal dans lequel il a lu. Je sais que cette vision est le résultat de calculs rigoureux, et la sincérité avec laquelle il l'a exposée, l'absence de toute prudence dans une peinture sans adoucissement, sont une garantie de sa véracité. Il ne cherche pas la réclame et reste rigoureusement attaché aux principes d'une science qu'il aime. Mais heureusement, *Astra inclinant, non necessitant.* La liberté humaine peut toujours intervenir et contrarier les influences planétaires. L'horoscope d'un individu, où une catastrophe mortelle est inscrite, peut être mis en défaut si l'individu connaît la date approximative de la catastrophe et s'il accomplit toutes les actions susceptibles de le protéger. De même les peuples, avertis des malheurs qui les attendent, pourraient modifier les sentiments intérieurs de leur âme collective, sentiments qui sont la cause de ces malheurs, bien que le déterminisme soit plus grand pour les peuples que pour les individus. Chaque homme, rentrant en lui-même et devenant meilleur, apporterait sa part à l'œuvre de réforme. Mais ce serait demander à l'humanité une sagesse

qu'elle ne possède pas. D'autant plus qu'il y a dans l'inconscient de chacun un goût secret de catastrophe et que l'annonce de malheurs futurs, si elle provoque une apparente affliction dans la partie en quelque sorte officielle de l'âme, cause une amère satisfaction dans ses profondeurs cachées.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

Dante: fragments d'une « épître au roy sur la victoire de Fontenoy », inspirée par Mme de Pompadour et signée de sa main au bas d'une belle copie. — *L'Appel des Muses:* une dame, officier d'Académie, groupe des versificateurs; un sonnet, un sixain et quelques lignes de prose, de M. Albert Garenne. — *Le Divan:* extraits de deux très beaux poèmes de Mme Marie-Louise Boudat. — Mémento.

Récemment, M. F. Gentili di Giuseppe a acheté dans une vente publique, à Berlin, un poème autographe de Mme de Pompadour: « Epître au Roy sur la bataille de Fontenoy ». Un fac-similé de deux pages du manuscrit et son texte intégral (quatre-vingt-dix vers) paraissent dans la revue **Dante**, du mois de février. La critique du poème par son possesseur tend à prouver qu'au moins la pièce fut inspirée par la marquise, si elle ne l'a versifiée elle-même. Elle l'aurait en tout cas calligraphiée et sur son papier à lettres habituel, la décorant d'une « orthographe souvent défaillante » qui, selon M. Gentili di Giuseppe, ne saurait relever d' « un poète, même médiocre ». Ce dernier argument est assez faible, il nous semble.

Voici les deux premières strophes du poème: un bon exercice de courtisanerie, sans plus:

Toy que l'éclat pompeux dont brille ta couronne
flatte moins que L'amour que ta vertu nous donne
jeune et vaillant objet de nos plus tendres vœux
Monarque, Epoux, et père également heureux,
qu'il est beau de te voir maîtrisant la victoire
Voler du premier pas au faîte de La gloire.

Assis et trop longtemps pacifique Lion
tu feignis d'ignorer les fureurs d'albion
rien n'a pû détourner cette antique ennemie
de réveiller la foudre en tes mains endormie.

A peine elle a troublé ton auguste repos
tu fais voir que le temps ne fait point les héros
et pour ton coup d'essay, ta première Campagne
Epouvante La flandre et secourt L'Allemagne.

Le dernier huitain prend une signification particulière, du fait que les amours du roi et de la marquise dataient d'à peine deux mois, lors de la fameuse victoire:

Sy la peur du peril na rien qui te retienne
crains pour ceux dont la vie est unie à la tienne
et ne ramene plus ces moments douloureux
où tu vis par nos cris, nos frayeurs, et nos vœux
que Lempire des Lys na jamais eu de maître
qui fut, ny plus aimé, ny plus digne de L'êstre.

La signature de l'autographe est:

La M. de pompadour.

§

Si d'aucuns s'alarment de constater une rupture entre notre temps utilitaire et la Poésie, Mme « la Baronne Adeline de Gouresky-Massé, officier d'académie » — telle en est la signature complète — vient de fonder à Nice **L'Appel des Muses,** organe trimestriel d'un « groupement d'action poétique ». La fondatrice exprime ainsi l'un de ses buts:

Je veux aussi que ce Groupement poétique apporte aux poètes âgés et méconnus, aux hommes de lettres ainsi qu'aux journalistes que la vie a traités en marâtre, une consolation, un réconfort, et peut-être un renouveau d'énergie et de foi pour tenter de conquérir le laurier d'Apollon.

Le « vert laurier » sera distribué, après concours, sous forme de « prix en espèces » et de « distinctions honorifiques ». Les œuvres couronnées seront publiées par la revue, dont la couverture, tirée en bleu de roi, agrémentée d'un soleil couchant en or, montre un phare, une ligne de montagnes, la mer, deux pins parasols et un monsieur lauré qui, les pieds foulant des fleurs, joue du violon.

Le vice-président du groupement, M. le colonel Albert Garenne, dédie à « la généreuse fondatrice » et présidente de *L'Appel des Muses* le sonnet que voici:

De quelque œil indulgent qu'il regarde le monde,
Le juste, en l'observant, demeure épouvanté,
Car en tout lieu sur terre, il voit l'humanité
Esclave de Satan, le corrupteur immonde.

Appelant au secours contre l'iniquité,
L'innocent jette en vain ses clameurs à la ronde:
S'il est pauvre, il n'est pas de voix qui lui réponde!
Ici-bas, tout s'achète, et même l'équité.
Que de fois, angoissé dans la nuit solitaire,
Au spectacle du mal triomphant sur la terre,
J'ai douté de notre âme et son éternité!

Mais un rayon suffit à prouver la lumière:
L'âme en vous se révèle en sa splendeur première;
Par vous le cœur de l'homme est réhabilité!

M. Albert Garenne a composé, en outre, une « Supplique au Créateur » en dix-huit sixains dont le final nous semble digne de mémoire:

Ah! si j'étais — pardonne! — à ta place, Seigneur,
Ma gloire, à moi, serait de créer du bonheur;
J'adoucirais partout les angles de la pierre;
Je voudrais que le rire égayât la prière
Et que de l'univers ne montât chaque jour
Vers mon trône éternel qu'un vaste chant d'amour.

Il est bien regrettable que M. le colonel Albert Garenne ne soit pas le Créateur. Il conte, ailleurs, en prose cette fois, « Un soir de chasse tragique à Madagascar ». C'est une chasse aux sarcelles. La pirogue va sur l'étang. Une bête blessée se maintient sur l'eau. Un tirailleur s'y jette pour prendre le volatile — quoique ce soit « l'heure du caïman », — et « riant aux éclats »:

Son rire expira brusquement dans un effroyable cri, une de ces clameurs stridentes qui s'achèvent en un râle rauque et que l'on garde à jamais dans l'oreille quand on les a entendues,

écrit le narrateur. Un officier tire par deux fois

...dans le vague espoir que la double détonation effraierait le saurien et lui ferait abandonner sa proie. *Mais le caïman n'est pusillanime que hors de l'eau.*

Le pauvre tirailleur Itasy est bel et bien mangé. Et M. Albert Garenne d'écrire — poétiquement :

La pirogue, encombrée de sarcelles mortes, mais où la place d'Itasy demeurait vide, s'éloigna du lieu tragique dans un silence d'accablement que troublaient seuls les chocs sourds des pagaies contre ses flancs.

§

Le Divan (février-mars) publie « deux poèmes » qui font grand honneur à Mme Marie-Louise Boudat, leur auteur. Le premier est un chant à « La Terre », d'un panthéisme magnifique. Il y a là un accent nouveau, charnel, d'une puissance qu'on ne peut que subir et admirer. Dès le début de l'hymne, on est saisi et emporté :

O ma terre... vivante glaise, masse sombre,
Comme un monstre couché, vous me guettez dans l'ombre.
Je sens vos reins crispés prêts à bondir sur moi.
Sous les massifs obscurs et frissonnants d'émoi,
Vous m'avez crié : « Viens ! » Quelle angoisse inconnue !
J'ai voulu fuir. — Mais où vous fuir? — Je suis venue ;
Et je suis là debout, interdite, rêvant
Au terrible désir qui roule avec le vent.

Large, grasse, brutale, innombrable, asservie,
Déchirée en tous sens par l'assaut de la vie,
Croupe aux vastes remous pleine d'âmes, ce soir
Vous avez peur de vous et de votre pouvoir.
Le monde de demain s'éveille en vos entrailles ;
Votre grand corps se tord dans l'ardeur des semailles,
La fermentation des germes souterrains
Gronde et bout au creuset de vos âpres airains

Comme un brasier géant de flammes contenues.
Sombre volcan crachant vos laves vers les nues,
Votre croûte se ride et tremble sous mes pas.
Je vous entends gémir de trépas en trépas
Dans l'effort d'arracher la vivante semence.
Vous mourez chaque fois qu'un univers commence.
Votre fécondité vous brise en ses élans...
Mais quelle force immense exulte dans vos flancs.

C'est de la poésie riche de sens, colorée, chaude, d'une incontestable grandeur. De laisse en laisse, le poème se hausse

davantage, nourri d'un sujet immense et digne d'une telle inspiration:

Ma terre, je comprends, je consens, je suis ivre;
Je me couche sur vous pour mieux mêler mon corps
A votre chair farouche et vibrante d'efforts.
Vous remuez en moi; je vous possède toute.
Votre sang dans mon sang ruisselle goutte à goutte.
Mon cœur soudain plus grand bat avec votre cœur.
Vous me dites: « Debout! C'est le moment vainqueur.
La vie est là. N'hésite pas. Sois assez forte
Pour ne pas résister au torrent qui t'emporte.
Capture-la, totale; étreins-la, garde-la.
Ne la laisse pas fuir... Je la tiens... Elle est là...
C'est l'heure... Ouvre ton âme à sa terrible empreinte
Puis, marche avec l'orgueil de ta blessure sainte. »
Et vous me saisissez alors comme le vent,
Comme l'aile, la tige et le destin mouvant,
Comme le chien hurlant le soir au long des plaines.
Je ne suis plus, perdue en vos extases pleines,
Qu'un battement léger du rythme universel,
Un des germes épars de l'œuf originel,
Et voici que j'atteins, dépouillée, assouvie,
A la joie, à la joie énorme de la vie.

Mme Marie-Louise Boudat — dont je crois bien n'avoir jamais lu la signature avant aujourd'hui — célèbre ensuite la « paix » que donne la terre aux morts. A ceux qui ont foi dans une résurrection dans l'éternité, le poète oppose sa croyance:

J'espère seulement la paix dans le sommeil.

Et, parlant à la terre, Mme Marie-Louise Boudat lui dit, bellement, avec cette noblesse qui nous fait aimer toujours un Léon Dierx:

Tu recevras ma mort nécessaire et bénie.
Je descendrai. Tu m'étreindras. Nos poudres sœurs
Dans les mêmes chaos uniront leurs douceurs.
Je me disperserai dans tes algues mouvantes.
Je serai chair sans nom rendue aux chairs vivantes,
Orbes sans yeux, cœur sans amour, lèvres sans faim,
Je serai le silence et l'absence et la fin.

Rien!... Plus rien... du néant dans une nuit profonde.
Rien!... Pas même le cri de la douleur du monde.

Ombre auguste, esprit pur, ailé, glorieux, nu,
Je ne veux pas revoir dans un monde inconnu
Tous ceux-là dont l'amour fit mon sombre martyre.
Laissez-moi mon néant. Qu'ils gardent leur délire.
Ce rêve m'est plus doux que le rêve divin.

J'ignore tout. Je fuis dans l'ombre et frappe en vain.
Je ne sais pas. Je ne sais pas...

mais je souhaite
De m'en aller au soir de la tragique fête,
Sans ailes dans l'azur, sans tumulte ébloui,
Sans yeux ouverts dans l'ombre... et que tout soit fini.

Fors l'acception erronée du mot: orbes, dans l'expression « orbes sans yeux », c'est un poème irréprochable, d'une vigueur de pensée, d'un relief, que l'on rencontre très rarement. Peu de poètes ont atteint au faîte où s'élève la mâle philosophie de cette incantation. *Le Divan* nous a révélé, en Mme Marie-Louise Boudat, un poète du plus haut mérite.

Mémento. — *La Revue de Paris* (1er mars): général Brécard: « Le Roi Albert ». — « Le chant du monde », par M. Jean Giono. — « Le cardinal de Richelieu », par M. Louis Batifol.

La Revue Mondiale (15 février): « Le travail, l'argent et l'état », par M. H.-L. René. — « Le Panama et la Rue », par M. A. Zévaès.

L'Alsace française (25 février): « La mort du Roi des Belges », par M. J.-A. Jaeger. — Mme Marie Delcourt: « Le souverain regretté ».

Pamphlet (2 mars): « Les Français ont peur d'eux-mêmes », par M. Jean Prévost. — « L'heure des néos », par M. A. Fabre-Luce. — De M. Pierre Dominique: « Il y a quelque chose de pourri... ».

L'Archer (février): « Du style », par M. Francis Jammes. — Deux lettres inédites de Jean Viollis et de M. Charles Lacoste. — « Poèmes » de M. Jean Lebrau. — La « 211 Revue », texte de la revue en trois actes écrite et mise en scène par l'aide-major Paul Voivenel, représentée en répétition générale le mardi 28 décembre 1915, à Tilly (Meuse) et jouée quatre fois ensuite.

La N. R. F. (1er mars): « Une figure, deux visages », essai de M. Pierre Abraham sur la correspondance du « physique » et du « moral ». — M. J. Decour : « La révolte ». — « Mesure de l'Allemagne », par M. Drieu La Rochelle.

Revue des Deux Mondes (1er mars) : « Hitler », par M. P. Frédérix. — « Marine ressuscitée », par M. Maurice Larrouy. — « Le vieux drame », nouvelle de M. Henri Duvernois. — « La vengeance de M. de Talleyrand », par M. E. Dard.

La Revue de France (1er mars) : « Le Nid d'Epervier », roman de M. Ch. Silvestre. — « Sarajevo », par M. Ed. Guyot. — M. G. Goyau : « Un devancier de l'antisémitisme hitlérien ».

La Revue hebdomadaire (24 février) : « L'Italie nouvelle », par M. Louis Madelin. — « La poste », nouvelle de Mme Eugenia Markowa.

Les Primaires (février) : « A bas le latin ! », par M. Louis Trégaro. — Poèmes de M. J. Verdier-Fraysse.

Le Feu (janvier) : « Dernière vision de Fagus », par M. Y.-G. Le Dantec.

Les Amitiés (février) : M. Jean Régné : « Une Pompéi narbonnaise ».

La Revue des Vivants (février) : Divers : « Un an d'hitlérisme », deux cloches, deux sons.

L'Etudiant catholique (janvier-février) : « Lettre sur l'art religieux », par M. Georges Desvallières. — « Le linceul du Christ », par M. Pierre Barbet. — « La religion et l'argent », par M. J. Plaquevent.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Société des Concerts : premières auditions d'ouvrages de MM. Maurice Emmanuel et Jacques Ibert. — Concerts Pasdeloup : M. Henri Tomasi. — Concerts Colonne : M. Guy Ropartz. — Société Nationale : M. Guy Ropartz (quatuor Calvet) ; M. Jean Rivier ; Mme Hélène Pignari-Salles. — M. Henry Expert et la « Chanterie de la Renaissance ».

Tout arrive : **M. Maurice Emmanuel,** lorsqu'il était encore l'élève de Delibes, en 1887, avait écrit une *Ouverture pour un Conte gai.* Ce conte mettait en scène, dans un cabaret aussi enfumé que la taverne d'Auerbach, un radoteur, un bravache et un pleurnichard qui, successivement, narraient la même histoire. Des rires les interrompaient, et aussi des protestations de buveurs peu soucieux d'entendre ces rabachages. On imagine tout le parti qu'un musicien inventif peut tirer d'un tel scénario, quelle variété de timbres il utilisera pour traduire les propos de ses personnages. M. Maurice Emmanuel composa donc une page d'un coloris si brillant, d'une fantaisie si neuve que ses maîtres en furent épouvantés

et crièrent au scandale. *Namouna*, trois ans plus tôt, était sifflée par les abonnés de l'Opéra; c'était le temps où Lalo et Chabrier restaient fort méconnus. Qu'un élève se montrât si délibérément original semblait intolérable. Ajoutez à cela que Maurice Emmanuel prétendait remettre en honneur les modes antiques et s'insurger contre la tyrannie de nos deux pauvres et sempiternels modes majeur et mineur, et vous comprendrez pourquoi le trop subversif musicien fut exclu du concours de Rome.

Le grand malheur, c'est que cette injustice, cette lamentable erreur judiciaire de ses maîtres, a lourdement pesé sur son destin. Oh! certes, elle ne l'a point empêché de produire, et la postérité mettra bien à leur vraie place ses ouvrages symphoniques, ses délicieuses mélodies, et cet admirable *Salamine* qu'on ne sait pourquoi, l'Opéra, après l'avoir fait triompher, tient obstinément dans l'ombre.. *Prométhée* attend toujours une révélation totale : on nous laisse, après nous avoir donné un acte, au concert, dans l'ignorance de cette partition magistrale. Ces réflexions assez tristes nous sont précisément suggérées par le *Conte gai*. Que voilà donc une musique délicieuse : quelle jeunesse — au bout d'un demi-siècle bientôt! — pas une ride, rien qui trahisse le vieillissement. Ce que M. Emmanuel a écrit en 1887, il l'écrirait aujourd'hui sans y rien changer, et l'on considérerait encore qu'il a fait une œuvre hardie et forte. Nous sommes injustes envers lui. Au moins la réparation que lui a donnée M. Philippe Gaubert en inscrivant au répertoire de la Société des Concerts l'*Ouverture pour un Conte gai* fait-elle honneur au chef d'orchestre. L'exécution fut d'une finesse miraculeuse (le tuba, M. Appaire, a droit aux plus vifs éloges).

Il en fut de même pour le *Concerto pour flûte et orchestre* de **M. Jacques Ibert,** donné le même jour en première audition, avec le concours de **M. Marcel Moyse,** qui, laissant sa place ordinaire, vint sur le devant de l'orchestre, jouer en soliste. Et quel jeu! M. Jacques Ibert lui fournissait d'ailleurs la plus riche matière qui se pût imaginer. L'œuvre est construite avec une légèreté, une grâce tout aérienne. Dans l'*allegro*, un *staccato* répand, selon la comparaison classique, une pluie de notes de cristal. Impossible de le définir autre-

ment: cette pluie laisse voir à travers ses gouttes les rayons irisés d'un arc-en-ciel. Rien de plus lumineux, de plus aérien que ce premier mouvement; le deuxième, qui est lent, est d'une exquise douceur. La flûte émet une longue phrase, soutenue au loin par les archets. C'est une églogue teintée d'un peu de mélancolie, comme la rêverie du faune à laquelle on songe. Et puis le *finale* sautillant, plein de traits où la mélodie semble capricieuse comme le vol de l'hirondelle, nous entraîne dans un mouvement irrésistible. M. Moyse a traduit avec autant de poésie que de virtuosité cette très belle page de M. Jacques Ibert. On a associé dans la même ovation l'auteur, son interprète principal, l'orchestre tout entier et M. Philippe Gaubert.

§

J'ai rendu compte déjà de *Jeunesse* lorsque l'Opéra, il y a quelques mois, a monté le ballet de **M. P.-O. Ferroud.** Voici maintenant que nous retrouvons au concert une suite d'orchestre tirée de cette partition. D'illustres précédents devaient encourager M. Ferroud: le répertoire moderne de nos associations symphoniques ne comprend-il pas *la Tragédie de Salomé, le Festin de l'Araignée, la Péri, Daphnis et Chloé, le Petit Elfe Ferme-d'Œil* — et depuis hier *Bacchus et Ariane,* qui furent et qui restent des ballets? Evidemment, il n'est point permis à tout le monde d'aller à Corinthe... M. P.-O. Ferroud peut légitimement prétendre être du petit nombre des élus. Au concert, sa partition apparaît plus fine encore qu'au théâtre. Bien qu'essentiellement conçue pour la danse, elle se passe aisément de la chorégraphie: elle est assez riche, assez substantielle pour se suffire à elle-même; elle fourmille littéralement d'heureuses trouvailles. Les épisodes comme celui que dansait Mlle Lorcia gardent, à l'orchestre seul, toute leur saveur. C'est une « suite », sur un plan plus libre que celui de la suite classique, mais qui a bien la même valeur. M. de Freitas-Branco a traduit cette musique avec toute la subtile perfection, la chaleureuse vigueur, et la nette précision qui font de lui l'un des meilleurs chefs d'orchestre actuels.

§

Nous connaissions pareillement *Tam-Tam,* dont **M. Henri**

Tomasi écrivit la musique pour un drame radiophonique de M. Julien Maigret, et j'ai dit au moment où elle fut diffusée pour la première fois l'originalité et la valeur de cette partition. Nous l'avons retrouvée au concert, mais sous une nouvelle forme, purement musicale, sans autres paroles que celles de la *Chanson des Sables,* la douce, la nostalgique mélopée qui forme le centre de l'œuvre. Le drame n'est plus ici qu'un argument : autour du blanc isolé dans la brousse, du blanc qui, maladroitement, a blessé l'orgueil de sa compagne noire, monte, sourdement, férocement, toute la sauvagerie de l'Afrique. Aux accents rythmés du tam-tam, la tragédie brève s'accomplit. Le meurtre perpétré, le silence et la nuit ensevelissent la victime.

La musique d'Henri Tomasi exprime à merveille la magie africaine. Par la puissance du rythme, elle impose l'hallucinant mystère des forces obscures. L'obsession vous mène au seuil de la démence : la musique éclaire tout ce qu'il y a de trouble, de complexe dans cette terreur, dans l'oppression de la barbarie sur le civilisé. La *Chanson des Sables* apporte une courte détente. Plus furieuse reprend l'incantation rythmique. Tout cela est traité avec beaucoup d'habileté, une science de la progression qu'il faut louer sans réserve. L'orchestration est brillante, mais M. Tomasi dédaigne l'artifice ; son art est probe, sincère. Il a obtenu le plus vif et le plus mérité des succès, auquel Mlle Pifteau, délicieuse interprète de la *Chanson des Sables,* a été légitimement associée.

La *Sérénade Champêtre* de **M. Guy Ropartz,** dont je vous ai parlé lorsqu'elle a été donnée en première audition par M. Cortot, a été jouée par M. Paul Paray aux Concerts Colonne. Le public du Châtelet a ratifié la sentence rendue par les auditeurs de l'Ecole Normale. Dans un cadre plus vaste, avec un orchestre plus nombreux, l'œuvre est apparue aussi franche et aussi fraîche, aussi jeune et aussi charmante. Elle a été longuement acclamée : elle fera certainement une carrière fort brillante.

Le même soir, M. Guy Ropartz obtenait à la Société Nationale un véritable triomphe : le Quatuor Calvet jouait le

Quatuor en sol majeur n° 3 du maître, un pur et radieux chef-d'œuvre, tout gonflé de sève populaire, et qui est bien certainement l'une des meilleures pièces de chambre de notre école française. Le Quatuor Calvet l'a donné avec une perfection qui a transporté l'auditoire. Impossible d'imaginer exécution plus parfaite, plus intelligente, plus *cordiale* ; car on ne sait ce qu'il faut admirer davantage dans l'œuvre elle-même aussi bien que dans la manière dont elle fut jouée, de ce qu'elle doit au cœur ou de ce qu'elle doit à l'esprit.

A la même séance ont été donnés en première audition *Cinq Mouvements brefs* pour piano de **M. Jean Rivier.** Ce sont cinq pièces très variées, mais toutes charmantes, spirituelles, vivantes et très musicales que **Mme Hélène Pignari-Salles** animait avec une incomparable autorité. Quelle délicieuse pianiste! qui résout comme en se jouant les difficultés les plus ardues, et qui, respectueuse jusqu'au scrupule de la pensée qu'elle traduit, sait donner pourtant à ses interprétations un charme personnel inoubliable.

Une bonne nouvelle : la *Chanterie de la Renaissance*, fondée par **M. Henry Expert** et qui, depuis deux ans était restée en sommeil, a repris ses concerts. On ne saurait trop dire combien utile — et agréable — est l'initiative de M. Henry Expert : toute la musique de la Renaissance, tout l'œuvre immense de nos contrepointistes de l'école franco-flamande constitue non seulement un trésor d'une valeur historique étonnante, mais encore son exploration réserve les plaisirs les plus délicats à ceux qui s'engageront, sur les traces d'Henry Expert, dans ce palais enchanté.

RENÉ DUMESNIL.

ART

« Gauguin et ses amis. » — « Artistes de ce temps. » — Les nouveaux timbres-poste.

Les expositions organisées par Beaux-Arts ont un intérêt pédagogique. Elles renseignent et elles enseignent. Nous pourrions les intituler: « Introduction à l'étude de la peinture contemporaine ». Les organisateurs se proposent de situer dans

un ordre historique les principales tendances de la peinture à la fin du XIXᵉ siècle et au début du XXᵉ. Ils groupent autour d'une idée-force des disciples ou plutôt des « amis ». Il y a bien dans cette classification quelque arbitaire, mais on ne peut y échapper. Ces confrontations présentent pour l'amateur un exceptionnel intérêt. La succession de toiles judicieusement choisies montre l'évolution de chaque peintre et la conquête de sa personnalité. On reconnaît les influences. C'est une illustration des faits les plus saillants de notre histoire de l'art moderne.

Après *Seurat et ses amis,* les galeries de *Beaux-Arts* nous présentent aujourd'hui: **Gauguin et ses amis.** Deux conceptions presque opposées de la peinture. Il semble qu'avec le recul, la personnalité de Gauguin prenne de plus en plus de grandeur. Quel drame!... Cet homme qui se trouve saisi comme par un démon de midi d'une frénésie de peinture, qui invente une plastique opposée à celle de son temps, qui fait des disciples, fuit Paris, fuit la France et s'en va mourir au bout du monde d'un mal implacable... La plupart des œuvres exposées sont celles de la période de Pont-Aven; car ce sont elles qui ont exercé l'influence première sur les artistes groupés dans cette exposition. Deux paysages de Pont-Aven de 1888 et 1889 indiquent la date précise de l'évolution qui devait caractériser le maître. Nous trouvons donc des toiles de Sérusier, premier disciple et théoricien de la nouvelle école, d'Emile Bernard, l'initiateur du « cloisonisme », de Maurice Denis dont les œuvres anciennes sont aussi diverses de facture que voisines par l'inspiration.

Odilon Redon, Van Gogh, Cézanne, sont représentés par quelques toiles caractéristiques. Des camarades de Julian et du groupe symboliste tels que Roussel, Bonnard, Vuillard ont été réunis dont on retrouve avec satisfaction et profit quelques œuvres de jeunesse.

Il était bon de montrer par une manifestation bien ordonnée quelle avait été l'influence profonde de Gauguin. Son apport fut sans doute aussi important que celui de l'impressionnisme avec lequel il était en opposition. De cette influence nous avons une idée par certains textes de Maurice Denis, qui peuvent par ailleurs être classés parmi les documents litté-

raires les plus forts et les plus clairs que nous possédions sur l'art du peintre. C'est à propos de Gauguin qu'il formula sa célèbre sentence:

...Toute œuvre d'art est une transposition, une caricature, l'équivalent passionné d'une sensation reçue...

C'est de Gauguin qu'il écrivait:

Il nous libérait de toutes les entraves que l'idée de copier apportait à nos instincts de peintre... Cela nous expliquait tout le Louvre et les primitifs, et Rubens et Véronèse.

Il n'était pas plus tôt nommé conservateur du Petit Palais que M. Escholier imaginait d'y faire venir du monde. Des salles ignorées, de plain-pied avec les jardins des Champs-Elysées, se prêtaient à merveille à des expositions temporaires — et, par surcroît, gratuites.

Parmi les **Artistes de ce temps,** on a voulu choisir, semble-t-il, ceux qui paraissaient les plus définitivement classés, et les mieux désignés pour défier les atteintes des générations à venir. C'est une question bien difficile: Que restera-t-il de tel artiste? — Seules les grandes époques ont été sûres d'elles-mêmes. Dans le désarroi actuel, qui oserait prédire avec assurance qu'un peintre que nous plaçons au pinacle conservera le même prestige aux yeux de nos successeurs?

Dans ce classement des valeurs dites « définitives » dont on nous présente quelques exemples au Petit-Palais, nous demanderons la permission d'enfreindre les règles du jeu et de commencer par les arts dits *mineurs*.

Nous pensons en effet que l'art de la céramique, en particulier, atteint en notre temps une assurance, une plénitude, une splendeur telles, qu'il faut remonter aux grandes époques de la céramique chinoise pour en trouver l'équivalence. Cet art est représenté ici par Decœur. Sa vitrine est une merveille de goût, de charme et de noblesse; et il faut bien croire que ces précieuses poteries défieront toutes les atteintes de la mode et du temps. A côté, Bastard, avec ses objets somptueux et simples taillés dans la corne, l'écaille, l'ivoire ou le cristal de roche, Marinot avec ses verreries dont on admire les for-

mes autant que les couleurs, nous donnent aussi cette impression de certitude. Et le choix de Sue, qui conçoit le meuble moderne dans une tradition si française, n'était pas fait pour déparer une telle représentation des arts décoratifs de notre pays.

Le grand Despiau dont nous n'avions jamais vu un ensemble de cette importance, montre que la sculpture, art majeur par excellence, reste sans doute, grâce à lui, la valeur la plus riche parmi les arts d'aujourd'hui. En dehors d'un nu magnifique, il expose quelques bustes qui témoignent non seulement de cette perfection plastique tant célébrée, mais encore d'une profonde humanité, d'une sorte de frémissement contenu et intelligemment ordonné qui porte en soi toute la grandeur de l'art classique.

La peinture est représentée par Céria, Charles Dufresne, Othon Friez et Henry de Waroquier. Nous sommes très sensibles à la finesse et au charme des paysages de Céria. Art d'imitation, nous souffle-t-on. Peut-être. D'abord est-ce un défaut primordial? Et ne nous fions pas à l'apparence. Cette douceur, cette atmosphère lucide et tendre, et la poésie qui s'en dégage ne sont-elles pas l'apport personnel d'un peintre respectueux devant les spectacles naturels? Ses natures mortes, par contre, toutes de précision, nous semblent bien ternes. Est-ce le voisinage de Dufresne qui en est cause? Celui-ci éclate avec une fougue immodérée — et son imagination de compositeur, ses inventions de coloriste l'entraînent à une truculence dont nous ne percevons pas d'ailleurs toujours bien l'intérêt.

De paysages plus vivants, plus personnels et plus sincères que ceux d'Othon Friez, nous n'en connaissons pas. Ces vibrations de l'atmosphère provençale, ces ruissellements de lumière d'argent, ces oliviers tordus, ces campagnes désertes et humanisées, nous semblent attendre dans un apaisement trompeur le culte de quelque Dionysos. Son portrait, ses nus, ses natures mortes d'une pâte étonnamment colorée indiquent à quel rang nous devons placer un peintre dont on peut admirer la franchise aussi bien que l'habileté.

Waroquier s'évade un peu de ses constructions sommaires. Il y a pourtant dans son œuvre une volonté, une tension, une

rigidité, une sorte de néo-classicisme qui ne nous est pas très agréable, et qui sent l'artifice. Nous n'en reconnaissons pas moins les mérites peu communs d'un dessin très ferme et d'une coloration vigoureuse.

Laboureur et Frélaut représentent la gravure. Le premier tout de délicatesse, de pittoresque et de fantaisie, — assez inégal toutefois — le second très sensible et d'un sûr métier.

De **nouveaux timbres** vont être mis en circulation. Le ministère des postes a eu l'excellente idée de s'adresser à des peintres et graveurs en renom pour créer ces petites vignettes qui sont un mode de propagande artistique facile et qu'on eut bien tort de négliger. La comparaison avec les timbres étrangers n'était pas souvent à notre avantage.

MM. Laboureur, Daragnès, Galanis, Chapelain-Midy, Decaris et Céria ont été appelés à contribuer au renouvellement artistique de notre administration. Plusieurs de ces artistes éminents se sont trouvés mal à l'aise pour décorer comme il convient un espace si réduit. Le timbre doit être conçu comme une affiche minuscule à coller sur ce panneau clair qu'est une enveloppe. Galanis, Daragnès et surtout Chapelain-Midy, avec sa belle synthèse du Dôme des Invalides, ont compris qu'il s'agissait de tout autre chose ici que de faire un petit tableau. Nous aimons surtout le timbre de Decaris, — qui représente le cloître de Saint-Trophime: on admire autant dans cette estampe délicate l'art du graveur que celui du décorateur.

Par intérim,

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée des Gobelins: exposition de tapis et tapisseries d'Orient de haute époque. — Au Musée des Arts décoratifs: exposition de « l'Estampe japonaise moderne ». — Au Musée du Jeu de Paume: exposition de « l'Art suisse contemporain ». — Au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris : expositions Odilon Redon, Paul Signac et Ernest Chaplet. — Au Muséum d'histoire naturelle : le musée Pompon; exposition des Animaliers contemporains. — La réouverture du Musée du Louvre réorganisé.

Le directeur de la **Manufacture des Gobelins,** M. François Carnot, vient d'organiser au premier étage du musée de cet établissement, avec le concours du Musée du Louvre, du Musée Guimet, du Musée des Arts décoratifs, du Musée des

Tissus de Lyon et de divers collectionneurs, une exposition du plus haut intérêt, réunissant un choix de tapisseries d'Orient de haute époque, c'est-à-dire allant du IIIe au XIIe siècle, qui représentent sinon les débuts de cet art raffiné (la Grèce, la Babylonie, l'Egypte connurent la tapisserie plus de mille ans avant l'ère chrétienne, mais, sauf un fragment polychrome trouvé dans la tombe du pharaon Touthmosis IV et conservé au Musée du Caire, il ne nous reste rien de ces antiques productions), du moins les spécimens les plus anciens que nous possédions de cet art somptueux et délicat que devait à son tour pratiquer l'époque gothique et dont l'évolution, du XIVe siècle à nos jours, est retracée dans la suite des magnifiques tentures exposées sur les murs du Musée des Gobelins.

Près de trois cent cinquante pièces, réunies côte à côte pour la première fois, et présentées chronologiquement, racontent ici ces débuts et montrent les étapes parcourues successivement. Ce sont les tombes égyptiennes qui ont livré la plupart de ces précieux documents. Comme l'expose M. R. Pfister dans l'instructive préface du catalogue, c'est à une double révolution dans les mœurs de l'Egypte que nous devons les plus anciens: l'abandon de la momification des corps, enterrés désormais dans leurs vêtements, et une transformation de la mode qui, aux tuniques très simples que nous voyons encore dans les portraits du Fayoum (IIe siècle), substitua des vêtements richement décorés, dont les teintes sont d'abord peu voyantes, mais ne tardent pas à s'épanouir sous l'influence de la Perse sassanide. C'est à Antinoé surtout, centre important de l'administration politique de la Haute-Egypte, et où, à l'époque de Dioclétien, l'industrie textile était particulièrement renommée, que se produit cet épanouissement, marqué, comme on peut le voir dans les tissus provenant des fouilles de M. Gayet conservés au Musée Guimet et exposés ici, par une grande richesse de coloris : aux teintes monochromes pourpres — c'est-à-dire brun-violet — sur fond gris, des premiers « gobelins » égyptiens s'ajoutent des tonalités vives, rouges, bleues, jaunes; les robes elles-mêmes ne sont plus de lin mais de laine, plus facile à teindre, et sont presque toujours rouges ou jaunes.

Il est extrêmement intéressant de suivre, dans la succession des pièces qui nous sont montrées, l'évolution de leur décor. Ce qui frappe, c'est l'absence presque totale, même au début, d'éléments du répertoire pharaonique, et même de tout décor chrétien, jusqu'à une époque fort avancée (fin du v[e] siècle). Les premières créations (III[e]-IV[e] siècle) trahissent l'influence hellénistique d'Alexandrie; on y remarque, à côté de sujets antiques comme *Pâris et Hélène* (n° 15), des motifs empruntés simplement à la nature, comme la *Perdrix* du Musée de Cluny (n° 17), ou bien, sur des carrés de coussin ou des bandes, des personnages dans des rectangles entourés d'une bordure (n° 27). Puis viennent les tissus coptes du IV[e] siècle, caractérisés par l'esprit de terroir aux sujets purement égyptiens, empruntés à la vie du Nil, et mêlés parfois de scènes mythologiques, comme dans le châle dit « de Sabine » (n° 68). Enfin, à la fin du v[e] siècle, apparaissent les sujets chrétiens: monogramme du Christ dans un médaillon (n° 148), *Sacrifice d'Abraham* (n° 165), orants, Apôtres, colombes affrontées au bord d'un vase eucharistique décoré d'une croix (n° 155), aigle portant dans son bec une croix ansée (n° 160), etc. Au v[e]-VI[e] siècle, l'influence sassanide se montre dans des créations aux brillantes couleurs; aigle rouge tenant une couronne dans son bec (n° 169), coq dans un médaillon entouré de fleurs stylisées (n° 172), animaux affrontés de chaque côté de l'arbre de vie (n° 229), cavaliers, etc. Enfin, à la suite de la conquête arabe (VII[e] siècle), voici les tissus de la période musulmane, dont la production, en l'absence de tout témoin daté, est assez obscure jusqu'à l'avènement de la dynastie des Fatimides (milieu du x[e] siècle). Le plus beau spécimen de ces tissus, d'une finesse extraordinaire pour la plupart, décorés de bandes exécutées le plus souvent en soies de teintes extrêmement délicates, roses, bleu clair, jaune d'or, vertes, avec médaillons et entrelacs, enfermant, comme c'est le cas la plupart du temps dans ces tapisseries, des animaux, est le magnifique « voile de sainte Anne » de la cathédrale d'Apt (XI[e] siècle), dont nous avons parlé l'an dernier lors de la réparation dont il a été l'objet aux Gobelins (1). On admirera, à côté, un beau spéci-

(1) V. *Mercure de France*, 15 juillet 1933, p. 463-464.

men de l'art byzantin à cette même date: une tapisserie de haute lisse provenant de l'église Saint-Géréon de Cologne et conservée aujourd'hui au Musée des Tissus de Lyon, dont la décoration est faite de grands cercles contenant un griffon ailé terrassant un lion et reliés par des rosaces offrant des têtes stylisées dans une bordure de rameaux verts, bleus, rouges et jaunes.

Non seulement les archéologues et les spécialistes, mais encore tous les curieux de l'histoire de l'art seront grandement reconnaissants à M. François Carnot de l'instructive leçon qui se dégage d'une pareille réunion de documents. Et l'on accueille dès maintenant avec plaisir l'annonce qu'il nous fait d'une autre du même genre qui nous montrera, après les tissus livrés par le sol d'Egypte, les tapisseries des anciens Incas que nous ont conservées, dans le Nouveau Monde, les sables du Pérou.

§

On n'a pas oublié les six belles expositions, organisées par le regretté Raymond Koechlin, qui mirent sous nos yeux, de 1909 à 1914, au **Musée des Arts décoratifs,** les chefs-d'œuvre de l'estampe japonaise depuis ses origines jusqu'au XIXe siècle. Sur l'initiative de notre ancien ambassadeur au Japon, M. Robert de Billy, et sous le patronage du gouvernement de la République et du gouvernement impérial nippon, la Société des peintres-graveurs de Tokyo nous donne aujourd'hui dans ce même musée la suite de cette histoire en un choix abondant de productions de tous les artistes contemporains, précédé d'une importante rétrospective montrant les origines des influences occidentales manifestées dans l'école moderne et permettant de suivre l'évolution accomplie. Après une suite d'estampes populaires en couleurs des plus curieuses exécutées au XVIIIe et au XIXe siècle à Nagasaki et à Yokohama, représentant les divers types d'étrangers observés dans ces deux villes, seuls ports japonais ouverts alors à la civilisation occidentale, images naïves accompagnées de textes expliquant les mœurs européennes, les productions de ces pays lointains, la vie et les idées de ces étrangers (plus loin on en voit une où se trouve même retracée

par un artiste anonyme l'histoire, qui sans doute l'avait ému, de notre Bernard Palissy brisant et brûlant ses meubles pour alimenter son four), cette rétrospective présente les œuvres de l'époque de transition qui suivit la brillante production de Hiroshigé et de Hokousaï. La transformation de la vie nipponne après l'ouverture du Japon à l'Occident et la vision nouvelle des êtres et des choses qui en résulte se font sentir dans la traduction qu'en donnent des artistes comme Kiyotchika, Yoshigi et Goyo, les plus marquants de cette période. Les œuvres des graveurs d'aujourd'hui reflètent les deux tendances qui les sollicitent, les uns demeurant fidèles aux méthodes traditionnelles pour traduire les aspects de la nature et de la vie moderne, observés souvent chez nous, les autres adaptant à une mentalité restée japonaise les techniques occidentales, mais tous suivant les procédés d'autrefois : gravure sur bois de fil et impression à l'eau.

On admirera surtout, parmi ces œuvres contemporaines, les paysages et les fleurs d'Hasegawa, habitué de nos Salons de peinture, les magnifiques vues de nature, aux tons profonds et harmonieux, de Yamagoutchi, les fleurs et animaux si justement observés, si sobrement et délicatement rendus, de Foukazawa, de Foujimori, d'Oïwa, de Yamomoto, de Hazama.

§

Un autre groupement d'artistes étrangers nous a été présenté au **Musée du Jeu de Paume** : celui des peintres et sculpteurs suisses contemporains. Cette exposition est la suite de celle qui, en 1924, dans ce même musée, mit sous nos yeux les chefs-d'œuvre de l'art helvétique, depuis Conrad Witz, Manuel Deutsch et Holbein jusqu'à Hodler. C'est par un rappel de l'œuvre de ce dernier artiste que débute ce nouvel ensemble; on a plaisir à revoir son *Heure sainte*, ses portraits expressifs, ses paysages pleins de grandeur. Il domine de sa personnalité puissante toute la génération nouvelle de ses compatriotes dont peu témoignent d'originalité vraie et chez qui souvent — notamment chez les Suisses allemands, portés à regarder du côté de leurs frères de race — le caractère régional se montre obscurci par les influences venues du dehors. Cependant quelques artistes plus personnels émer-

gent de cette multitude : les peintres Cuno Amiet et Gimmi, bien connus chez nous, François et Maurice Barraud, Blanchet (à la fois peintre et sculpteur), Paul Barth, Lauterburg, Morgenthaler, Giacometti, et particulièrement le Genevois Darel, dont le tableau d'un accent si robuste, *La Soupe,* a été avec raison acquis pour le Jeu de Paume; les sculpteurs Angst, Blanchet, Hubacher et James Vibert.

§

Le nouveau conservateur du **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris** a inauguré sa direction par une très belle exposition consacrée, à l'occasion du cinquantenaire de la Société des Artistes indépendants, à deux des fondateurs de cette dernière : les peintres Odilon Redon et Paul Signac. On ne saurait trop honorer le bel artiste que fut le premier, un des plus grands de notre temps par l'originalité, la noblesse, la profondeur, la beauté picturale de ses créations, et qui, en dépit des expositions d'ensemble de son œuvre à la galerie Barbazanges en 1920 et au Musée des Arts décoratifs en 1926, et de plusieurs expositions fragmentaires dans diverses galeries, n'est pas connu comme il devrait l'être du grand public. Solitaire, travaillant à l'écart et dans le silence, soucieux uniquement de traduire les rêves de son esprit où les mythes antiques ou orientaux se mêlaient à des visions surnaturelles, à la fois serviteur scrupuleux de la vérité (comme le montrent ses admirables portraits dessinés ou peints) et amoureux d'irréel, séduit par les beautés de la nature (témoin ses magnifiques bouquets de fleurs) et en même temps par le mystère de l'au-delà, cherchant sous les apparences le secret caché des choses, comme le lui avait conseillé un autre visionnaire, Rodolphe Bresdin (le Chien-Caillou de Champfleury) qu'il avait connu dans sa jeunesse à Bordeaux (2), il crée tour à tour ces lithographies aux beaux noirs profonds, dont les sujets étranges étaient bien faits pour séduire le Des Esseintes de Huysmans qui les célébrait dès 1884 dans *A rebours: A Edgar Poe, Hommage à Goya, La Tentation de saint Antoine* d'après Flaubert, *L'Apocalypse,* — à quoi s'ajoutent les gravures sur

(2) Lire à ce sujet l'intéressant article de M. Edmond Jaloux, *Odilon Redon peint par lui-même,* dans le *Temps* du 2 mars dernier.

cuivre pour les *Fleurs du Mal,* — et ces peintures ou pastels aux couleurs somptueuses, féeries merveilleuses où le sujet a moins d'importance que la réalisation d'harmonies éclatantes et raffinées et qui, suivant la juste expression de notre confrère Jean-Gabriel Lemoine, ne sont plus que de la « peinture pure ».

Dans un autre genre, Paul Signac témoigne également d'un œil singulièrement subtil. On connaît sa technique, apprise de Seurat, inventeur du « divisionnisme », auquel une exposition organisée tout récemment à la *Gazette des Beaux-Arts* rendit un juste hommage. Soixante-neuf toiles, aquarelles, sépias et dessins résument ici l'œuvre de Signac depuis 1884, où il fonda, avec d'autres camarades, la Société des Artistes indépendants dont il est aujourd'hui le président. Plus encore que les œuvres aux vives et chatoyantes couleurs, nous avons admiré certaines réalisations du début dans des tonalités assourdies, telles les deux toiles, d'une rare subtilité, où le Mont Saint-Michel apparaît noyé dans la brume.

Un troisième artiste, le céramiste Ernest Chaplet, reçoit en même temps au Petit-Palais un hommage mérité: plusieurs vitrines, placées dans les deux salles que nous venons de parcourir, renferment ses plus belles pièces, pour la plupart porcelaines dures cuites au grand feu — à des températures qui, hélas! brûlèrent ses yeux — offrant les tonalités qui lui sont propres, notamment ces bleus argentés si délicats qu'il découvrit. A côté des grands plats d'apparat exécutés vers 1898 pour le baron Vitta, on revoit là avec plaisir quantité de pièces de toute forme prêtées par divers amateurs qu'on admira en 1907 et en 1910 aux expositions de la galerie Georges Petit et du Musée des Arts décoratifs et qui, pour la plupart, sont de délicieux chefs-d'œuvre.

§

Au **Muséum d'histoire naturelle** a été inauguré le 13 janvier un petit musée créé, sur l'initiative du peintre Demeurisse, exécuteur testamentaire du sculpteur François Pompon, à l'œuvre de cet admirable animalier. A côté d'une reconstitution de son modeste atelier où, près de l'établi et des outils de menuisier de son père, pieusement conservés,

il créa tant de merveilles, on a réuni dans un vestibule et une vaste salle toutes ses productions (près de trois cents), depuis les plus grandes, comme l'*Ours blanc*, grâce auquel, après toute une longue vie de labeur, il devint en 1922 brusquement célèbre, l'*Hippopotame*, le *Taureau*, le *Cerf*, la *Panthère*, le *Condor* juché sur une haute colonne, jusqu'aux plus petites pièces — le *Coq*, la *Poule*, le *Perdreau*, le *Canard*, le *Corbeau*, la *Truie*, le *Pigeon*, la *Chouette*, etc. — et aux nombreux essais ou ébauches, groupés dans des vitrines avec quelques masques d'une sobre et émouvante sincérité, parmi lesquels celui de sa femme, quelques autres portraits, dont le buste de son père, et diverses autres œuvres, comme une *Sainte Catherine* et une *Charlotte Corday*.

A côté, une exposition des « Animaliers contemporains » (ouverte jusqu'au 23 avril) groupe trois cent quarante pièces — peintures, sculptures, gravures, œuvres d'art décoratif — parmi lesquelles on aura plaisir à voir les envois de MM. Gardet, Hilbert, Artus, Saupique, Sandoz, de Mlle Jouclard, etc., et un choix de biscuits de la Manufacture de Sèvres d'après Frémiet, Gardet, Pompon, Petersen, Perrault-Harry Valton et autres.

§

La place nous manque pour parler aujourd'hui en détail, comme il se doit, de la réorganisation, que nous avions annoncée, du **Musée du Louvre**, dont toutes les salles ont été rouvertes au public le 6 mars. Grâce au regroupement méthodique des collections, c'est un musée en grande partie d'un aspect tout nouveau qui est maintenant offert à l'étude et à l'admiration des visiteurs. Nous ne voulons pas attendre d'en donner la description pour féliciter chaleureusement ceux à qui est due cette heureuse transformation : le directeur des Musées nationaux M. Henri Verne, qui en prit l'initiative, les architectes successifs du Louvre MM. Camille Lefèvre et Albert Ferran, qui exécutèrent les aménagements nécessaires, enfin et surtout les conservateurs des divers départements, qui ont apporté tant de persévérance, de science et de goût à accomplir ce labeur immense qui met maintenant en pleine valeur toutes les richesses de notre Louvre.

De même, nous nous contentons aujourd'hui de signaler la nouvelle exposition du **Musée de l'Orangerie,** avec annexe à la **Bibliothèque Nationale,** consacrée à Daumier, et qui sera ouverte quand ces lignes paraîtront.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une version nouvelle d'un poème de Rimbaud. — On ne connaissait jusqu'ici que deux collaborations de Rimbaud aux journaux et revues pendant sa brève existence littéraire (1870-1873): l'une, tout au début, au *Journal pour tous,* dont le numéro du 2 janvier 1870 a publié *Les Etrennes des Orphelins;* l'autre, au terme presque de sa carrière poétique, à la revue d'Emile Blémont et Jean Aicard, *La Renaissance littéraire et artistique,* 14 septembre 1872, avec *Les Corbeaux.*

Et voici que M. Auriant nous fait part de la découverte qu'il vient de faire de vers de Rimbaud dans un journal satirique de la fin de l'Empire : *La Charge* a publié le 13 août 1870 une petite pièce signée de son nom, *Trois baisers,* qui constitue un état antérieur de *Comédie en trois baisers.*

Cette trouvaille de M. Auriant intéressera vivement tous ceux qui étudient d'un peu près l'œuvre du jeune prodige: elle confirme ce que plusieurs pensaient, à savoir que celui-ci n'écrivait pas seulement pour son propre plaisir, et qu'il avait fait maintes tentatives pour se faire imprimer. Combien de journaux en 1870-1871 ont ainsi reçu de ses productions?... Toutes n'ont donc pas été jetées au panier!

La publication de *Trois baisers* a été ignorée des confidents de Rimbaud: ni son professeur Georges Izambard, qui venait de quitter Charleville à la fin de juillet, sa classe terminée, ni Delahaye, l'ami intime du collégien, n'en ont eu connaissance. Les poètes ont de ces cachotteries.

Nous possédions déjà deux versions de ce petit poème: *Comédie en trois baisers,* publiée dans les *Poésies Complètes* de Rimbaud (Vanier, 1895); et *Première soirée,* parue dans le *Reliquaire* (Genonceaux, 1891), et qui a été reproduite en

fac-similé d'autographe dans *Les Manuscrits des Maîtres, Arthur Rimbaud, Poésies* (Messein, 1921).

Trois baisers me paraît devoir se placer, chronologiquement, entre *Première soirée,* la version la plus ancienne, et *Comédie en trois baisers,* qui reste la plus récente.

On remarquera que Rimbaud n'a pas ici déformé le mot « malignement », qu'il écrit « malinement » dans les deux autres versions, de même qu'il intitulera un de ses quatorzains *La Maline*... Mais je suis tenté de croire que c'est le directeur du journal, ou même l'imprimeur, qui a corrigé cette anomalie orthographique, car « malinement » figure dans le premier état comme dans le dernier. Par contre, « les claires trilles », avec « le clair syrinx » de *Soleil et Chair,* représente une audacieuse inversion de genres, sans doute moins volontaire.

Voici le petit poème tel que M. Auriant l'a recopié dans *La Charge:*

TROIS BAISERS

Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres penchaient leur feuillée
Malignement, tout près, tout près.

Assise sur ma grande chaise,
Mi-nue, elle joignait les mains,
Sur le plancher frissonnaient d'aise
Ses petits pieds si fins, si fins!

Je regardai, couleur de cire,
Un petit rayon buissonnier
Papillonner comme un sourire
A son sein blanc, — mouche au rosier!

— Je baisai ses fines chevilles...
Elle eut un doux rire brutal
Qui s'égrenait en claires trilles
Un joli rire de cristal...

Les petits pieds sous la chemise
Se sauvèrent: « Veux-tu finir! »
— La première audace permise,
Elle feignait de me punir!

— Pauvrets palpitants sous ma lèvre,
Je baisai doucement ses yeux.
Elle jeta sa tête mièvre
En arrière: « Ah! c'est encor mieux! »

— « Monsieur... j'ai deux mots à te dire... »
Je lui jetai le reste au sein,
Dans un baiser. — Elle eut un rire,
Un bon rire qui voulait bien...

— Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres penchaient leur feuillée
Malignement, tout près, tout près.

ARTHUR RIMBAUD.

Nous reproduisons ci-dessous les variantes de *Première soirée* (figurée par I), et de *Comédie en trois baisers* (figurée par III):

I	Aux vitres jetaient leur feuillée
I et III	Malinement, tout près, tout près.
I	Papillonner dans son sourire Et sur son sien, mouche au rosier.
III	Papillonner comme un sourire Sur son sein blanc, mouche au rosier.
III	Elle eut un long rire très mal
III	Une risure de cristal.
I et III	Le rire feignait de punir!
I et III	En arrière: « Oh! c'est encor mieux!... »
I et III	Dans un baiser, qui la fit rire D'un bon rire qui voulait bien...
I	Aux vitres jetaient leur feuillée
I et III	Malinement, tout près, tout près.

Les trois éditions Berrichon publiées au *Mercure de France* (1898, 1912 et 1922) suivent le texte de *Comédie en trois baisers*, sauf en deux endroits où elles reproduisent celui de *Première soirée*.

Premier quatrain:

Aux vitres jetaient leur feuillée

Troisième quatrain:

Papillonner dans son sourire
Et sur son sein, — mouche au rosier.

Je crois qu'il serait préférable, dans une édition de Rimbaud, de ne point faire ce mélange, et de s'en tenir au texte de *Comédie en trois baisers*, le plus récent.

Dans l'édition de 1912, Berrichon a daté ce poème de « septembre 1870 » ; la publication de *La Charge* montre qu'il ne peut être postérieur aux tout premiers jours d'août 1870.

JULES MOUQUET.

LETTRES SUÉDOISES

Sigfrid Siwertz : *Selambs, Det stora Varahuset* (*Le grand Magasin*), *Enflanör* (*Un flâneur*), *Lördagskvällar* (*Samedis soirs*), *Mälarspirater* (*Les pirates du Mälar*), Stockholm, Bonnier. — Artur Möller : *Eros i malbrottet* (*Eros dans la mue*), *Passion*, *Det vita Djuret* (*l'Animal blanc*), *Kroppens Komedier* (*Les Comédies du Corps*), Stockholm, Bonnier.

Sigfrid Siwertz, de l'Académie Suédoise, a sa force dans son style soigné et pur, qui fait honneur à son éducation littéraire et à son jugement critique. Il épargne à ses lecteurs les crudités et les exagérations des auteurs dont la veine est plus féconde et originale. Cependant, il a écrit quantité de livres, nouvelles, poèmes, romans et drames. Toujours la critique lui en a fait l'éloge, mais les ouvrages de sa jeunesse maintenant sont oubliés. Né en 1882 et débutant en 1905, son début réel fut en 1914 avec le roman **Un flâneur,** où il a critiqué sa production jusqu'à cette date, production élégante, mais précoce et sèche. Dans *Un flâneur,* il nous promet « une volonté non des plus grandes, mais en état d'aider aux plus grandes ». Ce programme, il a tâché de le réaliser, au moins dans son roman *Selambs.*

Le type de flâneur qui règne dans ses œuvres jeunes, il l'a hérité de son contemporain aîné, Hjalmar Söderberg, d'où aussi le ton un peu vieillot. Et *Un flâneur,* qui marque la libération de sa personnalité, est encore dominé par Söderberg. Mais c'est un livre important par son sentiment frais et sa compassion vive. L'auteur n'y est plus honteux de son cœur, il risque le paquet d'être naïf et de faire couler ses larmes. La vie du jeune homme à côté de son père est une vie réelle, et on n'oublie pas la peinture des derniers mois de ce père, de sa maladie et de sa mort. Aussi, l'amour dans ce livre est un amour vrai et non purement littéraire. On y retrouve la jeunesse de tout jeune homme simple et vif. *Un*

flâneur compte parmi les ouvrages qu'on voudrait voir traduits.

Le beau roman **Selambs** a fait grand bruit parce qu'on y trouve les portraits de personnages connus et vivants. L'archevêque de Suède fut très ému de la vérité de ces figures, et s'est fait un allié de l'auteur. Mais, modèles à part, le roman a sa vérité en lui-même. Il y a là des types originaux tout suédois et qui se retrouvent souvent dans le même milieu. C'est un ouvrage presque scientifique. Son style est mûr et objectif. Une autre question est de savoir si ce livre est amusant, mais cette question naturellement doit être subjective comme la réponse. Sans doute, *Selambs* est représentatif pour son auteur et aussi pour la Suède littéraire, contemporaine de la grande guerre. Ces propriétaires fonciers, qui sont aussi des officiers de paix, et leur vie peu intellectuelle de joueur et de *sportsman,* donnent un tableau qui amuserait peut-être s'il était fait avec plus d'humour. Mais le tableau, en tout cas, est vrai, plus vrai — cela se peut — parce qu'il n'a rien d'un Hogarth ou d'un Caran d'Ache.

Le Grand Magasin est le livre le plus amusant de Siwertz. Le milieu est presque le même que dans *Au bonheur des dames* de Zola, mais la matière et le traitement appartiennent à Siwertz. Le magasin est la création d'un juif, dont le portrait est de bonne pâte et parfois d'une certaine grandeur. Dans ce magasin et dans un de ses lits, on trouve un beau jour un petit enfant dormant, que ses parents malheureux ont déposé là. Et cet enfant devient le cœur et le fils et l'avenir du grand magasin. Les soins que le vieux juif donne à l'enfant trouvé sont une histoire vraiment drôle. Pour l'éducation de l'enfant, le juif se met à refaire sa propre éducation. Amusants au moins pour les Suédois sont les efforts du vieil étranger pour parvenir à comprendre l'histoire de la Suède et de ses rois guerriers. Ce roman a précédé le mouvement antisémite, qui s'est fait sentir un peu aussi en Suède. Les Juifs jouent très souvent des rôles comiques ou pathétiques dans la littérature suédoise moderne, et *Le Grand Magasin* suit cette tradition bonhomme et très humaine.

Les Pirates du Mælar est un livre avec des héros juvéniles. Mais ce serait une erreur de croire qu'il est un livre

pour la jeunesse. Certainement, si l'on trouve que *A high wind in Jamaica*, de Richard Hughes, est un livre pour la jeunesse, *Les Pirates du lac Mælar* appartient aussi à ce genre. L'auteur suédois peut être de cet avis, mais des pédagogues suédois et danois sont d'un autre avis. L'histoire est, en peu de mots, celle-ci: Deux garçons, pendant les vacances, volent un bateau de pêche et disparaissent sur le grand lac. Ils se nourrissent par des vols et en mendiant. Tout romantisme et toute circonstance atténuante manquent à ces aventures. Comme étude de psychologie enfantine, le roman est d'un intérêt certain, et l'atmosphère et les environs sont véritables, mais l'impartialité réaliste de l'auteur n'est pas édifiante, et le ton et le goût sont trop âpres et trop lourds.

Dès son début, Siwertz a cultivé sa veine poétique et son talent considérable de versificateur. Son style est toujours soigné, les matières sont bien étudiées, et rarement on trouve quelque chose à critiquer dans ses poèmes. Mais, en dehors des amis intimes et des admirateurs très fervents de Siwertz, ses vers sont peu connus. On ne les cite presque jamais. Le livre le meilleur dans ce genre se nomme **Samedis soir,** où l'auteur s'est amusé à décrire dans un style très congénère à celui de Karlfeldt divers métiers manuels. Le style, dans ce livre, est un baroque grotesque et vigoureux, et souvent l'impression est vraiment humoristique.

Pour faire justice à *Artur Möller*, il faut se rappeler les poètes suédois du XVIIIe siècle, les Lidner et les Bellman. Comme ceux-ci, il est un bohémien incombustible et un artiste véritable, souvent raffiné. Oscar Levertin, notre éminent critique, l'a proclamé un rude fripon, et l'espièglerie de sa prose élégante a imité sa vie. L'homme a été moins heureux que l'artiste.

Möller est un érotique tout extérieur, et les titres de ses livres sont très caractéristiques: *Det vita djuret* (**L'animalblanc**), *Kroppens Komedier* (**Les comédies du corps**), *Eros i [illegible]albrottet* (L'Eros **dans la mue**), **Passion.** Ils racontent souvent les aventures d'un jeune Casanova inexpérimenté qui va faire ses premiers pas avec quelque inconnue pour institutrice. Parfois, un trait tragique est mêlé aux leçons, autrement trop

douces. Le héros est alors un infortuné à ses propres yeux : un laid, dont la laideur crée les comédies du corps.

Cet érotomane est un conteur d'un talent inné. Souvent superficiel, il charme tout lecteur par son aimable tempérament, inoffensif et communicatif. Le modernisme morose et mécontent lui est étranger. Sa Muse a des ailes de papillon et non d'aéroplane. Sa touche est légère comme un vent de printemps. Quand il devient plus grave, on devine son sourire.

Le livre le plus sérieux qu'il ait écrit est intitulé *Passion*, et est devenu un grand succès bien mérité. Cet ouvrage traite le problème érotique dans un jeune ménage. Dire que la tendance y est morale serait exagérer — le moraliste dirait que cette tendance est extrêmement immorale. Du point de vue strictement littéraire, c'est une œuvre parfaite. La passion y bouillonne sans que la forme éclate et soit brisée. Ce fut le coup de maître de son auteur.

Möller aussi est poète. Sincèrement, il donne ses impressions, et ses mots souvent sont recherchés, jamais cherchés. L'élégie amoureuse ou solitaire est son domaine d'où il ne sort jamais. Il n'est pas devenu poète populaire, mais qui le connaît s'égare volontiers dans ses paysages et ses bosquets.

K. G. OSSIANNILSON.

LETTRES HONGROISES

Le roman social. Louis Kassak: *La colonie de vacances*, Editions Panthéon. — Aaron Tamasi: *Abel dans la ville*, Editions Genius. — Le roman psychologique. Renée Erdős : *Port tranquille*, Editions Revai. — Tibor Köves: *Images sculptées*, Editions Panthéon. — Désiré Kosztolanyi: *Du berceau jusqu'à la tombe*, Editions de la revue Nyugat. — François Molnar: *Les anges musiciens*, Editions Athenaeum. — Le roman utopique. Michel Babits: *La pilote Elsa ou la société parfaite*, Editions de la revue Nyugat. — Marcel Benedek: *Fais ce que voudras*, Editions Dante. — Le roman historique. Zsolt Harsanyi: *Parle, veilleur, parle*, Editions Singer et Wollfner. — Irène Gulacsy: *Le capitaine de Kallo*, Editions Singer et Wollfner. — Cécile de Tormay: *Le cygne de Csallököz*, Editions Genius.

Comme chaque année, aux environs de Noël et du premier de l'an, la littérature hongroise de ces dernières semaines a surtout abondé en romans. A l'instar, du reste, de ce qui se passe dans les autres pays, cette abondance n'est pas sans danger pour l'avenir de la vie littéraire en Hongrie, car cette

pléthore de romans extermine peu à peu tous les autres genres. Voilà des années qu'il n'a pas paru en Hongrie un seul volume d'essais, et les recueils de poésies eux-mêmes se font de plus en plus rares. Parmi les romans, enfin, on constate que les éditeurs se font les serviteurs du public et ne publient guère que les œuvres appartenant aux genres les plus demandés; c'est-à-dire très peu de romans représentatifs de la vie moderne, puisque celle-ci n'a rien d'attrayant pour les lecteurs et que les problèmes qu'elle présente sont à la fois trop graves et trop compliqués pour qu'on puisse en tirer des sujets faciles et amusants. Par contre, tout ce qui peut faire oublier le présent semble bon et c'est ainsi que nous assistons à la renaissance de deux genres: roman utopique et roman historique qui, de par leur sujet même, répondent mieux que tout autre à ce besoin.

En ce qui concerne le roman dit « social », deux livres, récemment parus, méritent une attention particulière. Le premier, **La colonie de vacances,** est l'œuvre de Louis Kassak qui, grâce à ses puissantes poésies d'avant-garde et surtout à sa magnifique autobiographie *La vie d'un homme,* dont nous avons longuement parlé, lors de sa parution il y a quelques années, occupe une place de premier ordre dans la littérature hongroise contemporaine. Malheureusement, comme Kassak, socialiste fervent, ne peut compter sur aucun secours officiel, ou même émanant d'un milieu bourgeois, il se voit parfois obligé de hâter sa production. C'est pour cette raison que, dans ses derniers romans, on ne trouve pas toujours les grandes qualités qui faisaient le prix de son autobiographie, c'est-à-dire une simplicité directe et spontanée, grâce à une matière tirée toute chaude et vibrante de sa propre vie. Dans *La colonie de vacances,* il retrouve pourtant ses meilleurs dons de conteur et d'observateur en décrivant minutieusement la vie au grand jour, traversée d'intrigues d'amour et de soucis de toutes sortes, d'un groupe de petites gens installés pour l'été au bord du Danube. La nouveauté du sujet et du cadre ajoute beaucoup au charme du récit.

L'autre livre, celui d'Aaron Tamasi qu'on considère à juste titre comme le meilleur des jeunes conteurs transylvains de

langue hongroise et qui s'appelle **Abel dans la ville,** est la suite du roman paru, il y a deux ans, sous le titre *Abel dans la forêt.* Ici, c'est moins l'action que le héros lui-même qui nous importe. Dans le premier volume, nous voyions celui-ci, un jeune paysan sicule, aux prises dans la forêt où son père l'avait envoyé garder le bois coupé avec mille aventures, les unes amusantes, les autres tragiques, qui finissaient par faire de lui un homme. Dans son nouveau livre, Aaron Tamasi nous montre le jeune homme, type savoureux de l'optimiste roublard, livré à de nouvelles aventures, mais cette fois dans la forêt humaine, au milieu d'une grande ville. Ici également, plus qu'à un roman proprement dit, nous avons affaire à une série d'anecdotes ramassées autour d'un personnage central, mais si intéressant par lui-même, si vivant, qu'il restera certainement l'un des types les plus riches de la littérature hongroise moderne.

Un autre groupe de romanciers cultive plutôt le genre psychologique, tout en restant plus ou moins dans les cadres de la vie actuelle. Nous n'avons pas encore parlé dans nos chroniques de Renée Erdös. Romancière abondante et favorite du grand public féminin, qui goûte particulièrement chez elle le romanesque des histoires d'amour passionnées, elle possède le don réel d'exciter et de maintenir l'intérêt du lecteur à travers les péripéties d'un récit toujours bien conduit et varié. Renée Erdös, qui a débuté dans la carrière des lettres par des poésies bien avant la guerre, et qui a traversé au cours de sa vie des aventures exceptionnelles, a écrit quelques douzaines de romans dont les meilleurs sont peut-être les trois volumes de son autobiographie romancée, *Les aïeux et les descendants,* parmi lesquels le plus populaire reste *Le cardinal Santerra,* un des plus grands succès de librairie en Hongrie. La critique hongroise, qui se refuse à traiter sérieusement l'œuvre de Mme Erdös, lui reconnaît cependant une grande richesse de sentiment et d'imagination, malheureusement gâtée par un style terne et par une complaisance exagérée envers le public. Telle quelle, elle appartient à la vie littéraire de son pays, et son nouveau roman, **Port tranquille,** tout en reprenant le thème rebattu de la femme vieillie qui ne veut pourtant pas vieillir, le

renouvelle cependant grâce aux expériences personnelles de l'auteur, qui se peint dans ce volume sous la figure de l'héroïne, une romancière célèbre qui, après une suprême tentative, se résigne à la vieillesse.

C'est également à la tradition psychologique que nous pouvons rapporter les trois petits romans qui, sous le titre d'**Images sculptées,** composent le premier volume d'un jeune écrivain, Tibor Köves. Trois histoires d'amour, amour exotique et inassouvi, et dont l'atmosphère cosmopolite a pour cadre Venise et Paris. En quelques mots, Tibor Köves sait évoquer le charme d'une ville, les désirs troubles et violents des jeunes gens d'aujourd'hui, hongrois ou américains, dans un milieu artistique ou d'un intellectualisme raffiné. En attendant la suite de ses œuvres, c'est là, nous semble-t-il, le plus caractéristique de ses dons.

Nous ne voulons que mentionner ici **Du berceau jusqu'à la tombe,** le nouveau livre d'esquisses et de portraits de Désiré Kosztolanyi, le brillant poète et romancier dont le volume de nouvelles *Cornelius Esti,* que nous analysions dans notre dernière chronique, reste l'une des sensations de l'année littéraire en Hongrie.

L'autre grande sensation, qui surpasse tous les ouvrages mentionnés jusqu'ici, et en valeur et en popularité, est le délicieux petit roman de l'auteur dramatique universellement connu François Molnar, dont on a joué plusieurs pièces sur les scènes parisiennes et dont la légende faubourienne *Liliom,* après avoir été montée par Pitoëff, est actuellement tournée comme film. Molnar, qui a connu d'éclatants succès un peu partout comme dramaturge, revient de temps en temps à sa veine première et peut-être la meilleure : le récit en prose. Il est possible, car tout arrive, que nombre de ses pièces ne soient plus jouées d'ici cinquante ans, mais il est plus que probable que certains de ses romans, de ses croquis dialogués et quelques-unes de ses nouvelles seront lus longtemps encore et transmettront son nom à la postérité. Il est dommage que les meilleurs de ses récits : *Musique, Les voleurs de charbon, Histoire d'un canot à la dérive, Les enfants de la rue Pal,* soient si peu connus en France; car, en dehors de leur charme profond, ils possèdent une étonnante vivacité et font

preuve du plus merveilleux don d'observation. Ce qui fait le prix unique de son nouveau roman : **Les anges musiciens,** c'est que c'est une histoire sans aucune prétention littéraire ou morale. On dirait à première vue qu'il ne s'agit que d'une banale histoire d'amour, finissant en roman policier. C'est l'histoire de la fille d'un puissant homme d'affaires hongrois qui, tombée amoureuse, à Venise, d'un secrétaire de son père, essaye d'écraser, grâce à une intrigue policière, sa rivale pauvre, mais heureuse. Trop jeune, trop naïve et, pour cette raison, facile à désarmer, la jeune fille doit rentrer à Budapest humiliée par la défaite qu'a été pour elle cette première escarmouche amoureuse.

Cette histoire, au fond insignifiante, est non seulement racontée avec une verve endiablée et dans un style chatoyant, plein de traits d'esprit et d'observations savoureuses, mais enrichie de toute une galerie de portraits. Et l'on ne sait à qui donner la palme : au père prodigue, à la vieille mère coquette, à la jeune fille adorablement maladroite, à la vieille Américaine, fidèle de Venise, à l'Italien professionnel de la séduction, ou à la rivale insolente dans sa pauvreté heureuse en face de la jeune fille comblée, mais solitaire, que l'atmosphère d'une Venise trop belle fait nostalgiquement penser à la petite maison de campagne où elle passe l'été, au bord du Danube, au milieu d'un village poussiéreux et sans charme, mais qui du moins est le sien.

Par ailleurs, un genre plutôt rare dans la littérature hongroise, le roman utopique, se voit représenté, cette saison, par deux ouvrages à la fois. Le premier, celui de Michel Babits, le plus grand poète actuellement vivant de la Hongrie, **La pilote Elsa ou la société parfaite,** est comme un insupportable cauchemar qui déroule devant le lecteur, en des scènes et des dialogues visionnaires, toutes les horreurs d'une société future en fonction d'une guerre permanente où les femmes elles-mêmes seront enrôlées, et où le seul but de l'humanité sera la lutte éternelle. Babits, qui, en dehors de ses merveilleux poèmes, est un maître de la prose hongroise, a l'air de vouloir se dépouiller ici de tout ornement poétique pour rendre dans sa nudité la vision de cette « société parfaite » où, dans les villes souterraines constamment

menacées par les gaz, les hommes vivent comme des taupes, oubliant le rayonnement de la civilisation des siècles passés et où la jeune héroïne du roman assiste au supplice de son amant et cause la mort de sa propre mère.

L'auteur de l'autre roman utopique, **Fais ce que voudras,** Marcel Benedek, est un des esprits les plus délicats et les plus cultivés de la littérature hongroise d'aujourd'hui. Professeur, essayiste, traducteur, il sert par tous les moyens la cause de la civilisation française en Hongrie. Dans son roman, nous voyons une petite société d'intellectuels hongrois qui, par la force des circonstances, sont obligés de s'adonner à un travail qui ne répond pas à leur vocation, se changer, grâce à l'héritage que fait un de ses membres, en une sorte d'abbaye de Thélème où les savants et les artistes peuvent enfin vivre selon leur goût, tandis que la femme de l'héritier qui est médecin fonde un hôpital pour enfants. Seulement, d'une part l'ennui stérile, d'autre part le nombre toujours grandissant des pauvres qui gravitent autour de la fondation, amènent la faillite de l'œuvre sur les ruines de laquelle les deux époux, séparés par les intrigues et la bienfaisance, finissent par se retrouver. Marcel Benedek a su réaliser avec une verve féconde et un esprit sans défaut toutes les possibilités amusantes et instructives de cette idée qu'il élève même à la hauteur d'une satire sociale incisive.

Le genre le plus abondant de la saison est sans contredit le roman historique qui, depuis la guerre, connaît un second renouveau. A côté du roman de Zsolt Harsanyi, **Parle, veilleur, parle,** qui raconte d'une façon très attachante l'histoire d'un grand seigneur hongrois du XVIIe siècle, poète et guerrier en même temps, le comte Nicolas Zrinyi, à côté de celui d'Irène Gulacsy, **Le capitaine de Kallo,** qui décrit avec pittoresque les aventures d'un jeune couple hongrois du XVIe siècle traîné en captivité en Turquie, nous tenons à mentionner surtout la nouvelle œuvre de Cécile de Tormay dont plusieurs livres, *Le livre proscrit, Parmi les pierres,* ont déjà paru, il y a quelques années, en français. Cécile de Tormay est une des figures les plus en vue de la littérature officielle et nationaliste. Absorbée par son activité politique et sociale, c'est après un silence littéraire de plus de dix ans

qu'elle vient de publier le premier volume d'une trilogie, depuis longtemps attendue par ses fidèles, sous le nom de **Le cygne de Csallóköz.** C'est la touchante et sobre histoire d'amour d'un jeune chevalier du XIIIe siècle qui, après avoir passé quelque temps à Paris où il était destiné aux ordres, rentre juste à temps en Hongrie pour assister à la mort de sa jeune amante et à l'invasion de son pays par les Tartares. La sympathie fervente que l'auteur montre pour tous les vestiges du paganisme, encore vivaces en Hongrie à cette époque, en opposition avec le christianisme qui était loin de s'y être définitivement implanté, donne une certaine signification extra-littéraire à ce livre, d'ailleurs fort habilement composé. On dirait qu'en parallèle avec certains mouvements religieux de la Nouvelle Germanie, Cécile de Tormay, elle-même d'origine germanique, semble discrètement accuser le christianisme d'avoir étouffé quelques-unes des virtualités poétiques, morales et sociales de l'ancienne Hongrie.

MÉMENTO. — Signalons à nos lecteurs qu'un extrait du roman *Abel dans la forêt,* d'Aaron Tamasi, a paru, précédé d'une étude d'Eugène Katona, dans le numéro de janvier, et une nouvelle d'Irène Gulacsy dans le numéro de février, de *La nouvelle Revue de Hongrie,* qui continue brillamment sa tâche dans le domaine politique, littéraire et artistique.

FRANÇOIS GACHOT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Léon Daudet: *Vers le Roi;* B. Grasset. — Gustave Méquet: *Les leçons du plan quinquennal;* Félix Alcan.

Les très nombreux ouvrages de M. Léon Daudet ont tous eu du succès; ils le doivent à son talent d'écrivain; son style, si pittoresque, riche d'idées, de figures et de suggestions, tient sans cesse en éveil l'attention du lecteur. M. Léon Daudet est d'ailleurs indifférent à la justesse des idées et à tout sentiment d'équité envers ses adversaires. C'est un admirable polémiste, mais guidé par le sentiment et non par la raison. Croit-il comme mon ancien collègue Jules Soury (collaborateur de M. Daudet) que le peuple étant bête, il faut le tromper pour obtenir qu'il se laisse gouverner par l'élite? On conçoit en tout cas facilement que les ouvrages historiques de M. Daudet inspirent une certaine défiance. Que

penser en effet d'un historien qui ose appeler « le noble commandant Henry » un faussaire et maître chanteur qui, pour avoir de l'avancement, entassa crime sur crime?

Le nouveau volume de souvenirs de M. Daudet: **Vers le Roi**, est néanmoins fort intéressant. Il contient l'histoire du journal *L'Action française,* fondé le 21 mars 1908, et un résumé des premiers repas de l'Académie Goncourt et de l'attribution du prix annuel depuis sa fondation en 1903. L'introduction dont M. Daudet a fait précéder son récit est vraiment suggestive.

Les malins des salons et de la presse prédisaient à l'*Action française* une durée de six mois. Nous avions, en effet, à nos débuts, bien peu d'argent, pas tout à fait 300.000 francs de l'époque, dont 80.000 représentaient tout l'avoir de ma jeune femme, notre collaboratrice Pampille; mais quelle ardeur, je puis dire quel enthousiasme... Nous aimions et nous aimons notre pays et nos princes... « Pour bien servir nos princes, il importe de les bien aimer », dit Pampille... En ce qui me regarde personnellement, la République m'a assassiné un innocent et bel enfant de 14 ans et demi; aussi n'ai-je plus qu'une pensée: la tuer à mon tour, la Gueuse...

Eparpillées et décimées par la guerre, les jeunes troupes de l'A. F. se sont reformées... Si bien qu'en 1926, et dans une passe financière particulièrement difficile, nous pouvions réunir à Nîmes 40.000 partisans, à Strasbourg 30.000 partisans sur la place Kléber, et au Mont des Alouettes 70.000 chouans de Vendée, acclamant le Roi... C'est alors qu'Aristide Briand, chef crapuleux de la police de Sûreté générale, et qui concertait de ruiner la victoire en nous soumettant à l'Allemagne (besogne pour laquelle il fut évidemment payé, ainsi que son compère Philippe Berthelot, le fameux concussionnaire du Quai d'Orsay), concluait avec le Pape « le plus allemand de l'histoire », Pie XI..., un pacte d'alliance dont le gage était la condamnation, sans motif valable, de notre mouvement... A l'heure où j'écris, le Pape Pie XI, dépouillé de toutes ses prérogatives souveraines... au bénéfice du Duce Mussolini, est en faillite de 1.250 millions que lui avaient valu les accords de Latran et que des sous-ordres indignes ont galvaudés dans des expériences américaines...

Avouons-le, le reste du volume paraît plus véridique qu'on ne pourrait le croire en le jugeant d'après ces citations.

ÉMILE LALOY.

§

Depuis que le fameux plan quinquennal a été mis en marche, il ne se passe pas de jour qu'il ne paraisse un livre pour le blâmer ou le porter aux nues. Pour les uns, c'est un épouvantail; pour d'autres, une panacée. Cependant, il faut dire que, depuis ces derniers temps, le nombre de ceux qui s'en enthousiasment et qui chantent ses louanges a sensiblement prévalu sur ses détracteurs. Quelle en est la raison? A-t-il donné des résultats tellement tangibles, tellement concluants qu'il n'y a plus qu'à s'incliner devant lui et abandonner toute critique? Non. Certes, le plan quinquennal qui, comme le remarque fort justement M. Méquet dans son livre **Les leçons du plan quinquennal,** n'est nullement une sorte de génération spontanée ainsi que le croient d'aucuns, mais est « l'aboutissement d'une longue série de recherches scientifiques, de tâtonnements empiriques dans le domaine de la politique économique et de discussions passionnées », a donné, dans certaines branches de l'économie et de la vie sociale, des résultats appréciables et fort heureux. Cependant, dans son ensemble, il reste encore dans le « devenir » et, ce qui est bien pis, représente en soi une sorte de Moloch, friand de vies humaines. Car ne nous y trompons pas, cette immense entreprise qu'est le plan quinquennal a coûté déjà au peuple russe des sacrifices sans nombre et de toute sorte et on peut se demander si un gouvernement, si convaincu qu'il soit de l'exactitude de ses prévisions pour l'avenir, a le droit de sacrifier sans ménagements des millions de vies humaines pour l'édification, par des méthodes de travail qu'il reproche au capitalisme, d'une économique dont ne bénéficieront guère que les générations à venir dans un avenir plus ou moins proche! Les dirigeants de l'Union soviétique affirment, il est vrai, que « l'indice du bien-être » (?) d'une famille ouvrière marque une forte augmentation sur l'état de fait en 1913: la valeur *réelle* des budgets familiaux serait de 85 % plus élevée qu'avant la révolution. Sur cette affirmation, M. Méquet fait la remarque suivante:

Nous ne discuterons pas la valeur de cette comparaison, mais

en tous cas nous ne voudrions pas porter au crédit du plan quinquennal ce relèvement tout entier! Bien plus, nous ne croyons pas excessif d'affirmer que les améliorations qui se sont produites dans la situation de la population *travailleuse* depuis 1923 sont bien plutôt dues au regain d'activité économique et surtout commerciale qui marqua la période de la N. E. P. qu'à l'application du plan quinquennal.

Donc, en réalité, le standard de vie de l'ouvrier, c'est-à-dire du salarié actuel dans ce stade de préparation de l'avenir est le plus misérable qui se puisse imaginer, mais ce n'est pas là ce qui importe principalement au gouvernement soviétique.

Ce qui importe aux dirigeants, écrit M. Méquet, ce sont les transformations des aspects sociaux de la vie matérielle et intellectuelle. C'est uniquement sur des faits de cet ordre que l'on s'étend dans les relations officielles.

Voici donc le fin mot de la chose. On s'applique à faire passer dans la vie des théories ou, plutôt, des idéologies, sans se préoccuper beaucoup combien coûtera aux vivants leur application. Mais cette chose monstrueuse peut se faire uniquement grâce à l'énergie farouche des militants de toute sorte qui ont su faire vibrer dans les masses russes des sentiments, sinon abolis, du moins endormis: son mysticisme et cette sorte d'abnégation et d'oubli de soi dont le peuple russe a fait preuve bien souvent au cours de son histoire. Et cet enthousiasme des Russes est tellement grand, tellement débordant, encore que soutenu artificiellement, qu'il se communique aux étrangers qui visitent l'Union soviétique. Dès leur arrivée à la gare frontière de Négoréloié, ils sont, dit notre auteur, « littéralement happés » par ce vent d'enthousiasme. C'est ce qui explique, en grande partie, que le nombre de ceux qui, en Occident, se plaisent à chanter les louanges du plan quinquennal est devenu, depuis un certain temps, plus considérable que celui de ses détracteurs. Et même après que cet enthousiasme leur est passé, il leur en reste quelque chose, d'autant plus que ce n'est pas sur leur dos qu'il s'édifie.

Et pourtant il y aurait beaucoup à redire à cet engouement bien souvent aveugle, même en faisant abstraction de son côté sentimental. Les leçons du plan quinquennal nous enseignent

qu'il n'y a pas lieu de se hâter de l'appliquer ailleurs. Il faut encore attendre pour voir ce qu'il peut donner réellement, car nous ne sommes encore qu'à ses premiers pas. Au surplus, dans son *application,* il y a eu des erreurs qui ont faussé son esprit dès le début. La première erreur a consisté à accentuer le rythme rapide prévu par le plan. L'équilibre déjà imparfait visé par le plan a été rompu. Nous voyons qu'aujourd'hui les industries-clés sont dangereusement en retard sur le reste; que les transports sont complètement insuffisants et, ce qui est plus grave que tout, que le matériel humain est à bout de souffle. Tels sont les résultats extrêmes de cette accélération brusquée. Et pour obtenir cette accélération en cours de route, il avait paru bien souvent nécessaire d'agir sur le moral des individus par des stimulants d'ordre divers.

On ne peut qu'admirer, écrit M. Méquet, l'enthousiasme qu'a pu déchaîner dans les couches les plus ardentes de la population, l'idée de battre le régime capitaliste sur son propre terrain. Mais ce mouvement d'enthousiasme porte en lui ses germes morbides. Dès le début, on a pu se demander, connaissant le caractère russe, combien de temps durerait cet enthousiasme. Il semble bien qu'il a duré suffisamment pour assurer à peu près la réalisation du plan, mais il a déterminé en même temps un retour à l'esprit d'indiscipline, on pourrait même dire d'anarchie, chez ceux-là même qu'il transportait.

Que sortira-t-il de tout cela? M. Méquet estime que la Russie restera socialiste, à condition de rester dans la ligne que lui a tracée le plan quinquennal. Mais ce plan a tellement zigzagué au temps de son élaboration et dans son application, ses résultats définitifs sont si difficiles à prévoir et si lointains encore qu'on se perd en conjectures sur ce que sera ce socialisme russe.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Drieu La Rochelle: *La Comédie de Charleroi;* Gallimard. — Paul Voivenel: *Avec la 67e division de réserve, I;* Toulouse, éditions de l'Archer. — Joseph Varenne: *L'Aube ensanglantée;* Editions de la Revue mondiale.

L'ouvrage de M. Drieu La Rochelle, **La Comédie de Charleroi,** est une collection de six nouvelles sur la guerre de

1914, mais l'auteur, ancien combattant, avertit que la part « faite à la relation textuelle a été large dans cette suite romanesque ». Rappelant que « l'on n'oublie rien de sa vie morale », il affirme « avoir presque tout dit ». Il a surtout cherché à être véridique. Il reconnaît « qu'il a eu très peur à la guerre à certains moments », et ce souvenir rend irrésistible chez lui le besoin de peindre la guerre et la vie militaire aussi odieuses qu'il les a vues. C'est un scepticisme plein de dégoût qui l'a inspiré quand, d'une plume alerte, il a, en transposant les faits, les personnages et les paysages, raconté une partie de ce qu'il a vu ou éprouvé.

Le docteur Voivenel, dont les lecteurs du *Mercure* ont apprécié si souvent les causeries médicales, fut mobilisé à Toulouse et attaché au parc de la 67e division. Depuis le 11 août 1914, il tint régulièrement un journal; il vient d'en publier la première partie (juillet 1914-juillet 1915) sous le titre: **Avec la 67e division de réserve.** C'est un document caractérisé par sa franchise et sa véracité, d'autant plus précieux que Voivenel est bon observateur et psychologue perspicace.

Partie de Toulouse le 14 août, la 67e division débarqua à Brienne le 16. Le 23, elle était à Etain où elle vit refluer des débris de la 42e division abîmée la veille à Joppécourt.

Nous causons avec les fantassins du 161e et du 154e. Les officiers ont été tués... Les chefs, d'après un adjudant blessé, se sont inutilement exposés. Des capitaines, un sous-lieutenant sorti hier de Saint-Cyr, pipe au bec, se tinrent constamment debout et furent inévitablement fauchés.

Le soir, on croise « ce qui se disait rester du 94e d'infanterie (42e D. I.). Des gradés, il y avait tout juste un aide-major de 1re classe et un adjudant ».

Le lendemain à Eton (au N.-E. d'Etain), la 67e division est engagée. [Ses réservistes] tiennent le coup... A 18 heures passe ce qui reste du 155e de Commercy qui, avant-hier, fut décimé. *Pas un gradé.* Les hommes disent que les officiers se sont fait admirablement tuer. A 18 heures et demie, nous apprenons que cela va mal, Les Allemands avancent. Notre artillerie aurait perdu des avant-trains. Le 220e aurait été surpris à Rouvres au moment de la soupe. Les compagnies de ce régiment qui défendaient Etain se

seraient signalées par leur intrépidité... A 19 heures, nous sommes submergés dans un fleuve de fuyards.

Le lendemain, un capitaine commandait ce qui restait du 214ᵉ. « Le colonel, le lieutenant-colonel, des commandants étaient tombés. » La débâcle de la 67ᵉ division avait fait mauvais effet à Verdun. Quand des troupes de la garnison de cette ville y revinrent le lendemain avec des trophées, Voivenel entendit leur crier: « Bravo, les gars!... Vous n'êtes pas au moins comme ceux du Midi! » Et il conclut:

Parce que notre division, brusquement assaillie, a marqué de ses morts l'avance des Allemands que ses camarades de l'active seuls ont pu repousser, on est injuste pour elle.

Le 28, il ajoute comme explication technique:

Il semble que la 72ᵉ D. R. soit arrivée trop tard.

Les Languedociens de la 67ᵉ division allaient d'ailleurs montrer peu après ce qu'ils valaient. Le 6 septembre et les jours suivants, ils se distinguèrent au nord de Rambluzin (au sud-ouest de Verdun). Le 13, on apprit la retraite allemande.

Le 21 septembre, la 67ᵉ division reçut l'ordre d'occuper les Hauts-de-Meuse, entre Verdun et Saint-Mihiel, pour contribuer à arrêter l'attaque allemande, qui s'efforçait de déboucher de la tranchée de Spada. Elle y resta jusqu'à la fin de juillet 1915, s'épuisant en attaques héroïques contre les tranchées ennemies près des Eparges et de Seuzey. Particulièrement émouvant est le récit des attaques des 7, 8 et 10 avril pour la conquête du bois de Lamorville. Voivenel les a ainsi résumées:

J'ai vu un général de division, inconnu aux tranchées, lancer stupidement trois jours de suite plusieurs bataillons contre des éléments de terrain que nous savions imprenables.

L'enthousiasme et l'admiration n'étaient certes pas des dispositions d'esprit naturelles à Voivenel. Il est avant tout un psychologue, comme en témoignent ses livres précédents: « Le Courage », « Le Cafard », « La Psychologie du soldat ». Il y avait « donné le pas au technicien de la philosophie et

de la psychologie ». Mais de son journal, il a banni toute théorie; il y raconte seulement ce qu'il a réellement vu et entendu, et il a passé au front quatre années qui lui ont valu le grade de commandeur de la Légion d'honneur.

M. Joseph Varenne a commencé à connaître le front le 23 mai 1915; ce jour-là, le détachement d'infanterie auquel il appartenait débarqua à Cayeux-en-Santerre et commença à creuser des tranchées. De là, il alla à Eclusier. Le 25 septembre 1915, il prit part à l'offensive à Wailly. Il combattit ensuite à Souchez, puis en Alsace, à Seppois. En avril 1916, il fut transporté au camp de la Beholle, sur les Hauts-de-Meuse, puis à celui du Tremblay. Le 29 juillet 1916, « l'inéluctable tour de rôle le mena à Verdun, monstre insatiable de chair »; il y monta en ligne par le bois de la Laufée dans le boyau Contant; les lignards y combattirent, mêlés à des Sénégalais, et les virent trembler sous la pluie d'obus en criant: « Mauvais grigri! » Le 9 septembre, Varenne retourna au repos, mais, en novembre, fut renvoyé dans le secteur de Douaumont et y resta jusqu'au 17 janvier 1917. De mai à novembre, il combattit à Craonne, à Vauclerc et à Laffaux. En janvier 1918, il était sur la Somme, en avril au mont des Cats, en juillet dans la forêt de Reims: c'est là qu'il reçut la blessure qui le fit réformer à 80 %. Il a intitulé ses souvenirs **L'Aube ensanglantée,** sans doute parce qu'il veut espérer que les effroyables tueries auxquelles il a pris part ont été l'aube de la paix perpétuelle. Sans déclamation, il décrit en détail et avec une évidente sincérité ce qu'il a vu. Il parle relativement peu de ce qu'il a éprouvé, probablement par modestie et par crainte de trop allonger son récit. Celui-ci n'en constitue pas moins un témoignage précieux sur la vie et la mort dans les tranchées, aux époques et aux endroits où il s'est trouvé.

ÉMILE LALOY.

CONTROVERSES

Le mouvement flamingant. — M. le docteur René Martial a cru devoir écrire un article sur le « Mouvement flamingant » (*Mercure de France* du 1er décembre 1933). On ne saurait trop louer cette initiative pour renseigner le public

français sur ce mouvement qui, en effet, est totalement ignoré ou connu sous des dehors fallacieux. En Flandre, on n'aurait pas manqué d'applaudir M. le docteur Martial s'il avait donné un article objectif et documenté sur la question; malheureusement, il n'en est pas ainsi, et cet article a suscité l'indignation des uns et l'ironie des autres (1).

La bonne foi de M. Martial a certainement été surprise, comme le prouvent péremptoirement les sources qui ont servi à la rédaction de l'article. L'auteur s'est servi de l'*Histoire de Belgique* du Wallon M. Henri Pirenne, le père de l'âme belge et l'historiographe officieux; d'articles de son fils, M. Jacques Pirenne, parus dans *Les Nouvelles de Hasselt*, et quelques autres petits articles, ainsi que des correspondances du *Temps* du Wallon M. G. A. Detry (2). C'est comme si quelqu'un s'avisait d'écrire, avant la Grande Guerre, l'histoire du mouvement polonais en se servant d'une histoire d'un historien officieux russe et d'articles en russe parus dans un petit chef-lieu de province de Galicie, tous en langue russe!

M. le docteur Martial ignore certainement le néerlandais; il ne sait pas qu'il existe une bibliographie incomplète du Mouvement flamand, comportant une dizaine de gros volumes et une foule d'histoires de ce mouvement (3). Parti de fausses prémisses, l'auteur doit fatalement aboutir à de fausses conclusions.

Je regrette de ne pouvoir disposer que de peu d'espace pour réfuter M. le docteur Martial; je dois me borner au principal, renvoyant le lecteur intéressé à la bibliographie donnée en note.

Le peuple flamand est le même que le peuple hollandais,

(1) *De Standaard*, 27 décembre 1933 (organe du parti démocrate-chrétien).

(2) Il est hautement regrettable qu'un journal estimé comme *Le Temps* donne des informations tendancieuses sur le mouvement flamand.

(3) Th. Coopman et J. Broeckaert: *Bibliographie van den Vlaamschen taalstrijd*, 10 vol. gr. 8°, Gand (édit. Acad. Flamande), 1904-1912 (jusqu'en 1885). — P. Hamelius: *Histoire du Mouvement flamand*, 2e éd., Bruxelles, 1924 (jusqu'en 1894). — P. Fredericq: *Schets eener geschiedenis der Vlaamsche beweging* (Vlaamsch-Belgie sedert, 1830), Gand, 1906; *Vlaanderen door de eeuwen heen*, Amsterdam, 1932. — J. Destrée: *Lettre au roi sur la séparation de la Wallonie et de la Frandre*, et la réponse de H. Meert, Bruxelles, 1912; *Pro Flandria servanda*, La Haye, 1920.

un composé de Francs, de Frisons et de Saxons; ils s'appellent tous deux le peuple néerlandais, les appellations flamand et hollandais n'étant que des réminiscences historiques et se rattachant à un patriotisme local, la Flandre et la Hollande ayant joué, la première du XIIIe au XVIe, la seconde au XVIIe siècle (4), le rôle principal dans l'histoire commune des Pays-Bas, qui forment aujourd'hui trois Etats, la Belgique, la Hollande et le Luxembourg.

M. le docteur Martial remonte à l'histoire avec raison, mais il faut que la source employée soit non suspecte, que M. H. Pirenne n'ait pas commis d'erreurs. Or, celui-ci soutient que « dès le XIIIe siècle il s'accomplit de bonne heure une francisation » (Martial, p. 260), ce qui est contraire à la vérité. M. H. Pirenne a suivi ici les errements de feu G. Kurth et de M. Funck-Brentano (5). Le terme « francisation » est amphibologique; il aurait mieux valu parler de « connaissance du français », ce que personne ne conteste. S'il est exact que la chancellerie comtale emploie, après le latin, le français, c'est parce que les comtes sont des Wallons ou des Français (6); ils écrivent en français aussi bien à Gand qu'à d'infimes villages comme Slependamme, St Anna ter Muiden, où certainement personne ne connaît le français, et cela jusqu'aux Artevelde (1345) pour Gand; Bruges a déjà introduit le flamand après la bataille de Groeninghe (1302). La haute noblesse parle le français; ce sont de nouveau des étrangers (7); mais la petite noblesse et la haute bourgeoisie ne parlent que leur flamand: la preuve en est dans leurs pierres tombales, qui sont toutes en flamand ou en latin: il n'y en a aucune en français (8). Et si l'on

(4) Sur l'énorme émigration de toutes les forces vives de la Flandre vers la Hollande à la fin du XVIe siècle, voir mon mémoire: *De Invloed door Zuid-Nederland op Noord-Nederland uitgeoefend op het einde der XVIe eeuw*, Gand, 1908 (éd. Acad. Flamande). Cf. *Biblioth. Ec. des chartes*, 1909, 369; *Rev. histor.*, 1909, 173.

(5) *Annales gandenses* (Coll. de textes pr les études hist., 18), Par. 1896, p. XXXIV.

(6) Baudouin VIII et IX de Hainaut; Jeanne et Marguerite de Hainaut; Ferrand de Portugal; Thomas de Savoie; Guy de Dampierre; Robert de Béthune; Philippe de Thiette.

(7) Le vicomte de Gand est le seigneur de Housdain; celui de Bruges, le sire de Nesles, etc.

(8) L. Willems: *De middeleeuwsche taaltoestanden in Vlaamsch-Belgie* (Handelingen van het II. philologencongres), Gand, 1913, pass.

envoie les jeunes nobles à Laon, à Tournai et en Artois pour apprendre le français, c'est qu'ils ne parlaient que le flamand (9)!

Le français n'est nullement la langue de l'administration (Martial, p. 260): les comptes communaux de Gand, de 1314 à 1798, sont en flamand; les comptes de tutelle, c'est-à-dire des orphelins fortunés, sont depuis 1350 en flamand; il en est de même des jugements et des ordonnances des échevins depuis 1347. A Bruges, les comptes et les ordonnances des échevins sont en 1299 en latin; en 1300, latin et néerlandais; en 1302, flamand seul (10)!

Mais si telle est la situation dans le comté bilingue de Flandre, — qui comprenait à ce moment le département du Nord, — il en est tout autrement (et M. H. Pirenne le reconnaît) dans toutes les autres principautés des Pays-Bas, au Brabant, en Hollande, en Gueldre, etc., où l'on ne rencontre que le flamand, du moins jusqu'aux ducs de Bourgogne. Tout cela est connu depuis plus de vingt ans, comme un savant gantois, M. L. Willems, l'a démontré péremptoirement et définitivement. Le bilinguisme, la francisation dans le sens moderne, comme l'entend M. Pirenne, appartient au domaine de la fable. M. le docteur Martial (p. 261) cite « comme une des preuves les plus curieuses et les plus éclatantes la correspondance de Rubens ». Quelle erreur! Sur 224 lettres qui nous sont conservées, plus de 184 sont en italien, 2 en latin, 12 en flamand, 23 en français, surtout adressées à des Anglais, car avec les Peyresc et les Dupuy, Rubens correspond en italien. Bien plus, Rubens ne possédait pas entièrement le français; dans une lettre à Dupuy, il s'en excuse même (11)!

L'erreur la plus flagrante et la plus grave dans laquelle

(9) H. Pirenne: *Hist. de Belg.*, I, p. 307.

(10) Willems, *op. cit.*

(11) Lettre à P. Dupuy, Anvers, oct.-nov. 1630: « Je vous prie m'excuser d'avoir pris la hardiesse d'escrire ceste en la langue françoyse, sans en avoir aucune cognoissance, ce que j'ay fait seulement pour ceste foix. » (E. Gachet: *Lettres inédites de Rubens*, Brux., 1840, p. 258; A. Rosenberg: *Rubensbriefe*, Leipzig, 1881, p. 197). — M. le docteur Martial écrit (p. 261) que le peintre Clouet est un Flamand du nom de Cloedt. Cela est du nouveau: autant que je sache, François Clouet (car c'est, je pense, de celui-là qu'il s'agit) est un pur Français né à Tours vers 1522 et mort à Paris en 1572.

est tombé M. le docteur Martial est de croire qu'il existe « une minorité ethnique française en Flandre ». *Il n'y en a pas!* La Flandre, située au nord de la frontière linguistique, qui court environ de Dunkerque, sud des provinces des deux Flandres, Waterloo, Landen, sud de la province du Limbourg, Aubel, Membach, Eupen, est *uniquement unilingue flamande.* Sans doute, il y a des Flamands qui, *volontairement,* ont adopté une langue étrangère, mais cela ne change rien à la situation ethnique purement flamande. Telle est, par exemple, la situation anormale de la population bruxelloise, francisée artificiellement depuis un siècle, et dont la population autochtone, faute d'enseignement, parle un flamand phonétique et nécessairement corrompu.

Comme tout peuple libre, le peuple flamand revendique ses droits naturels, c'est-à-dire que sa *vie publique,* la législation, la justice, l'administration dans tous ses ressorts, l'instruction, les finances, l'armée et tous les organismes se rattachant de près ou de loin au droit public, soient *intégralement néerlandais* dans les contrées flamandes au nord de la frontière linguistique, comme cela se passe, par exemple, dans les cantons français suisses, où toute la vie publique est en français *seul,* et non en allemand ou en deux langues. Les Flamands veulent être en Belgique, au même titre que les Wallons, des citoyens de première zone: ils ne le sont pas encore à présent.

Point n'est besoin pour cela d'agiter le spectre de la séparation; point n'est besoin de changer la forme de l'État (12), mais il faut que cesse l'injustice séculaire, et cela sans plus tarder; car l'effervescence est grande en Flandre, où de solennelles promesses, faites durant et après la Grande Guerre, n'ont pas encore été tenues. Il faut que cesse le sabotage légal et encouragé des lois linguistiques, comme par exemple en ce qui concerne l'instruction à Bruxelles; il faut que cessent les nominations, dans la magistrature et dans les régiments prétendument flamands, de fonctionnaires qui ne connaissent pas le néerlandais.

(12) Une proposition de changement de la Constitution, présentée par le député Vos à la Chambre belge, en 1931, dans le sens d'une union réelle de la Flandre et de la Wallonie, n'a pas été prise en considération et très mal accueillie par les Flamingants. (Cf. le referendum organisé par *De nieuwe jeugd*, Anvers, 1931.)

Cela veut-il dire, comme semble l'admettre M. le docteur Martial, que le français serait banni de Flandre? Nullement; aucun Flamingant sérieux, et tous les Flamands sont des Flamingants, n'a la phobie du français. La civilisation néerlandaise est imprégnée depuis des siècles d'influences françaises, qui ont en général été bonnes; personne ne désire perdre le bénéfice de cette civilisation française: ce serait de la folie!

Mais la Flandre ne veut pas se laisser dénationaliser; elle ne peut admettre qu'un fossé existe plus longtemps entre le peuple et une infime minorité de bourgeois flamands dénationalisés volontairement. Cette minorité artificielle doit rentrer dans le giron flamand, ou sortir; il n'y a pas de milieu.

Par ailleurs, les Flamands veulent rester eux-mêmes; ils reprennent leur conscience nationale; ils ne désirent être surveillés par aucun voisin (Martial, p. 280); ils ne portent leurs regards ni vers le Sud, ni vers l'Est, ni vers l'Ouest. Il n'existe aucun danger pour le germanisme, et les constatations de M. Elout sur l'invasion de germanismes dans le hollandais ne sont pas plus périlleuses pour l'indépendance nationale que les gallicismes qui existent dans le flamand (13).

En ce qui concerne la Hollande, les Flamands veulent une communauté culturelle plus intime et verraient avec une très grande sympathie non seulement une union douanière belgo-hollandaise (14), mais également une union politique, dans le cadre des souverainetés existantes, entre la Belgique et la Hollande. N'a-t-on pas vu surgir récemment l'idée très réalisable d'une législation uniforme en matière de droit privé entre la Belgique et la Hollande?

J. L. M. EGGEN.

(13) W. de Vreese: *De gallicismen in het Zuidnederlandsch*, Gand, 1899.

(14) A une union douanière avec la France s'oppose en premier lieu la politique commerciale de la France, qui est protectionniste, tandis que celle de la Belgique et de la Hollande est avant tout (sauf les dérogations actuelles) libre-échangiste.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Louis Cazamian: *La Grande-Bretagne.* Avec 125 illust. et 20 cartes; Didier. 30 »

Esotérisme et Sciences psychiques

J. L. W. P. Matla: *La solution définitive du problème de la mort. La survivance temporelle de l'homme prouvée par des expériences physiques.* Laboratoire psycho-physique. La Haye; Doin.

Ethnographie, Folklore

Georges Bonneau: *Le mouvement poétique de Heian: le Kokinshû.* Tome I: *Préface de Ki No Tsu rayuki.* Tome II: *Chefs-d'œuvre.* Tome III: *Texte intégral* avec les commentaires originaux d'après Kanueko Genshin. Edition de Showa; Geuthner. » »

Georges Drioux: *Cultes indigènes des lingons,* essai sur les traditions religieuses d'une cité gallo-romaine avant le triomphe du Christianisme. Avec 6 cartes et 8 planches h. t., Auguste Picard. 60 »

Finance

Georges Lachapelle: *Le désordre financier;* Edit. S. E. F., 31, rue de Rome, Paris. 12 »

André Thiers: *Ni inflation ni déflation;* Rivière. 12 »

Histoire

Brian-Chaninov: *Alexandre Ier;* Grasset. 25 »

Pierre de Nolhac: *Louis XV à Versailles.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Littérature

Claude Aragonnès: *Madeleine de Scudéry Reine du Tendre.* (Coll. *Ames et Visages*); Colin. 20 »

Joseph Aynard: *La bourgeoisie française;* Perrin. 35 »

Charles Benoist: *Souvenirs,* tome III: *1902-1933,* avec onze gravures h. t.; Plon. 36 »

Henry Bordeaux: *Episodes de la vie littéraire;* Plon. 15 »

Andrée Bruel: *Romans français du moyen âge,* essais; Droz.

Franc-Nohain: *Bayard ou la gentillesse française;* Edit. Spes. » »

Gérard-Gailly: *Les véhémences de Louise Colet (Autour de Gustave Flaubert),* d'après des documents inédits; Mercure de France. 12 »

Tex Harding: *A la recherche de Fawcett,* traduit de l'allemand par G. Fritsch-Estrangin; Nouv. Revue franç. 15 »

Keyserling: *La révolution mondiale et la responsabilité de l'Esprit.* Lettre-préface de Paul Valéry; Stock. 15 »

Tristan Klingsor: *Choix de poèmes.* Préface de A. M. Gossez. Avec un portrait; Figuière. 12 »

D. H. Lawrence: *Lettres choisies* publiées avec une introduction par Aldous Huxley, traduction de Thérèse Aubray, traduction de l'introduction et notes de Henri Fluchère. Tome I; Plon. 12 »

M. C. Poinsot: *L'art de réussir dans*

la vie par les voies normales et supranormales; Figuière. » »
Paul Reboux: *Les dernières amours du Maréchal Duc de Richelieu.* Avec 4 planches h. t. en héliogravures; Flammarion. 3.75
Maurice Reclus: *Emile de Girardin, le créateur de la presse moderne.* Avec des illust. (Coll. *Figures du passé*); Hachette. 25 »
André Rousseaux: *L'art d'être européen;* Edit. du Siècle. » »
Théodora Scharten: *Les voyages et séjours de Michelet en Italie. Amitiés italiennes.* Avec un portrait; Droz. » »
Constantin Stanislavski: *Ma vie dans l'art,* traduction de Nina Gourfinkel et Léon Chancerel. Préface de Jacques Copeau; Edit. Albert, 4, square Henri-Delormel, Paris. » »

Musique

Léon Constantin: *Berlioz.* Préface de M. Louis Barthou; Emile Paul. 15 »

Philosophie

F. Alengry: *Psychologie descriptive et appliquée;* Libr. d'Education nationale, 9, rue Hautefeuille, Paris. » »

Poésie

Aragon: *Hourra l'Oural;* Denoël et Steele. » »
Claude Armine: *Le chant des heures;* Messein.
Pierre Bédat de Monflaur : *L'Enthousiasme;* le Divan. » »
Joseph Dulac: *Cantilènes du temps perdu;* La Caravelle. 10 »
François Porché: *Vers;* Flammarion. 15 »
Ernest Rogivue: *Saisons;* Edit. de l'Anglore. Genève.

Politique

Henri Béraud: *Vienne, clef du monde;* Edit. de France. 15 »
P. L. Darnar: *Tardieu;* Publications révolutionnaires, 120, rue la Fayette, Paris. 1 »
Gaëtan Duwez: *Russie 1917;* Nouv. Société d'éditions, Bruxelles. » »
Alfred Fabre-Luce: *Révolution à Cuba;* Edit. du Pamphlet. 10 »
Henri Guilbeaux: *Perspectives.* I: La révolution bolchevique et ses réalisations. Le soviétisme et le plan quinquennal. Les Soviets et le monde; Mignolet et Storz, 2, rue Fléchier, Paris. 4 »
Gustave Méquet: *Les leçons du Plan quinquennal;* Alcan. 15 »
J. Meuvret: *Histoire des pays baltiques: Lituanie, Lettonie, Estonie, Finlande.* Avec 5 cartes. Colin. 10.50
Georges Moroianu: *Les luttes des Roumains transylvains pour la liberté et l'opinion européenne. Episodes et souvenirs.* Préface par Wickham Steed; Gamber. 30 »
Staline: *U. R. S. S. Bilan 1934.* Suivi d'un exposé sur la politique étrangère par M. Litvinov et d'un exposé sur le programme financier de l'U. R. S. S. en 1934 par M. Grinko, complétés par des notes sur le Second plan quinquennal par M. Molotov. Textes traduits sous la direction de M. René Lavigne; Denoël et Steele. » »
Leland Stowe: *Hitler est-ce la guerre?* (*Nazi Germany means War*), traduit de l'anglais; Nouv. Revue franç. 12 »

Questions coloniales

Marius Ary Leblond: *Madagascar, création française;* Plon. 15 »

Questions juridiques

Divers: *Espagne.* (Coll. *La vie juridique des peuples,* n° 5); Delagrave. » »
Jean Lemoine: *Le régime des aliénés et la liberté individuelle;* Sirey. 20 »

Questions militaires et maritimes

Colonel Bernis: *Essai sur le renseignement à la guerre.* Avec 6 croquis dont 2 h. t. Préface du Général Weygand; Berger-Levrault. 10 »

Colonel Louis Blaison: *Un passage de vive force du Rhin français en 1848.* Avec un croquis h. t.; Berger-Levrault. 10 »

Général L. Loizeau: *Deux manœuvres: La manœuvre d'aile, la manœuvre défensive.* Avec 13 croquis h. t.; Berger-Levrault. 20 »

André Masson: Correspondance politique du Commandant Henri Rivière au Tonkin. Avec des illust.; Edit. d'Art et d'Histoire, 3 et 5, rue du Petit-Pont, Paris.

Lieutenant-Colonel Pugens: *Deux corps de cavalerie à la bataille de la Marne 6-9 septembre 1914.* Préface de M. le Maréchal Franchet d'Espérey. Avec 10 croquis h. t.; Berger-Levrault. 25 »

*** *La fin de la nation armée;* Berger-Levrault. 3 »

Questions religieuses

Docteur Eugène Bernard Leroy: *Confession d'un incroyant ;* Nourry. » »

Henri Roger: *Les religions révélées.* Tome I: *Le judaïsme.* Tome II et tome III: *Le Christianisme;* les Œuvres représentatives. 75 »

Roman

Mariano Azuela: *Mauvaise graine,* traduit de l'espagnol par Mathilde Pomès; Nouv. Revue franç. » »

André Brument: *Le gouffre;* Edit. Debresse. 8.50

Marie Bugéja: *Dans la tiédeur de la tente.* Illust. de Constant Louche; La Typographie d'art, Alger. 12 »

James Olivier Curwood: *La forêt en flammes (The flaming forest),* traduit par Louis Postif; Hachette. 12 »

Raymond Fauchet: *La boutique sanglante.* (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »

Charles Foley: *C'était pour rire!* Flammarion. 12 »

Jacques des Gachons: *Comme une terre sans eau;* Nelson. 7.50

Angelo Gatti: *Ilia et Albert,* traduit de l'italien par Juliette Bertrand; Rieder. 18 »

Raymond Housilane: *Individu;* Grasset. » »

Marcel Jouhandeau: *Chaminadour;* Nouv. Revue franç. 15 »

Yacoub Kadri: *Leïla fille de Gomorrhe,* version française d'après le texte turc par René Marchand. Préface de Maurice Rostand; Figuière. 12 »

Bernard Kellermann: *Le Tunnel,* traduit de l'allemand par Cyril Berger et Werner Klette; Flammarion. 12 »

A. Marval-Berthoin: *La Sultane rose;* Piazza. » »

Henry de Monfreid: *Le naufrage de la Marietta;* Grasset. 12 »

Paul Morand: *France la doulce;* Nouv. Revue franç. 12 »

Neja-Pretre: *La crise. Le Dieu de Mrs. Balaban;* Revue Mondiale. 10 »

E. Philips Oppenheim: *Œil pour œil (The Weiked Marquis),* traduit par Maurice Rémon; Hachette. 12 »

Rachilde: *Mon étrange plaisir;* Baudinière. 12 »

Jean Revire: *Les genoux aux dents.* Avec 30 illust. par Rog; Berger-Levrault. 20 »

J. H. Rosny aîné: *Les Compagnons de l'Univers;* Mercure de France. 15 »

R. E. Spencer: *La maison des ombres,* traduit de l'anglais par G. Camille; Rieder. 15 »

Raoul Stéphan: *Le fils de ma chair;* Albin Michel. 15 »

José Théry: *Prenez garde à la jeunesse...!* Albin Michel. 15 »

Sciences

Georges Bohn: *La cellule et les protozoaires. (Leçons de zoologie et biologie générale, I)*; Hermann. 18 »

Georges Bohn: *Reproduction, Sexualité, Hérédité. (Leçons de zoologie et biologie générale, II)*; Hermann. 18 »

Vera Dantchakoff: *Le devenir du sexe. (Exposés de biologie. Embryologie et Histogénie*, sous la direction de E. Faure-Frémiet, I); Hermann. 15 »

M. Dubuisson: *Polarisation et dépolarisation cellulaire. (Exposés de biologie générale en rapport avec la Cytologie*, sous la direction de J. Dieesbers); Hermann. 12 »

Havelock Ellis: *Précis de psychologie sexuelle*, traduit de l'anglais par Robert Bouvier; Alcan. 35 »

Marcel Florkin: *Transporteurs d'oxygène. (Exposés de physiologie*, sous la direction de André Mayer, I); Hermann. 12 »

Marcel Laporte: *Les phénomènes élémentaires de la décharge électrique dans les gaz (gaz rares)*. Avec des figures; Presses universitaires. 75 »

Charles Pérez: *Les pagures du Bernard l'ermite (Un exemple d'adaptation), (Exposés de biologie zoologique* sous la direction de Ch. Pérez, I); Hermann. 7 »

Marcel Prenant: *Adaptation écologie et biocœnotique. (Exposés de biologie ecologique*, sous la direction de Marcel Prenant, I); Hermann. 15 »

Jean Roche: *Nature, Origine, But de la vie*, nouvelle philosophie biologique claire et concrète; Revue Mondiale. 10 »

Georges Teissier: *Dysharmonies et discontinuités dans la croissance. (Exposés de biométrie et de statistique biologique* sous la direction de Georges Teissier, I); Hermann. 10 »

Sociologie

Sylvain Bernard: *Le contingentement, base de la politique commerciale de l'avenir;* Cahiers libres, 25, passage d'Enfer, Paris. » »

G. Lachapelle: *Les régimes électoraux;* Colin. 10.50

Théâtre

Jacques Deval: *Prière pour les vivants;* Albin Michel. 15 »

Anne Marie Goulinat: *La chaîne rompue*, trois actes en vers; Libr. Raymond Laure, 53, rue Monge, Paris. » »

Raoul Lecomte: *Les deux étreintes*, 2 actes en prose; Jouve. 12 »

Victorien Sardou: *Théâtre complet. Tome I: La Tosca. L'affaire des Poisons. Fédora;* Albin Michel. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Victor Barrucand. — Sur Madagascar. — L'opérette et le Théâtre de la Gaîté. — Napoléon et Musset à la Bibliothèque Nationale. — — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Victor Barrucand. — Victor Barrucand, essayiste, poète et romancier, est mort, à El Biar (Algérie), le 13 mars dernier. Il était né à Poitiers le 7 octobre 1866.

Il publia sa première plaquette de vers: *Rythmes et rimes à mettre en musique*, en 1886; puis, en 1889, chez Maurice Dreyfous,

d'autres poèmes (*Amour et Idéal, la Chanson des Mois, Une partie d'échecs, Triomphe*), que suivirent des études sur *Henri Cros* et sur *Les Verrres précieux,* une brochure sur *le Bouddhisme* (1893), des parades dans le style du Théâtre de la Foire (*Les deux Mezzetins, Colombine jalouse, la Farce du Sac,* etc.), représentées au Théâtre de la Bastille (1889-1890); un roman: *Avec le feu* (1900); une thèse sociale, — qu'il développa en une série de conférences, — sur cette idée: *le Pain gratuit; le Chariot de terre cuite,* adaptation du sanscrit (au théâtre de l'Œuvre); une biographie de Banville, etc. Dans son dernier recueil de vers: *D'un pays plus beau* (1910), il réunit les meilleurs vers que lui ait inspirés l'Algérie où il s'était retiré dès l'âge de quarante ans, pour diriger, dans un esprit de collaboration franco-musulmane, le journal *L'Akhbar.* Cet ancien libertaire, cet ancien collaborateur à l'*En dehors* de Zo d'Axa, avait évolué vers plus de sérénité politique et le problème du rapprochement des races l'avait accaparé.

Il fut l'éditeur et le commentateur des *Mémoires du Citoyen Rossignol, général en chef des armées de la République en Vendée* et ceux du conventionnel Choudieu.

Le premier il « reconstitua » un des livres les plus significatifs d'Isabelle Eberhardt: *Dans l'ombre chaude de l'Islam* et, en le louant de ce travail, M. René Lalou, dans son *Histoire de la Littérature française,* salue en Barrucand un écrivain qui apporta à l'essai, au roman et à l'histoire les mêmes qualités de sincérité et de réalisme poétique. — L. DX.

§

Sur Madagascar.

Paris, le 17 mars 1934.

Cher Vallette,

Le dernier numéro du *Mercure* a publié, à propos de notre article *Madagascar pays du Merveilleux,* paru ici le 15 décembre, une lettre, signée Simone Jean Morin, qui exige quelques lignes de mise au point. Mme Morin nous reproche d'avoir « haussé sur le pavois, à côté de Galliéni, le seul Gouverneur Cayla », qu'elle incrimine pour avoir dit trop de bien à Paris de Madagascar, sans tenir compte que c'est au moment où on lance les justes emprunts indispensables à sauver honnêtement les colons des effets de la crise universelle.

Le titre seul de notre article le limitait ; et, dans ces quelques pages d'Introduction à la connaissance de Madagascar, nous ne pouvions parler explicitement que du premier et du dernier Gou-

verneur Général : dans notre livre nous avons célébré plusieurs œuvres de M. Olivier, telle sa Politique des Routes et le Smotig, sans oublier Garbit ni d'autres. Nous avons montré toute l'étendue de la crise et réclamé des mesures radicales en faveur des colons : Mme Morin aurait pu avoir la patience d'attendre, pour juger, de lire notre livre, au lieu d'accrocher à des détails comme les tinettes l'élégante vivacité de son intelligence qui s'exercerait plus précieusement à nous aider dans notre lutte contre l'indifférence trop généralement éprouvée pour la Grande Ile et pour ces colons que si justement elle aime.

Elle écrit : « Il est *criminel* de souhaiter *en ce moment* la venue de nouveaux planteurs. » Elle a vraiment lu trop vite : notre bref article, comme notre livre, traite de ce qui a été fait à Madagascar par les Français en 3 siècles et particulièrement depuis 1895; ce qu'elle nous accuse de vouloir faire faire « en ce moment », c'est ce que nous indiquons devoir être entrepris par un immense et long effort de *la Métropole* demandant évidemment au moins un siècle. Et nous avons marqué à plusieurs reprises qu'on ne pouvait l'entreprendre qu'après avoir sauvé des affres de la Crise actuelle tous ceux qui en pâtissent si injustement.

Dans cette lettre, elle nous reproche de soutenir « la campagne de bluff » entreprise par le Gouvernement. Pour ce qui le concerne, M. Cayla a simplement frappé l'attention en citant les statistiques qui attestent les progrès de l'exportation, d'où il appert que la Métropole pouvait prêter de l'argent à Madagascar : qu'elle dise quelles sont celles qui sont fausses! Qu'elle utilise ses dons à écrire sur Madagascar un livre à son idée! Elle verra qu'il n'est pas facile de servir les intérêts de la Colonie en satisfaisant les plus jolies femmes de Majunga. — MARIUS-ARY LEBLOND.

§

L'opérette et le théâtre de la Gaîté. — Nous avons reçu la lettre suivante:

Paris, le 24 février 1934.

Monsieur le directeur,

Dans le numéro du *Mercure* portant la date du 1er décembre 1933 et sous la rubrique *Musique*, votre collaborateur, M. René Dumesnil, a formulé quelques appréciations sans nouveauté sur le répertoire d'opérettes et, puisque le théâtre de la Gaîté est nommément pris à partie dans cet article, nous faisons appel à votre amabilité pour apporter quelques précisions aux lecteurs de votre estimable revue. Notre lourde besogne de chaque jour

nous a empêchés de donner à cette critique toute l'attention qu'elle mérite.

Il est inexact de classer — du moins actuellement — la Gaîté-Lyrique parmi les théâtres subventionnés par la Ville de Paris. Que M. Dumesnil se renseigne. Il apprendra à la suite de quelles démarches la « primauté de l'électoral » (si j'ose dire) a entraîné, depuis deux ans, et au mépris de toute équité, des conséquences d'ordre financier que, mieux que tous autres, nous pouvons qualifier d'inopportunes... Et nous passons sur les prétextes invoqués pour couvrir les motifs véritables...

Ceci dit, nous devons révéler à M. Dumesnil que l'ouvrage qu'il qualifie dédaigneusement de « sous-mouture de *la Veuve Joyeuse* » doit son succès persistant... tout simplement à la faveur persistante du public. Et puisque, de son propre aveu, il s'agit ici d' « affaires », nous nous réjouissons sans pudeur de voir *le Pays du Sourire* dépasser la 600e représentation. Oui, le théâtre est une affaire, selon les lois, les pays et les saisons, selon la couleur changeante du temps.

Nous n'avons pas à défendre la pièce. A vrai dire, elle est brillamment défendue chaque soir par de vaillants et talentueux interprètes. Que la musique de Franz Lehar n'ait pas eu l'heur de plaire au musicographe averti qu'est M. Dumesnil, nous le regrettons pour l'auteur, mais nous n'y pouvons rien.

S'agit-il vraiment d'encourager les compositeurs nationaux? A notre humble avis, le théâtre n'est pas spécifiquement destiné à cette œuvre méritoire, certes, mais combien périlleuse pour les finances du directeur!

M. Dumesnil connaît bien telle scène lyrique (et, selon la formule, non des moindres), subventionnée, celle-là, par le budget de la République et sur laquelle, chaque année, avec la régularité des lois physiques et naturelles, des ouvrages de « jeunes » — ou prétendus tels — disparaissent de l'affiche après quelques représentations pour s'abîmer dans l'insondable oubli. Ces chefs-d'œuvre mort-nés ont coûté quelques millions-papier. C'est là le seul résultat appréciable.

Ailleurs, et toujours avec la subvention de l'Etat, peut-on voir le triomphe de la musique française dans les exhibitions du vérisme le plus fâcheusement ressassé?

Est-ce à dire que notre pays manque de musiciens? Une telle sottise n'a jamais effleuré notre pensée. Mais, en ce qui concerne le théâtre de la Gaîté-Lyrique, il ne s'agit pas seulement de musique. Encore moins s'agit-il du goût personnel de tel ou tel directeur! Il s'agit uniquement de vivre et de se maintenir, sur-

tout dans les temps difficiles que nous traversons. Telles sont les raisons qui nous ont, trop souvent, empêché de monter certains ouvrages, bien que leurs auteurs fussent incontestablement des musiciens de talent.

Les représentations de la Gaîté-Lyrique font vivre environ deux cents artistes, acteurs, musiciens, machinistes, employés, etc... Elles ont l'agrément du public... Ces considérations, pour utilitaires qu'elles soient, sont, pour nous, capitales.

Nous sommes prêts, ai-je besoin de le dire, à accueillir toute œuvre française qui fera, comme le *Pays du Sourire*, et la joie du public et les recettes de la maison.

Tout le reste est considération inactuelle ou, comme dirait M. Lucien Dubech, « de la blague et de la camomille ».

Veuillez agréer, monsieur le directeur, etc.

M. CATRIENS.

§

Napoléon et Musset à la Bibliothèque Nationale. — Avec une régularité des plus louables, la Bibliothèque Nationale poursuit la publication du *Catalogue général* de ses imprimés. L'année 1933 n'en aura pas vu paraître moins de six volumes, de *Montbar* à *Nézondet*. Son avant-dernier tome, qui porte le numéro 122, renferme la bibliographie d'Alfred de Musset, celles de Napoléon Ier et Napoléon III.

La bibliographie du poète occupe 52 colonnes, avec 395 numéros, parmi lesquels les Œuvres complètes (de 1866-1929) comptent pour trente, et *Gamiani* pour douze.

Celle de Napoléon Ier, plus exigeante, avec 78 numéros de plus seulement (473), n'exige pas moins de 168 colonnes: on y compte six éditions d'Œuvres complètes, 25 de Correspondance générale, 44 de Correspondances particulières et 13 numéros consacrés aux Mémoires.

A Napoléon III, 80 colonnes suffisent; on n'a pas numéroté ses « œuvres », qui peuvent être environ au nombre de 400; on s'est contenté de les diviser, chronologiquement, en cinq rubriques : candidatures; correspondances; discours, messages et proclamations; œuvres diverses; apocryphes. Le plus ancien de ces documents est une lettre, écrite en allemand, du 14 juin 1834. Parmi les œuvres diverses, le *Jules César* occupe huit numéros; il eut quatre éditions françaises, trois allemandes et une italienne. Les *Idées napoléoniennes* n'eurent pas moins de six éditions, de 1839 à 1860. On trouve aussi des brochures, qui doivent être des curiosités bibliographiques, imprimées pendant la captivité de l'empereur à Wilhelmshohe, par exemple, une *Note sur l'organisation*

militaire de la Confédération de l'Allemagne du Nord, qui est datée de janvier 1871. Tous les empereurs n'ont pas un *Mémorial de Sainte-Hélène* à dicter. — J. G. P.

§

Le Sottisier universel.

Seuls demeuraient les feux de position d'un navire ancré en aval, au milieu du fleuve, et qui, depuis que je l'observais, avait eu le temps d'opérer sur lui-même une complète révolution. Au début de la soirée, je n'apercevais que son feu rouge. Puis je les avais vus, le rouge et le vert, tous les deux à la fois. A présent, le vert seul était visible. — PIERRE BENOIT, *L'Ile verte*, p. 302.

Mlle Mary Bell pose aux lecteurs de *Ciné-Monde* cette question passionnante et dont le puissant intérêt ne saurait échapper à personne:

— Me préférez-vous blonde ou brune?

« Aimez-vous mieux me voir à l'écran ou au cinéma? ». — *Le Canard enchaîné*, 14 février.

Tramel et Rachel Devirys dans « Crainquebille », le film que Baroncelli vient de tirer de l'œuvre de Georges Courteline. (Légende d'une illustration.) — *Comœdia*, 21 février.

Pour le moment, le Reich, déclare-t-on à la Wilhelmstrasse, reste l'arme au pied. Son intention immédiate n'est pas d'intervenir, en dépit des informations de source viennoise qui veulent que la légion autrichienne formée dans le Reich par M. Habicht soit déjà rassemblée aux environs de Dessau, à quelques kilomètres de la frontière autrichienne. — *Journal des Débats*, 14 février.

Le capitaine Miles était complice d'une bande d'incendiaires afin de faire toucher les primes d'assurances. — *Journal des Débats*, 14 février.

Il fut reçu comme l'officieux qui voulut éclairer M. Jourdain sur l'état civil de la comtesse d'Escarbagnas; car la candeur obtinée du Bourgeois Gentilhomme est de tous les temps. — *L'Œuvre*, 4 février.

POURQUOI JUNOT, DUC D'ABRANTÈS, DEVINT-IL FOU? — ...Et il part en chantant la marche de *Sambre-et-Meuse*.

— J'aurai l'œil sur ce garçon, murmure le lieutenant d'artillerie, Bonaparte. — *L'Ordre*, 4 février.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES COMPAGNONS DE L'UNIVERS, roman, par J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt. Volume in-16, 15 francs. Il a été tiré 22 exemplaires sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 22, à 40 francs.

LES VÉHÉMENCES DE LOUISE COLET (*Autour de Gustave Flaubert*), d'après des documents inédits, par Gérard-Gailly. Volume in-16, 12 francs. Il a été tiré 11 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 11, à 40 francs.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

BULLETIN FINANCIER

long glissement de la Cote a caractérisé la première quinzaine de mars; et eurs valeurs françaises à revenu variable ont ainsi touché leurs plus bas niveaux. ur recul a plusieurs raisons : d'abord, les statistiques relatives au chômage et ommerce extérieur n'ont pas révélé d'amélioration. Ensuite, la situation poli- internationale reste confuse. Enfin et surtout, l'élévation du loyer de l'argent ovoqué comme on pouvait s'y attendre une révision du taux de capitalisation. s entreprises pouvaient augmenter leurs dividendes, la hausse du taux de l'intérêt t sans influence. Mais il n'en est pas ainsi; il faut se contenter, en général, du tien des répartitions de 1933. Aussi, les valeurs dont les cours escomptaient des lendes plus élevés subissent des arbitrages déprimants.

spéculation tient naturellement compte de tous ces facteurs, d'autant plus que sprits restent troublés. Les difficultés subies par Citroën ont laissé une impression euse qui n'a pas encore disparu. L'exactitude des bilans établis par nos entre- s est de plus en plus discutée. Toute obscurité dans les comptes est interprétée vorablement; elle donne corps aux bruits les plus pessimistes.

rt heureusement, des transformations s'opèrent. Par exemple, la hausse du loyer argent en France ne présente pas que des inconvénients. Elle a aussi un avantage, d'attirer les capitaux étrangers. Déjà, les situations hebdomadaires de la Banque 'rance montrent une augmentation des entrées d'or chez nous au lieu de sorties idérables. La Suisse et la Hollande sont devenues des importateurs de capitaux.

outre, le gouvernement paraît décidé à passer aux actes. Des économies impor- s vont être prescrites par décrets-lois. Quelle en sera la portée ? Comment seront- accueillies ? C'est ce qu'on saura bientôt. Mais, en attendant, la Bourse — qui ipe toujours sur les événements — ne peut être affectée fâcheusement par des ires que tout le monde reconnaît urgentes.

s oscillations de nos rentes semblent donc à la veille de disparaître. Ceux qui nt le rétablissement de l'ordre en France ne sauraient manquer de s'intéresser à fonds publics qui, sur le marché à terme, restent très actifs.

groupe bancaire ne brille point. Mais pourrait-il en être autrement ? Forcés de compte du ralentissement des affaires commerciales et industrielles, nos éta- ements financiers ne peuvent que maintenir leurs dividendes. La Banque de Paris es Pays-Bas, le Crédit Foncier de France, le Crédit Lyonnais, le Comptoir d'Es- pte et la Société Générale distribueront, pour 1933, des dividendes simplement x à ceux de 1932; leurs actions sont donc de véritables valeurs à revenu fixe. omme telles, elles subissent l'effet déprimant de la hausse du loyer de l'argent. tefois, leur recul ne peut être sérieux, car notre redressement financier impose astes opérations de crédit, un véritable débloquage des capitaux thésaurisés qui aurait avoir lieu qu'avec le concours des banques.

groupe de l'Electricité a été très attaqué. Des valeurs de premier plan comme la pagnie Générale d'Electricité ont subi des pertes sévères. Ce n'est pas que la tion de nos affaires de production et de distribution d'énergie ait brusquement iré. Mais des réductions de tarifs s'imposent qui peuvent entraîner une contraction marge bénéficiaire des compagnies.

s ventes spéculatives ont pesé sur plusieurs groupes de matières premières. Les res de cuivre notamment ont été très malmenées. En revanche, les valeurs de tchouc ont montré une certaine résistance.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1934.